



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





**Ateneu Barcelonès**  
**Biblioteca**

N.º 110906

Arm. 723-IV

Est. 7











LETTRES  
CABALISTIQUES.

---

TOME SEPTIEME.

---

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

REPORT OF THE

COMMISSION ON THE ORGANIZATION OF THE DEPARTMENT

LETTRES  
CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE  
PHILOSOPHIQUE,  
HISTORIQUE ET CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes, divers Es-  
prits élémentaires, & le Seigneur  
Astaroth.*

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de  
quantité de Remarques.

TOME SEPTIEME.



A LA HAYE.

Chez PIERRE PAUPIE.

---

M. DCC. LXX.

R. 110906

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

300 EAST 5TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60607

ACQUISITIONS DEPARTMENT  
540 EAST 5TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60607

TEL: 773-936-3300  
FAX: 773-936-3300

INTERNET: <http://www.lib.uchicago.edu>

LIBRARY SERVICES  
540 EAST 5TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60607

TEL: 773-936-3300  
FAX: 773-936-3300

INTERNET: <http://www.lib.uchicago.edu>



LETTRES  
CABALISTIQUES,

O U

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,  
HISTORIQUE ET CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes, divers Es-  
prits élémentaires, & le Seigneur  
Astaroth.*

---

LETTRE CLXIII.

Ben Kiber, *au sage* Abukibak.

**D**EPUIS plusieurs années, sage & sa-  
vant Abukibak, si j'avois une santé un peu  
moins foible, je me croirois le plus heu-

Tom. VII

A

2      LETTRES CABALISTIQUES ,  
reux des hommes. L'étude de la Philosophie & l'amour des Belles-Lettres me semblent des biens plus précieux que les trésors les plus considérables, & que les dignités les plus éminentes. Dans le fond d'une solitude qui me paroît charmante, je goûte des plaisirs qui ont pour moi plus d'attraits que les Couronnes n'en ont pour les Princes ambitieux. Oui, sage & savant Abuqibak, je ne troquerois point mon sort contre celui d'un grand Monarque, & je suis fermement persuadé qu'un véritable Philosophe doit être convaincu (1) que *c'est le propre & l'essence d'une grande ame, de mépriser ce qu'il y a de grand dans le monde, & d'aimer mieux la médiocrité que l'excès.* C'est cette heureuse médiocrité qui seule peut rendre les hommes heureux : la grandeur est toujours accompagnée de mille soins, & presque toujours de l'ambition ; elle est par conséquent incompatible avec la véritable tranquillité. D'ailleurs, quels biens peut-elle donner, qu'on ne trouve dans les

(1) Magni animi est magna contemnere, ac mediocria malle quam nimia. *Senec. Epist. XXXIX.*

LETTRE CLXIII. 3

médiocrités? Aucun, & tout homme qui fait se borner à une fortune médiocre, est le seul homme véritablement riche. Un ancien Philosophe a dit avec raison, (1) *Si l'on règle ses besoins sur la Nature, on ne sera jamais pauvre, si on les règle sur l'opinion, on ne sera jamais riche.* Quels sont donc les avantages qui doivent nous faire souhaiter l'état des Souverains; si au milieu de leurs trésors ils ne sont ni plus riches, ni plus contents qu'un Philosophe qui jouit d'un bien honnête, & qui suffit pour fournir à ses besoins? Les Rois & les Princes seroient-ils moins sujets que les autres hommes à des chagrins domestiques? Auroient-ils le privilège dans leur palais d'être à l'abri des soucis? Point du tout, les lambris dorés, les tableaux de Raphaël & de Michel Ange, les tapisseries des Gobelins, ne charment ni la douleur, ni la tristesse. Les Souverains dans le Sanctuaire des Temples qu'ils se bâtissent, sont accablés, comme les plus simples mortels, des infirmités du corps & de celles

(1) *Si ad naturam vires, nunquam eris pauper, si ad opinionem, nunquam dives. Senec. Epist. XVI.*

4      LETTRES CABALISTIQUES,  
 de l'esprit. L'inimitable Montaigne a bien  
 dépeint les infortunes des Grands, & mon-  
 tré que le Trône ne peut défendre un Roi  
 contre les loix de la Nature. “ La fièvre,  
 „ dit-il (1), la migraine & la goutte l'é-  
 „ pargnent-elles non plus que nous ?  
 „ Quand la vieillesse lui ferrera les épau-  
 „ les, les archers de sa garde l'en déchar-  
 „ geront-ils ? Quand la frayeur de la  
 „ mort le transira, se rassurera-t-il par  
 „ l'assistance des Gentilshommes de sa  
 „ chambre ? Quand il sera en jalousie &  
 „ caprice, nos bonetates le remettront-  
 „ elles ? Le ciel de lit, tout enflé d'or &  
 „ de perles, n'a aucune vertu pour appai-  
 „ ser la colique & les tranchées. A la  
 „ moindre étreinte que lui donne la gout-  
 „ te, il a beau être Sire & Majesté, ne  
 „ perd-t-il pas le souvenir de ses palais  
 „ & de ses grandeurs ? S'il est en colere,  
 „ sa principauté l'empêche-t-elle de rou-  
 „ gir, de pâlir, de grincer les dents com-  
 „ me un fou ? La moindre piquure d'é-  
 „ pingle & la plus petite passion de l'ame,  
 „ est capable de nous ôter le plaisir de la  
 „ Monarchie du monde “.

(1) *Essais de Michel de Montaigne*, Liv. II.  
 pag. 109.

L E T T R E C L X I I I. 5

De tout temps les véritables Philosophes ont pensé, ainsi que Montaigne, sur l'état des Rois & des Grands, & n'ont regardé comme véritablement heureux, que les sages mortels qui savoient mépriser toutes les richesses superflues, & qui, dans une honnête médiocrité, cherchoient à cultiver leur esprit & à former leur cœur.  
 „ Il n'est rien de si doux (1), dit Lucrece,

(1) Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere  
 Edita doctrina sapientum templa serena :  
 Despicere unde queas alios, passimque videre  
 Errare, atque viam palantis quærere vitæ,  
 Certare ingenio, contendere nobilitate,  
 Noctes atque dies niti præstante labore  
 Ad summas, emergere opes, rerumque potiri?  
 O miseras hominem mentes! ô pectora cæca!  
 Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periculis  
 Degitur hoc ævi, quodcumque est! nonne  
 videre

Nil aliud sibi naturam latrare; nisi utqui  
 Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur,  
 Jucundo sensu, cura semotus, metuque?  
 Ergo corpoream ad naturam pauca videmus  
 Esse opus omnino, quæ demant cumque do-  
 lorem.

Delicias quoque uti nullas substernere possint;  
 Gratius interdum neque natura ipsa requirit  
 Si non aurea sunt uventum simulacra perædes

A iij

6 LETTRES CABALISTIQUES ;

» que d'être reçu dans les Temples des Sa-  
 » ges, dont la doctrine rend tranquille &  
 » heureux. C'est du haut de ces Temples  
 » qu'on apperçoit les infortunés mortels  
 » tomber d'une erreur dans une autre,  
 » vivre dans un dérèglement continuel,  
 » & disputer entr'eux des avantages de  
 » l'esprit & de la Noblesse. Ils passent leur  
 » vie dans l'esclavage pour contenter leur  
 » avarice & leur ambition. Hommes in-  
 » sensés ! pourquoi perdez-vous le peu de

Limpadas Igniferas manibus retinentia dextris,  
 Lumina nocturnis epulis ut supeditentur ;  
 Nec domus argento , fulget , auroque renitet ;  
 Nec citharis reboant laqueata aurataque templa ;  
 Qui tamen inter se postrati in gramine molli  
 Propter aquæ rivum , sub ramis arboris altæ  
 Non magnis opibus jucunde corpora curant ,  
 Præsertim cum tempestas arridit , & anni  
 Tempora conspergunt viridantis floribus herbas  
 Nec calidæ citius decedunt corpore febres ,  
 Textilibus si in picturis , ostroque rubenti  
 Jacteris , quam si plebeia in veste cubandum est.  
 Quapropter quoniam nihil nostro in corpore  
 gazæ  
 Proficiunt , neque nobilitas , neque gloria regni ;  
 Quod superest animo quoque nil prodesse pu-  
 tandum.

*Lucret. de Rer. Nat. Lib. II.*

„ jours qui vous est accordé, dans les  
 „ périls & dans les ténèbres ? Est-il pos-  
 „ sible que vous ne sentiez pas que la  
 „ Nature ne demande que la santé du corps  
 „ & la tranquillité de l'esprit, qu'on ne  
 „ peut acquérir qu'en éloignant la tristesse,  
 „ se, les soins & la crainte. Il ne faut  
 „ presque rien à cette nature pour la ga-  
 „ rantir de la douleur, elle ne demande  
 „ point de ces plaisirs recherchés & dif-  
 „ ficiles à goûter, elle se passe aisément  
 „ des statues d'or, destinées à soutenir  
 „ des flambeaux qui éclairent pendant les  
 „ repas qu'on pousse bien avant pendant  
 „ la nuit, elle n'exige pas que les mai-  
 „ sons brillent par une grande quantité  
 „ d'or & d'argent, elle ne demande pas  
 „ que les voûtes d'un salon superbe reten-  
 „ tissent du son des instruments. Tant de  
 „ grandeurs ne sont point nécessaires au  
 „ véritable bonheur de l'homme; il peut,  
 „ assis sur l'herbe, auprès d'un ruisseau,  
 „ sous un feuillage verd, goûter tous les  
 „ plaisirs de la vie. Les maladies, les fie-  
 „ vres aiguës attaquent un Grand dans  
 „ un lit de pourpre, & ne le respectent  
 „ pas davantage qu'un misérable payfan

8 LETTRES CABALISTIQUES ;

„ couché sur un châlit. Les richesses ne  
„ font point la santé du corps, ni la No-  
„ blesse des ancêtres, & l'éclat du Trône,  
„ la félicité ; tout ce qui est superflu, est  
„ inutile à l'esprit „.

Si les Rois, sage & savant Abukibak, sont exposés aux mêmes incommodités que les plus pauvres de leurs sujets, ils meurent aussi tout comme eux (1), & leur rang ne les exempte point des loix de la Parque. Qu'ont-ils donc qui puisse faire envier leur sort ? je n'y trouve rien au contraire qui ne doive le faire mépriser à un Philosophe. Ils ont toutes les incommodités qu'ont les autres hommes, & n'en ont pas les avantages. Un Roi est-il le maître de se livrer à tout ce qui peut flatter uniquement l'esprit, & l'affranchir des soins & des soucis ? Ne faut-il pas au contraire qu'il soit occupé sans cesse du gouvernement de son Etat ? Si ce n'est pas par l'amour qu'il porte à son peuple, c'est pour ses pro-

(1) Pallida mors æquo pulsat pede pauperum  
tabernas

Regumque turres. O beate sexti !

Horat. Ode, Lib. I. Od. IV.

L E T T R E C X L I I I . 9

pres intérêts , & par la crainte qu'on ne lui ravisse une partie de ce qu'il possède. Ainsi, si un Roi est vertueux, il est accablé de soins par la tendresse qu'il a pour ses sujets : il a à la fois tous ceux qu'ont en détail tous les peres de famille de son Royaume ; & s'il est criminel , emporté , violent , sanguinaire , il craint également ceux qu'il commande , & ceux qui ne lui sont point soumis. C'est-là de tous les états le plus triste , surtout si on le compare à celui d'un Philosophe , dont tous les jours sont également sereins , qui n'est occupé que de ce qui peut plaire à l'esprit , & conserver à l'ame cette tranquillité qui seule fait son véritable bonheur. Pour connoître combien les richesses & les grandeurs sont inutiles au bonheur des humains , il ne faut pas être philosophe , il est seulement nécessaire de raisonner , & de réfléchir sur la fin & l'usage de ces richesses & de ces grandeurs. Un ancien Poëte , plus sensuel que Philosophe , & plus spirituel que savant , se moque de ces trésors & de ces honneurs , dont l'acquisition coûte tant aux hommes , & leur sert si peu.

Si l'on pouvoit au prix de l'or ,  
 Allonger le cours de sa vie ,  
 Je ferois ma plus forte envie  
 D'amasser un ample trésor ,  
 Afin que quand la mort avare  
 Viendrait sur moi mettre la main ;  
 Un riche don la pût soudain  
 Renvoyer au bords du Tenare.  
 Mais si par l'or on ne peut pas  
 Rehauer sa trame fragile ,  
 Pourquoi cette crainte inutile ?  
 Pourquoi ces soins , ces embarras ;  
 Qui précipitent notre terme ?  
 Chers Amis , d'un esprit plus ferme  
 Je veux attendre mon destin ,  
 Boire avec vous , rire sans cesse ,  
 Et ne quitter jamais le vin  
 Que pour caresser ma Maîtresse (1).

(1) » Cette traduction en vers est de M. de la  
 Fosse , voici l'Ode originale.

ὕπλουτ' εἶγε χρυσοῦ  
 Τὸ ζῆν παρῆγε θνήτοις  
 Ἐκαρτέρην φυλάτταν ,  
 Ἴν' ἂν θανεῖν ἐπέλθῃ ,  
 Λάβῃ τι , κῆ παρέλθῃ .  
 Εἰ δ' οὐδὲ σὸ πρίασθαι .  
 Τὸ ζῆν ἐνεσι θνητοῖς ,  
 Τί κῆ μάτην σινάζω ,  
 Τί κῆ γοοῦσ' ἀροπέλω ;

Si le sort d'un Philosophe est préférable à celui d'un Souverain, & si les biens & les grandeurs dont jouit ce dernier, ne sauroient procurer le bonheur & la tranquillité que donne abondamment l'étude de la sagesse, combien ce même Philosophe doit-il s'estimer plus heureux qu'un courtisan, infortuné, jouet des caprices de son Prince & des révolutions de la fortune, esclave des passions de celui à qui il veut plaire, qui n'agit que par les impulsions qu'il reçoit d'une cause étrangere, semblable à une marionette qui doit à ses ressorts ses moindres mouvements. Lorsqu'un homme, accoutumé à penser, considère la triste situation des courtisans, il est étonné, autant qu'on puisse l'être, qu'il se trouve des créatures douées de raison, qui

Θανείν γάρ εἰ πέρωραται,  
 Τί χρυσῶ ἀφελεί μῆ;  
 Ἐμοὶ γένοιτο πίνειν,  
 Πίοσι δὲ οἶνον ἡδόν,  
 Ἐμοῖς φίλοις συνῆναι,  
 Ἐν δὲ ἀπαλάισι κοίταις  
 Τελεῖν τὰς Ἀφροδίταν.

Anacr. Ode XXIV.

A vj

## 12 LETTRES CABALISTIQUES ;

veillent bien se dépouiller entièrement de cette raison pour satisfaire une ambition ridicule , & pour courir après une chimere ; car enfin , sage & savant Abukibak , il est certain que les courtisans non-seulement sont obligés de ne pas blâmer le mal ; mais ils sont forcés de louer le vice. Or , n'est-ce pas renoncer à l'usage de la raison , que de s'imposer une pareille contrainte ? Et qu'on ne dise point qu'il est permis aux courtisans de garder le silence dans certaines occasions , & de se dispenser d'approuver ce qui est blâmable. *Ne pas louer un mauvais Prince (1) , c'est l'accuser de tyrannie ;* ainsi , les gens , attachés à la Cour d'un Prince vicieux , sont obligés de faire l'éloge de ses vices. Quel emploi pour un homme qui conserve encore quelque pudeur !

Les louanges coûtent si peu à ceux qui veulent acquérir les bonnes grâces des Souverains , qu'il n'est aucune exagération qui leur paroisse trop forte ; en sorte que lors même qu'ils louent des Princes bons , justes & équitables , à force d'outrer les

(1) Tyrannum non prædicasse, tyrannidis accusatio vocabatur. *Pacat. in panag. Théodos.*

choses, ils rendent ridicules leurs louanges. Quel est, je ne dis pas le Philosophe, mais l'honnête homme, qui ne soit indigné, en lisant les sottises qu'ont débitées plusieurs flatteurs sur un tremblement de terre qui arriva peu de temps avant la naissance de Louis XIII? Juglaris a eu l'effronterie de dire (1) que Louis le juste étant conçu, le monde qui se sentoit coupable, devoit trembler, si ce n'est que ce tremblement ne vint de la révérence qu'avoit l'Europe pour Louis XIII. C'étoit peu que de le craindre lorsqu'il eut les armes à la main, il la fit trembler avant que de naître. Quel est l'Héraclite assez triste pour ne point éclater de rire, en voyant un homme assez impudent pour dire à un autre, que lors de sa naissance la terre avoit tremblé, ou par crainte, ou par respect? Cependant ce même éloge, tout ridicule qu'il est, a été paraphrasé & allongé par un autre flatteur. " La terre trembloit, dit-il (2).

(1) *Justo Rege concepto, quidni contremis- ceret sibi tam male conscius mundus? Hinc tamen Europæ malim in Ludovicum reverentiam discas. Parum fuit ab armato metuere, etiam a nondum genito trepidavit. Elog. Ludov. XIII.*

(2) *Cerifiers, Réflexions politiques, pag. 112.*

14 LETTRES CABALISTIQUES ,

„ Ne temoigne-t-elle pas son respect ?  
 „ Ne déclare-t-elle pas sa peur ? Le jeune  
 „ Prince a dès le berceau assez de majesté  
 „ pour se faire adorer, assez de force pour  
 „ se faire craindre. La terre branle ; elle  
 „ secoue ses tyrans qu'elle ne peut plus  
 „ soutenir à la venue du Juste qui se pré-  
 „ sente pour les punir, qui se montre  
 „ pour les exterminer ; son seul regard en  
 „ fait le supplice “. Que diroit-on de  
 plus , si l'on parloit des prodiges arrivés à  
 la naissance du Fils de Dieu ? N'est-ce pas  
 abuser du droit de louer , que de faire ser-  
 vir à la gloire d'une simple créature (1) ce  
 qui doit être réservé au Créateur ? Car les  
 Rois, malgré leur puissance , ne sont que  
 des vers de terre, eu égard au souverain  
 Maître de l'Univers , & c'est un crime ir-  
 rémissible que d'oser les comparer avec lui ;  
 c'est mettre en parallele le néant avec l'E-  
 tre le plus parfait.

Le défaut de donner des louanges dé-  
 placées , est si contagieux à la Cour , que  
 les Philosophes & les gens les plus spiri-  
 tuels ne peuvent s'en garantir lorsqu'ils

(1) C'est dans cette occasion que l'on peut dire  
 avec raison , Non miscenda sunt sacra profanis.

L E T T R E C L X I I I. 35

sont obligés d'être au nombre des courtisans. Mon Dieu ! que Cicéron me paroît méprisable, quand je le vois élever Jules César au-dessus de Pompée, & flatter un usurpateur qu'il haïssoit ! N'eût-il pas mieux fait de se dépouiller entièrement de tous les emplois qui l'attachoit encore à la République ? Il eût sauvé le Philosophe du déshonneur qu'il acquit comme courtisan. Qui pourroit lui pardonner ce langage (1) ? Nous comptons avec admiration les guerres, les victoires, les  
 „ triomphes, les Consulats de Pompée ;  
 „ mais nous ne saurions compter les vô-  
 „ tres. Il avoit autant surpassé nos an-  
 „ cêtres par la gloire qu'il s'étoit acquise,  
 „ que vous l'avez emporté sur lui & sur  
 „ tous les autres “. Ovide me paroît moins méprisable que Cicéron ; mais aussi foible, lorsqu'il adresse tant de prières & tant de vœux (2) à Auguste pour obtenir

(1) Eneid. Pompei bella, victorias, triumphos ;  
 Consulatus admirantes numerabamus ; tuos enu-  
 merare non possumus. Tanto ille Superiores vice-  
 rat gloria, quanto tu omnibus præstitisti. *Cicero*,  
 Orat. pro Reg. &c.

(2) Spes magna subit, cum te, mitissime Princeps ;

son rappel. Il auroit dû soutenir son exil avec plus de fermeté. S'il étoit privé de sa patrie, son esprit lui restoit; il devoit s'en servir. Il me semble aussi sensé lorsqu'il dit (1) qu'il donne à son persécuteur les lou-

*Spes mihi, respicio cum mea fata, cadit.*

*Ac veluti ventis agitantibus æquora non est*

*Æqualis rabies, continuusque furor ;*

*Sed modo subsidunt, intermissique fiescunt,*

*Vimque putes illos deposuisse suam.*

*Sic abeunt redeuntque mei, variant que timores,*

*Et spem placandi dantque negantque tui.*

*Per Superos igitur, qui dent tibi longa da-*  
*buntque*

*Tempora, Romanum si modo nomen amant.*

*Per patriam, quæ te tuta & secura parente est,*

*Cujus, ut in populo, pars ego nuper eram ;*

*Sic tibi, quem semper factis animoque mereris*

*Reddatur gratiæ debitus urbis amor.*

*Ovid. Trist. Lib. II.*

(1) *En ego, cum patria caream ; vobisque, do-*  
*moque ;*

*Raptaque sint, adimi quæ potuere, mihi.*

*Ingenio tamen ipse meo comitorque fruorque ;*

*Cæsar in hoc potuit juris habere nihil.*

*Quilibet hanc sævo vitam mihi finiat ense,*

*Me tamen extincto fama superstes erit.*

*Dumque suis victrix omnem de montibus orbem*

*Prospiciet domitum, Martia Roma, legat.*

*Ovid. Trist. Lib. III. Eleg. VII.*

anges les plus fortes, & souvent les plus fausses pour fléchir sa colere.

Un Auteur moderne me paroît encore plus rampant & plus lâche qu'Ovide; c'est le Comte de Buffy Rabutin. Cet homme avoit en même temps une vanité ridicule & insupportable, & une foiblesse, ou pour mieux dire, une bassesse d'ame inconcevable. Il avoit été exilé par Louis XIV. & il écrivoit à ce Roi, " J'ai de la naissance  
 „ & de l'esprit, Sire, aussi bien que M. de  
 „ Comines, pour faire estimer ce que j'é-  
 „ crirai, & j'ai plus de service que lui; ce  
 „ qui donnera plus de poids à des Mémoi-  
 „ res qui traitent des actions d'un grand  
 „ Capitaine, aussi bien que d'un grand  
 „ Roi. *Dans une autre Lettre, il écrit les*  
 „ *mêmes impertinences.* Si Votre Majesté  
 „ vouloit prendre la peine de songer un  
 „ moment que dans un Regne, plein de  
 „ guerre, de justice & de politesse, un  
 „ homme qui a de la naissance, & de l'es-  
 „ prit & du courage, qui a de longs ser-  
 „ vices à la guerre dans de grands em-  
 „ plois, & des services considérables dans  
 „ des temps fâcheux; que cet homme-là,  
 „ dis-je, passe le reste de sa vie en dis-

» grace , je ne puis m'empêcher de croire  
 » que vous lui pardonneriez. “ Qui croi-  
 roit que cet homme qui a de la naissance ,  
 de l'esprit, du courage , qui répète, si sou-  
 vent ses qualités au Roi , qui se vante lui-  
 même avec tant d'excès , parle ensuite dans  
 d'autres Lettres sur le ton d'un pauvre men-  
 diant , & demande l'aumône au nom de  
 Dieu ? “ Je ne vous parle plus, Sire, *dit-il,*  
 » de mes services ; ils ne méritent rien. Je  
 » ne vous présente que ma misère qui mé-  
 » rite votre pitié. Au nom de Dieu, Sire,  
 » assistez-moi. A qui m'adresserai-je qu'à  
 » Dieu pour vous toucher le cœur , & à  
 » vous , pour me secourir “ ? Il faut con-  
 venir que ce langage est bien opposé à celui  
 d'un véritable Philosophe , qui fait se roidir  
 contre tous les événements (1), qui se met

(1) *Justum & tenacem propositi virum ,  
 Non civium ardor prava jubentium ,  
 Non vultus instantis tyranni  
 Mente quatit solida ; neque auster  
 Dux inquietus turbidus Adriæ ,  
 Nec fulminantis magna Jovis manus.  
 Si fractus illabatur orbis,  
 Impavidum ferient ruinæ.*

*Horat. Odar. Lib. III, Ode 3.*

au-dessus des coups & des revers de la fortune , qui conserve une fermeté à toute épreuve , dans quelque situation qu'il se trouve , & qui , au milieu des périls les plus grands , conserve toujours sa raison.

Il n'y a rien de plus bas que les plaintes que font les courtisans disgraciés ; on dirait ; à les ouïr , qu'ils sont condamnés au supplice le plus rigoureux & le plus cruel , parce qu'ils sont exilés de la Cour. S'ils pensoient sensément ; ils se féliciteroient de ce qu'ils sont dans un état où ils peuvent vivre , agir & penser comme un galant homme , ne plus mentir , ne plus louer le crime , ne plus sacrifier enfin toutes les vertus à l'ambition. Cependant , loin de goûter leur nouvel état , ils regrettent toujours celui qu'ils ont quitté , & même lorsqu'ils disent qu'il ont oublié la Cour , on voit que dans leurs discours il n'est rien de réel. Au milieu de leurs prétendues consolations , on démêle aisément les chagrins dont ils sont dévorés. Je ne trouve rien de si plaisant , & en même temps de si ridicule que la maniere dont le Comte de Buffy Rabutin croyoit devoir se consoler. Il avoit la fatuité de croire que le Ciel avoit

permis tout exprès que le Roi d'Angleterre fût détrôné, pour que lui Buffy Rabutin trouvât ses disgraces plus légères, en les comparant à celles de ce Prince malheureux.

„ Dieu, dit-il, en me donnant la force de  
„ soutenir mes malheurs, me met dans  
„ l'esprit un fond inépuisable de pensées  
„ pour en parler, & de résignation pour  
„ les souffrir sans murmure; & de peur  
„ même que mes tours & mes consolations  
„ ne s'usent à la fin, il détrône un Roi à  
„ point nommé pour me faire prendre pa-  
„ tience. Il me persuade même que le  
„ grand Prince qui le protège, qui est si  
„ heureux & si digne de l'être, n'a pas fixé  
„ la fortune en dormant, & que pour con-  
„ duire & soutenir ses propriétés, il se don-  
„ ne moins de repos que ma misère ne m'en  
„ laisse. “ Tout ce discours n'est qu'un  
mélange d'orgueil, de bassesse, de flatterie  
& de fausse consolation. Un Philosophe  
exilé se fût bien expliqué autrement. Peut-  
être auroit-il remercié le Prince de son  
exil, & de ce qu'il le jugeoit assez hon-  
nête homme pour l'éloigner de la Cour.  
Je placerai ici à ce sujet le sonnet d'un  
Poète Philosophe, qui renferme de grands  
sentiments & des vérités instructives.

Je me ris des honneurs que tout le monde envie,  
 Je méprise des Grands le plus charmant accueil,  
 J'évite les palais comme on fait un écueil,  
 Où pour un de sauvé, mille perdent la vie.  
 Je fuis la Cour des Grands, autant qu'elle est  
 suivie ;

Le Louvre me paroît un superbe cercueil ;  
 La pompe qui le suit, une pompe de deuil,  
 Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.  
 Loin de ce grand écueil, loin de ce grand  
 tombeau ,

Je renferme en moi-même un empire plus beau :  
 Rois, Cours, honneurs, palais, tout est en ma  
 puissance ,

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,  
 Et vivant sous les loix de mon indépendance :  
 Enfin les Rois sont Rois, je suis ce que je suis.

Le Jésuite Bouhours a condamné ce Sonnet. *C'est du sublime bien outré*, dit-il (1), *pour les sentiments & pour les pensées, que le Sonnet de je ne sais quel Philosophe, apparemment Gascon.* Cette décision est digne d'un Jésuite ambitieux, esclave de la grandeur. Quels sont donc ces sentiments outrés ? Est-ce celui-ci :

(1) Pensées ingénieuses des Anciens & des Modernes, recueillies par le *Pere Bouhours*, pag. 20. Edit. de Paris M,DC, XCII.

D'éviter les Palais comme on fait un écueil,  
Où pour un de sauvé, mille perdent la vie.

Il n'est pas besoin d'être Philosophe pour approuver ce sentiment, il faut être seulement Chrétien. Qui peut nier que les Palais des Grands sont des écueils dangereux pour la vertu, & que pour un qui s'y fauve, mille autres s'y perdent? L'Evangile dit qu'il est plus difficile qu'un riche puisse être sauvé, que de faire passer un bœuf dans le trou d'une éguille. La Morale d'un Jésuite sur ce point n'est pas d'accord avec celle du Christianisme; ce n'est pas dans ce seul article qu'elles sont opposées l'une à l'autre.

Ce que l'Auteur du Sonnet dit

Du Louvre qui paroît un superbe cercueil,  
Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.

Est vrai au pied de la lettre. Et qui peut douter que tous les courtisans ne soient des esclaves, & que la Cour ne soit le cercueil de la liberté, & l'écueil de la vertu de tous ceux qui y sont attachés. Un homme à qui l'ambition n'a point ôté entièrement l'usage de la raison, ne

doit-il pas gémir lorsqu'il réfléchit sur son état, & qu'il examine la conduite qu'il est obligé de tenir pour conserver les dangereux honneurs dont il jouit, ou pour acquérir ceux qu'il souhaite d'obtenir.

Les vers suivans me paroissent encore très-sensés :

Loin de ce grand écueil, loin de ce grand  
tombeau,

Je renferme en moi-même un empire plus  
beau.

Rois, Cours, honneurs, palais, tout est en  
ma puissance.

Qui doute qu'un homme, véritablement sage & vertueux, ne trouve dans lui-même & dans la satisfaction que donne la probité, des plaisirs plus doux & des satisfactions plus pures que celles qui suivent les Couronnes ? Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a dit qu'un Philosophe, véritablement Philosophe, étoit plus fortuné que tous les Rois. Il faut expliquer ces vers, *Rois, Cours, honneurs, palais, tout est en ma puissance*, dans le même sens que les Stoïciens disoient que le Sage étoit *beau, riche, &c.* c'est-à-dire,

24 LETTRES CABALISTIQUES ;

qu'un homme qui fait commander à ses passions & s'élever au-dessus des foiblesses humaines , est véritablement maître de son bonheur. Il ne craint rien que le vice , & par conséquent on peut dire , sur-tout en Poésie , que

Rois, Cours, honneurs, palais, tout est en sa puissance.

Les trois vers qui suivent celui-ci & qui finissent le Sonnet, montrent parfaitement dans quels sens on doit le prendre , & comment il faut l'expliquer.

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,  
Et vivant sous les loix de mon indépendance.  
Enfin les Rois sont Rois, je suis ce que je suis.

Ces vers contiennent le véritable portrait d'un Philosophe. Il peut réellement ce qu'il veut, parce qu'il ne veut que ce qu'il peut. Il vit indépendant, parce qu'il se conforme aux loix de la probité, & qu'il n'a ni ambition, ni avarice, ni desir d'amasser des richesses. Retiré dans une solitude aimable, ou bien vivant, au milieu des Villes, dans son cabinet, il ignore ce qui se passe dans les palais ; il ne fait point

point la cour aux Grands, il s'embarrasse peu de la faveur des Princes, & a raison de dire, trouvant dans lui-même son bonheur.

Enfin les Rois sont Rois, je suis ce que je suis.

Il auroit pu ajouter à cela quelque chose de plus, & dire,

Les Rois, tout Rois qu'ils sont, sont moins heureux que moi.

Peut-être se fût-il exprimé de même, s'il n'eût été contraint par la rime. Quant à moi, qui ne suis point obligé à rendre ma pensée d'une manière qui en diminue la force, je soutiendrai hardiment ( tous les Bouhours de l'Univers dussent-ils me traiter de Gascon ), que je suis fermement persuadé qu'un Philosophe, qui n'a d'autre ambition que celle d'être vertueux, peut dire hautement & véritablement,

Les Rois, tout Rois qu'ils sont, sont moins heureux que moi.

Voilà, sage & savant Abukibak, quels sont mes sentiments sur les grandeurs les

26 LETTRES CABALISTIQUES ;  
plus élevées & les plus ambitionnées par  
les hommes. Après cela , tu ne seras pas  
surpris que je sois si content dans ma so-  
litude , & qu'au milieu de mon cabinet  
dans un pays où il est permis de penser ,  
où non-seulement les Philosophes ; mais  
même tous les hommes sont véritablement  
libres , je me félicite sans cesse du parti  
que j'ai pris , qui m'a mis en état de vivre ,  
comme il convient de vivre, lorsqu'on fait  
usage de sa raison.

Je te salue.

---

## LETTRE CLXIV.

Ben Kiber , au Cabaliste Abukibak.

**J**E t'ai dit souvent, sage & savant Abu-  
kibak , qu'on ne pouvoit assez louer un  
homme de condition qui s'appliquoit aux  
Belles-Lettres , qui cultivoit son esprit ;  
je te répéterai aujourd'hui la même cho-  
se au sujet de deux ou trois pieces de  
vers que je t'envoie , & qui ont été faites

par un Gentilhomme (1) de mes amis. Il seroit à souhaiter que les Nobles dans tous les pays imitassent son exemple, & qu'ils ne comptassent pas si fort sur leur naissance, qu'ils crussent qu'elle leur doit tenir lieu de tout. C'est bien abuser de la Noblesse, & bien peu connoître son origine, que de se figurer qu'elle doit suppléer au véritable mérite; elle est faite pour orner & pour récompenser le mérite, & non pour en donner. Dix siècles de Noblesse ne sauroient faire, je ne dis pas un honnête homme, mais même un homme aimable. Ho! Qu'il y a de gens de condition qui sont ennuyeux, & dont l'esprit & l'ame sont aussi roturiers que le corps est noble! Si ces gens savoient combien ils sont à charge à ceux qui les fré-

(1) L'Auteur de ces vers est Monsieur le Baron de Montolieu, autrefois Chambellan du Roi de Prusse, aujourd'hui Conseiller Privé du Duc de Wurtemberg, Chevalier des Ordres de ce Prince, ancien Gouverneur de la Comté de Montbeliard, Quoique je n'aie jamais inséré dans mes Ouvrages aucune Piece fugitive; cependant en faveur de l'Auteur, & pour exciter la jeune Noblesse à imiter son exemple & à cultiver les Belles-Lettres, je place ici avec plaisir ces deux ou trois Pieces, les ayant moi-même demandées avec instance à M. de Montolieu.

quentent , ils troqueroient sans doute, si cela étoit possible , une centaine d'années de leur Noblesse pour une légère portion de génie. Ces réflexions me meneroient trop loin, voici sage & savant Abukibak , les vers que je t'ai promis.

---

D I S C O U R S ,

*Présenté au Jeune Duc de WURTEMBERG ,  
le 11. de Février 1740. Anniversaire  
de sa naissance.*

(1) **A**UGUSTE Rejetton d'une excel-  
lente Race!

Comment de tes Ayeux déjà tu suis la  
trace ? (2)

Déjà ton goût paroît pencher pour les  
Beaux Arts ;

Tu dévores déjà les hauts faits des Cé-  
sars ? (3)

(1) Charles-Eugene Duc de Wurtemberg , en-  
core en âge de minorité.

(2) La plupart des Ducs ont aimé & favorisé  
l'accroissement des Sciences dans leurs Etats.

(3) Ils ont tous été guerriers.

Des plus riches vertus le partisan fidele ,  
 Déjà tu nous promets d'en être le modele ,  
 Et ma Muse , attentive aux progrès de tes  
 ans ,

Garderoit le silence ? Elle , qui de tout  
 temps

Sur les moindres sujets exerçant sa manie ,  
 Pour Bacchus & l'Amour tourmenta son  
 génie.

Non , malgré les dangers d'un si vaste  
 projet ,

Feignez, Muse, feignez d'ignorer quel trajet  
 Il est du simple au grand , du facile au  
 pénible :

Aux traits de la Critique offrez-vous in-  
 sensible ;

Et sous l'ombre du Nom que vous allez  
 chanter ,

Montrez qu'une ame éprise ose , & peut  
 tout tenter.

Oui , lorsque je te vois dans ta tendre jeu-  
 nesse

Devancer les leçons de la sage vieillesse ;

Dans un âge , où si peu l'on s'applique à  
 penser ,

Distinguer les talents , les savoir balan-  
 cer :

Alors sans prodiguer mon encens , je l'a-  
voue ,

Peu content d'admirer, grand Prince ! je  
te loue ,

Et malgré le respect qui devoit m'effrayer,  
Ma plume veut de l'encre, & mon cœur  
du papier.

Privé depuis trois ans de ton auguste Pere ,  
De ce Héros vanté (1), sous les yeux de  
ta Mere (2) ,

Princesse d'un grand cœur, d'un esprit  
cultivé ,

Pour l'Etat qui t'attend, tu te vois élevé.

Tu sens ainsi couler les ans de ton enfance,

Exact en tes devoirs, rempli de confiance,

En l'assidu travail de ton Conseil d'Etat (3),

Qu'un Prince de ton sang dirige avec  
éclat (4) ,

(1) Charles-Alexandre son Pere, mort subite-  
ment le 12. de Mars 1737.

(2) La Duchesse Marie-Auguste, née Princesse  
de la Tour & Tassis.

(3) Pendant la minorité, le Conseil de la Ré-  
gence, ou de l'administration, est composé, selon les  
anciens usages, de six Ministres, dont trois sont  
Nobles. Ils partagent toute l'autorité de l'adminis-  
tration & de la tutelle, & les cas se décident par la  
pluralité des voix.

(4) L'Administrateur, ou Régent du Duché, du

Cependant ton esprit vif, plein d'intelligence ,  
 Voit qu'insensiblement le temps , le jour  
 s'avance ,  
 Où seul, de tes sujets, sans le secours d'autrui,  
 Tu dois être l'amour & le plus ferme appui.  
 Que fais-tu ? Pour remplir dignement cette  
 tâche ,  
 De bonne heure à ce but tu vises sans re-  
 lâche ;  
 Et suivant les avis de ton sage Mentor (1) ,  
 Des exemples fameux tu te fais un trésor,  
 Comme on voit au Printemps l'abeille di-  
 ligente  
 Tirer son miel des fleurs & du suc d'une  
 plante.  
 Entre tes mains *Polybe* (2) , & l'instructif  
*Rollin* ,

temps de minorité est toujours le Premier Prince  
 du sang, ou le plus proche *Agnat*, s'il est majeur.  
 A présent c'est le Duc de Wurtemberg-Oels  
 Charles-Frédéric, dont les Etats sont situés en  
 Silésie.

(1) M. de Monleon, Gentilhomme Lorrain &  
 Gouverneur de ce Prince. Il est Colonel à Brevet  
 de l'Empereur, Adjudant-Général du Cercle de  
 Souabe, & il s'acquitte de sa charge en habile &  
 parfaitement honnête homme.

(2) Traduit en François avec les remarques  
 du Chevalier Folard.

B. iv

Conservent peu de temps leur forme &  
 leur velin ,  
 Pour les Vertus tu choisis l'ingénieux *Vol-*  
*taire* ,  
 Et quand du sérieux tu pourrais te distraire ,  
*Quantz* (1) , *Graunt* (2) , *Hasse* , (3) , *Hendel*  
 (4) , par leurs touchants accords  
 De tes desirs naissants agitent les ressorts.  
 Le mérite, en un mot , est la source fertile  
 Où tu puises le vrai , l'agréable & l'utile ;  
 Et si dans l'avenir je voulois pénétrer ,  
 Je verrois ton Esprit alors se concentrer  
 Dans les doctes clartés que *wolf* (5) ,  
 digne d'envie ,  
 Répand de toutes parts sur la Philosophie.

(1) Musicien , engagé à la Cour de Saxe , qui joue parfaitement de la flûte traversière, compose de même, & a enseigné S.A.R. le Prince Royal de Prusse à en jouer en Maître.

(2) Premier Maître des Concerts du Prince Royal, Violon & Compositeur du premier ordre.

(3) Premier Maître de la Chapelle à la Cour de Saxe, connu par ses excellents Ouvrages.

(4) Compositeur fameux de l'Opéra de Londres. Ces quatre Messieurs excellent en composition , & ont une réputation connue & établie.

(5) M. *Wolf* est trop prisé des Savants pour en parler. Le Prince Royal a goûté , & suit ses principes.

Car, Prince, ne crois pas que l'Être Sou-  
verain ,

Oignant des Rois, des Ducs, leur donne  
un titre vain.

S'il admet des Césars, il chérit un Mécène  
L'intervalle des temps n'en dissout point  
la chaîne ,

Et *Wolf*, ce divin *Wolf*, ce profond scru-  
tateur ,

Un jour le Sceptre en main verra son Sec-  
tateur (1).

Mais excuse l'effort, qui, de ta gloire avide,  
Semble ouvrir des avis au bon goût qui  
te guide ,

Qui t'illumine en tout, & qui, judicieux,  
Concourant à te rendre, & tes sujets heu-  
reux ,

De leurs droits & des tiens te fait uniz  
l'étude ,

Et fait t'initier dans l'utile habitude ,

De ne jamais user du souverain pouvoir  
Pour forcer des sujets au-delà du devoir.

(1) La prédiction s'est vérifiée depuis la com-  
position de ces vers, par l'avènement du Prince  
Royal à la Couronne. Ce n'est pas par cela seule-  
ment que M. *Wolf* triomphe, & triomphera de ses  
Antagonistes.

34      LETTRES CABALISTIQUES,  
 Prince, tel fut toujours le soin d'un bon  
 Monarque,  
 Avec ces sentiments il ne craint point la  
 Parque ;  
 Il consacre son nom à l'immortalité.  
 Le Prince & le sujet n'on qu'un même  
 traité ;  
 Et tu fais qu'en Symbole on donne à la  
 Puissance  
 Dans une main un glaive, en l'autre la  
 balance ,  
 Pour marquer que le bras qui peut vaincre  
 & punir ,  
 Jamais de l'équité ne doit se départir.  
 Ainsi t'étudiant à tout ce qui peut plaire,  
 De ta patrie un jour tu deviendras le Pere.  
 Déjà ton doux abord, ta libéralité,  
 Ce cœur, dont l'Indigent n'est jamais  
 rebuté (1),  
 De cet heureux surnom t'assure le partage,  
 Remplis, Prince, remplis ce fortuné pré-  
 sage ,  
 Ne te lasses jamais d'un aussi bel emploi ;  
 Aider les Malheureux, est l'ouvrage d'un  
 Roi.

(1) On ne sauroit être plus charitable qu'il l'est.

Mais que fais-je ! Où m'engage, où m'em-  
porte ma veine ?

Peindre tes attributs, en achever la chaîne,  
Est un projet, auquel contredit ma raison.  
Plus sage que ma Muse, elle m'oppose un  
nom,

Qui, d'un ton soutenu de ses leçons sentées,  
M'arrête ici tout court, & livre mes pensées  
Aux vœux que tes vertus entraînent sur  
leurs pas : •

Combien, Prince, en ce jour, combien  
n'en fais-je pas ?



**ÉLOGE DE LA RETRAITE,**  
EN STANCES IRRÉGULIÈRES,

*Présenté à S. A. R. DOUAIRIÈRE DE  
WURTEMBERG, lorsque pour se re-  
tirer à Goppingen, lieu de son Douaire,  
elle quitta la Cour de Stutgard le 4. de  
Juin 1729.*

**R**ETRAITE ! à qui ma Muse ensevelie  
Dans le sommeil,

\*B. vj.

Doit aujourd'hui sa verve rétablie ,  
Et son réveil.

Daigne à jamais dans ces lieux solitaires  
La garantir, par tes soins salutaires ,  
D'un sort pareil.

Qu'à mes accents, je vois d'objets en foule  
Se présenter !

Près émaillés, verds Côteaux, Eau qui coule ,  
Tout peut tenter ;

Mais non, mon Chant, plein d'une noble  
audace ,

Veut de mon cœur suivre l'heureuse trace ,  
Sans s'écarter ,

Et jusqu'à vous , Princesse incomparable ,  
Porter sa voix ,

Puisque vous seule en ce réduit aimable  
Donnez des Loix.

Il est connu que l'encens vous offense ;  
Mais pourriez-vous me blâmer que j'encense  
Le juste choix ,

Qui vous donna du goût pour la terraire ?  
Goût attrayant

Pour la vertu ! qui rarement s'arrête  
Au faux brillant.

Frivole éclat ! qui trop aux Cours abonde ;

Pour qu'à vos yeux le séjour du grand  
monde

Fût séduisant.

Sensible effet d'un jugement solide :

Qui sans bandeau

Court au réel ! abandonne le vuide ,

Et trouve beau

Qu'un mortel , las d'une vie orageuse ,

S'en procure une aussi douce qu'heureuse ,

Dans un Hameau.

Là , dites vous , brille de la Nature

Le grand Moteur.

Tout en instruit , la plus vile verdure

Comme la fleur.

Là , chaque objet dans sa simple structure

Taxe l'orgueil , la beauté , la parure ,

D'humaine erreur.

C'est-là, qu'on peut goûter dans l'innocence

De vrais plaisirs ,

Qu'on peut remplir sans bruit & sans dé-  
pense

De bons desirs.

Vivre à son gré , riche , ou dans l'indigence ,

Et ressentir la benigne influence

Des doux Zéphirs.

38 LETTRES CABALISTIQUES,

Tel est l'état où place la retraite.

On suit son goût.

Sans s'intriguer, on y fournit sa traite

Jusques au bout.

Hélas! pourquoi faut-il qu'on en déluge?

Car pour tracer en un mot son éloge,

On y peut tout.

On n'y voit point, vrais fléaux de la ville,

Le Tien, le Mien,

Sucer à sec par la guerre civile

Le Citoyen ;

La pauvreté, placée au rang des vices,

Ni l'opulence, en butte aux injustices,

Réduite à rien.

Après vous donc je conclurai, Princesse,

Qu'en votre choix

Luit le bon goût, la vertu, la justesse

Tout à la fois ;

Et qu'il n'est rien, comme la solitude,

Pour concentrer notre ame dans l'étude

Des saintes Loix.

Souffrez qu'ici ma Muse, hors d'haleine,

Borne son cours.

Puisse influencer la bonté souveraine

Sur vos beaux jours ;

Les affranchir des dégoûts de la ville,

Et vous donner l'agréable & l'utile  
 Par son secours !  
 Jouissez-en jusques dans la vieillesse  
 Sans nul revers ;  
 Sans que jamais ni crainte , ni tristesse  
 Vienne au travers ;  
 Et sans qu'enfin votre bonté délaisse  
 L'Auteur des Vers.



## L E S S A I S O N S E T L E S A G E S .

*Allégorie, présentée à S. A. S. MADAME  
 LA PRINCESSE LOUISE DE  
 WURTEMBERG, FILLE DE S. A. R.  
 le 3 de Février 1740. Anniversaire de  
 sa naissance.*

**C**OMME chaque saison , chaque âge a  
 son mérite ,  
 Leur ordre se ressemble & leur propriété.  
 Rien n'en peut altérer ni suspendre la suite,  
 Et l'homme la mesure avec rapidité.

Le Printemps fait l'œil par sa vive parure.  
 L'Été moins fier ; mais beau , forme &  
 meurt le fruit.

40 LETTRES CABALISTIQUES ;  
L'Automne offre & répand les dons de la  
Nature.

L'Hyver jusqu'à sa fin, en repos s'en nourrit.

C'est ainsi que l'on voit la brillante jeunesse  
S'attirer les regards & captiver les sens :  
Et telle on vous admire, adorable Princesse !  
Dans ces Roses, ces Lys qu'offre votre  
printemps.

Que ne fera-ce pas ? Quand votre Eté fertile  
Viendra meurir les fruits que promet votre  
Cœur ;

Ces vertus d'un goût pur, dont la faveur utile  
Est le contre-poison des appas de l'erreur.

Votre Automne à son tour aura de quoi  
surprendre ,

Et tels , de vos beaux dons , simples admi-  
rateurs ,

Gagnés par votre exemple, alors viendront  
s'y rendre ,

Pour se qualifier vos vrais Imitateurs.

Quand votre Hyver enfin couronnera vo-  
tre âge ,

Vous saurez, vous direz que tout est vanité ;  
Mais vous vous nourrirez du solide avan-  
tage

L E T T R E C L X I V. 41

D'en attendre l'issue avec tranquillité.

Puisse ce foible essai de mon pinceau timide,  
Avoir de vos saisons rencontré le Portrait.  
Il a pris pour couleurs mes vœux ; sans  
autre guide ,  
Mon cœur en a lui-même esquissé chaque  
trait.



É L O G E D U M A R I A G E ,

*Adressé par l'Auteur à son Epouse.*

DANS les accès d'une verte Jeunesse ,  
Du vrai bonheur on s'écarte sans cesse ,  
On méconnoît ses plus fiers ennemis.  
Aux passions , l'homme alors trop soumis ,  
Aveuglément suit l'ardeur qui l'entraîne ,  
Et sans se faire aucun souci , ni peine  
D'un avenir redoutable & caché ,  
Au seul présent son cœur est attaché.  
Que s'ensuit-il ? Cette fatale yvresse  
En épargne un , pour mille qu'elle blesse.  
L'âge mûr vient , on voudroit racheter  
A prix de sang ce qui fut nous flatter ,  
Jusqu'au moment que notre ame , éclairée

42 LETTRES CABALISTIQUES,

De la raison, prit la route assurée.  
 On s'apperçoit hélas ! souvent trop tard,  
 Que tel objet, décrépi de son fard,  
 Loin d'être beau, cache une forme hideuse  
 Qu'une entreprise, une idée étoit creuse,  
 Quoiqu'à nos yeux par des chemins fleuris  
 Elle guidât nos vœux les plus chéris.  
 Tel Lysimond au Printemps de son âge  
 Se déchaînoit contre le Mariage.  
 Etat gênant ! Enfer anticipé,  
 S'écrioit-il ! par le vice dupé.  
 Volons plutôt, volons de Belle en Belle,  
 Tous les matins visitons vingt ruelles :  
 Ciel ! que d'ennuis dans un lit conjugal !  
 Très bien l'a dit cet Auteur jovial ;  
 Foin du pâté ! Toujours pâté d'anguilles,  
 Bien mieux vaudroient par fois des bécarrilles,  
 O Lysimond ! que ce raisonnement  
 Te paroïssoit, & doux, & concluant !  
 Mais aujourd'hui que ta force affoiblie ;  
 Que ta santé de cent maux assaillie ;  
 Et que tes fonds, en ragoûts épuisés  
 Jusques à rien se sont subtilisés,  
 Tu voudrois bien qu'un petit ordinaire  
 Fût ton partage, il n'auroit rien d'austere.  
 Tu voudrois bien qu'une tendre moitié,  
 Soit par amour, ou fût-ce par pitié,

Remédiant à tes douleurs aiguës ,  
 Se contentât de tes forces perdues.  
 Et si le sort , bizarre dans ses dons ,  
 T'en donnoit une opulente en biens-fonds ,  
 D'un héritier dans sa flamme impuissante  
 A chaque instant ton ame impatient ,  
 Imploreroit & tenteroit l'octroi.  
 Cher Lyfimond ! quel creve cœur pour toi ,  
 De n'avoir pas , à la fleur de ton âge ,  
 De ta raison fait un meilleur usage !  
 Oui , d'avoir pu dans tes fougueux accès  
 A l'Hyménée intenter un Procès ,  
 Quand tu pouvois , lui vouant tes prémices ,  
 De cet état savourer les délices !  
 Concluons donc qu'un Mortel est heureux.  
 Lorsqu'à vingt ans il pense en homme vieux.  
 Ses passions alors mise en bride ,  
 Ont le bon sens , & pour frein , & pour guide.  
 Il les maîtrise ; & jaloux de ses droits ,  
 Il fait goûter d'Hymen les douces Loix.  
 On est flatté du tendre nom de Père ,  
 Et dans sa race on reçoit le salaire  
 D'une union que la fidélité  
 Attache au char de la félicité.

*Envoi.*

Petit Amour! qui dans tout bon Ménage  
 Dois présider aux nœuds du Mariage,  
 Porte ces Vers à ma chere Moitié.  
 Au lieu de feux, parle lui d'amitié;  
 Ce mot est plus du goût de l'Hyménée,  
 Dis-lui qu'encor je chéris la journée,  
 Où par un oui nos cœurs furent unis,  
 Et qu'à jamais j'en connoîttaï le prix.

Je ne doute pas, sage & savant Abukibak, que tu ne trouves du feu, de l'imagination & de la délicatesse dans ces différentes Pièces; mais tu seras surpris lorsque tu sauras que l'Auteur de qui elles sont, est né dans le fond de l'Allemagne, & qu'il y a été élevé. Des Poètes François, je dis de bons Poètes, ne défavoueroient point ces vers. En vérité cela fait honneur à la Noblesse Allemande; & il est flatteur pour elle d'avoir des Membres qui savent même dans les Langues étrangères s'expliquer avec toute la politesse des Auteurs, à qui ces Langues sont naturelles & maternelles.

Je te salue, sage & savant Abukibak.  
 Porte-toi bien.



## L E T T R E   C L X V .

*Le Sylphe Oromasis , au sage Cabaliste  
Abukibak.*

**T**OUTES tes Lettres, sage & savant Abukibak, me font beaucoup de plaisir. Je t'avouerai cependant que celui que m'a causé ta dernière, est supérieur à tout ce que j'ai ressenti à la lecture des autres : ton zèle pour les génies de notre ordre, ton attention à leur procurer l'immortalité après laquelle ils soupirent, y éclatent dans toute leur force. J'aurois dû te remercier plutôt de ces généreux sentiments; mais diverses occupations indispensables se sont opposées au dessein que j'en formais d'abord, & m'ont empêché de l'exécuter jusques ici. Nos devoirs te sont trop bien connus, illustre Cabaliste, pour ne pas sentir la validité de mes raisons.

Je ne t'entretiendrai point de la nature des occupations qui m'ont empêché de te donner de mes nouvelles, il suffira de

48 LETTRES CABALISTIQUES ,

te dire que j'ai parcouru la plus grande partie des vastes régions de l'air. La seule chose dont je te ferai part aujourd'hui, sera la relation d'un événement, qui tout commun qu'il soit, n'a pas laissé de faire de profondes impressions sur moi.

La route que je suivois pour exécuter la commission dont j'étois chargé, m'obligeoit à passer au-dessus d'une Ville, aussi remarquable par sa beauté & sa riante situation, que par la richesse de ses habitants. J'y avois été plusieurs fois; mais je ne pus résister à la tentation d'entrer encore dans un lieu dont j'avois conservé des idées si agréables. Je m'arrête donc dans ma course, & j'entre dans cette Ville, persuadé que je trouverois, à la voir, le même plaisir que j'avois goûté autrefois. Je ne me trompai point; en y entrant, je trouvai toute la Ville en mouvement, je m'informe qu'elle en peut-être la cause. Celui à qui je m'adressai, surpris de ma demande, me répondit qu'il falloit que je fusse étranger, & que je ne fisse que d'arriver dans la Ville, pour lui faire une semblable question. « Un Seigneur, » me dit-il, distingué par sa naissance,

ses richesses & ses emplois, se marie  
 aujourd'hui avec une riche Héritière.  
 Tout ce peuple que vous voyez assem-  
 blé, est venu ici pour être témoin de  
 la joie de cet heureux couple. Vous ne  
 tarderez pas à le voir passer pour aller  
 recevoir la Bénédiction Nuptiale. « En  
 effet, comme nous nous entretenions, je  
 vis arriver un carrosse superbe, au fond  
 duquel paroissoient les époux, richement  
 parés, & le contentement peint sur le vi-  
 sage. L'on remarquoit la même joie sur  
 celui des parents de l'un & de l'autre, &  
 de tous les paranympes. Une foule de  
 personnes de l'un & de l'autre sexe suivoit  
 ce cortège, & accompagnoit de leurs vœux  
 ces heureux époux. Ils vont à l'Eglise, un  
 Prêtre bénit leur mariage, & ils sortent  
 dans le même ordre, & accompagnés de  
 la multitude.

Rien ne manquoit au bonheur des nou-  
 veaux mariés, ils touchoient à ce moment  
 après lequel ils avoient si longtems sou-  
 piré ; ils l'attendent avec impatience, il  
 arrive enfin, & les voilà au comble de  
 leurs vœux. Que cette première nuit fut  
 délicieuse pour eux ! Si mes affaires m'a-

voient permis de m'arrêter plus longtemps dans cette Ville, je me serois glissé dans la chambre nuptiale pour être le témoin de leur contentement ; mais j'étois obligé de partir, & je préfèrai mon devoir à la satisfaction que j'aurois eue de partager avec ces nouveaux mariés les plaisirs les plus parfaits des amants ; car tu n'ignores pas, sage & savant Abukibak, que la joie des mortels n'est pas indifférente aux Sylphes.

Dans quinze jours j'eus fini les affaires dont j'étois chargé, je dirigeai ma course pour en aller rendre compte, par la même Ville où j'avois été témoin du mariage de ce jeune Seigneur ; mais quel fut mon étonnement, lorsqu'après m'être informé du bonheur dont l'un & l'autre jouissoient depuis leur union, l'on m'eut appris que la mort y avoit mis fin. Peu de jours après le mariage, l'époux étoit tombé dans une maladie, contre laquelle tout l'art des Médecins n'avoit pu résister. C'est en vain qu'ils avoient déployé toute leur habileté pour conserver un époux chéri à une épouse chérie ; tous leurs efforts avoient été inutiles. Ni les  
pleurs

pleurs des parents, ni les gémissements de l'épouse, ni la jeunesse & la vigueur du mourant, ni la considération de son rang, de ses richesses & de ses dignités, ni aucune autre considération n'avoient pu fléchir la mort; cette cruelle avoit impitoyablement tranché le fil de ses jours, qu'il se proposoit de couler avec tant de douceur & de félicité.

Les affaires dont j'avois été chargé, m'avoient si fort occupé, qu'il me sembloit qu'il n'y avoit eu qu'un moment entre celui où j'avois été témoin du bonheur de ces nouveaux mariés, & celui où il avoit fini. Je t'avoue, sage & savant Abukibak, qu'un événement aussi triste m'affligea beaucoup, & me fit faire bien des réflexions sur les accidents auxquels les hommes sont exposés. Auroit-on pu en effet être insensible à la désolation de deux familles entières, & à l'état triste & déplorable où se trouvoit une jeune veuve aimable, qui venoit de perdre ce qu'elle avoit de plus cher au monde? Elle n'avoit vu le mariage que de son beau côté, elle en avoit goûté toutes les douceurs, elle se flattoit que cet état n'étoit qu'une

50      LETTRES CABALISTIQUES ,  
succession perpétuelle de félicité ; pleine  
de ces idées , elle le voit diffoudre par  
la mort d'une personne qu'elle aime plus  
qu'elle même , elle voit évanouir toutes  
les flatteuses espérances de bonheur qu'el-  
le avoit conçues. La fermeté la plus héroï-  
que pourroit-elle être à l'épreuve d'un si  
terrible coup ? Le cœur , le plus innacces-  
sible à la pitié , pourroit-il s'empêcher de  
prendre part à sa situation.

J'étois si pénétré de tout ce qu'il y avoit  
de tragique dans cette aventure , que je  
quittai incessamment la Ville qui en avoit  
été le théâtre. Tout ce que j'y voyois ,  
quelque charmant qu'il m'eut paru dans  
une autre circonstance , me rappelloit le  
souvenir de l'ombre de bonheur dont ces  
deux personnes venoient de jouir. Que les  
hommes , sage & savant Abukibak , peu-  
vent faire peu de fond sur leur félicité !  
Sont-ils au comble du bonheur , ils ne  
sauroient être sûrs d'en jouir un seul mo-  
ment. L'instant dans lequel ils se croient  
les plus heureux , touche à celui du plus  
grand des malheurs. Le passage d'un de  
ces états à l'autre est si facile & si ordi-  
naire , qu'il y a bien de la folie à s'énor-

gueillir d'une prospérité qu'un souffle peut anéantir. S'il y avoit quelque bien qu'aucun accident ne pût ravir aux hommes, & dans la possession duquel rien ne pût les troubler, ils seroient heureux lorsqu'ils le posséderaient; mais où est-il ce bien? Qui a jamais pu se vanter avec fondement de le posséder? Je sais bien qu'il y a eu des Philosophes qui ont prétendu être les possesseurs de ce riche trésor; mais ils n'ont que trop appris, par leur expérience, que ces prétentions étoient chimériques, & ils ont enfin été obligés d'avouer qu'une félicité parfaite n'étoit pas une chose à laquelle un mortel pût atteindre sur cette terre. Ce qui en approche le plus, sage & savant Abukibak, est le témoignage d'une conscience qui n'a rien à se reprocher sur le passé, & qui n'appréhende point l'avenir. Un tel homme ne sera pas à l'abri des coups de la fortune; il n'y sera pas même insensible; mais il lui restera toujours la plus grande consolation qu'on puisse espérer; je veux parler de la persuasion intime qu'il est agréable au grand Juge de l'Univers; & qu'il ne doit point craindre de paroître devant ce Tri-

52 LETTRES CABALISTIQUES,  
bunal, si redoutable pour ceux qui ne sont pas dans le même cas que lui.

La sagesse dont tu fais profession, illustre Cabaliste, m'a autorisé à te communiquer les réflexions que tu viens de lire. Elles ne t'avoient sans doute pas échappé, & ce n'est point pour t'instruire que je t'en fais part. Je n'ai eu d'autres vues, en les couchant sur le papier, que de me satisfaire moi-même; & de te confirmer dans l'étude de la sagesse, & dans l'attachement à la vertu, qui est le plus haut degré de félicité auquel tu puisses atteindre.

En réfléchissant sur l'état où la mort de son mari a laissé cette jeune veuve, mes pensées se sont insensiblement tournées sur le veuvage en général. C'est, à mon avis, un état bien triste que celui d'une femme qui vient à perdre un mari qu'elle aimoit tendrement. Accoutumée à passer les jours & les nuits avec une personne qui faisoit tout le bonheur de sa vie, elle s'en voit tout d'un coup privée. De quelque côté qu'elle porte ses regards, elle découvre des objets qui lui en rappellent l'idée; il n'y a point d'appartements dans sa mai-

son qui ne soit, pour ainsi dire, un mémorial des agréables moments qu'elle a passés avec lui. Ici ils ont eu une conversation, remplie de tous les agréments & de la tendresse la plus pure; là elle a reçu de son mari les marques d'un attachement sincère par les attentions qu'il a eues pour elle dans les occasions où son secours lui étoit nécessaire. La nuit même, destinée au soulagement, ne sauroit lui procurer du repos: elle se trouve seule dans un lit où elle avoit accoutumé de recevoir ce cher époux; y pourroit-elle être tranquille? De combien de choses ne s'apperçoit-elle pas alors qu'elle est privée? Si elle a vécu long-temps avec son mari, l'habitude d'être avec lui fera paroître cette séparation encore plus triste; si le mariage n'a duré que peu de temps, elle sentira d'autant plus la perte qu'elle a faite, parce qu'elle commençoit à y prendre du goût, & qu'elle se promettoit une félicité durable. Je ne te parlerai point ici de la perte qu'elle fait par rapport à l'appui de sa maison, au soutien de sa famille, à l'éducation de ses enfants, ces choses sont sensibles & assez frappantes, sans qu'il soit nécessaire

54 LETTRES CABALISTIQUES,  
de les faire remarquer. La plupart des Législateurs, sentant ce qu'il y avoit de triste à ce dernier égard dans la condition des veuves, ont pourvu par des loix à ce qu'on ne pût pas les opprimer impunément.

Tu ne manqueras pas, sage & savant Abukibak, de me dire que la condition de toutes les veuves n'est pas aussi triste que je viens de la représenter. Il y a des mariages si mal assortis, qu'il semble que la mort d'un des époux soit le souverain bien de l'autre. Dans ce cas-là n'est-ce pas un bonheur pour elle de survivre à son mari? Son état bien loin de mériter la compassion, paroîtroit digne d'envie à bien des femmes. Je conviens avec toi, illustre Cabaliste, que la condition des veuves de cette dernière espèce, est moins à plaindre que celle des veuves de la première; mais je ne t'accorderai pas qu'il n'y ait rien de triste. J'espère que tu te rangeras de mon opinion, après avoir lu mes raisons.

Je remarque d'abord que quoique dé faite d'un mari qui lui étoit à charge, elle ne laisse pas de perdre en lui le soutien de sa famille; il y a cent choses qu'un

homme peut faire pour le bien de ses enfants, qui sont au-dessus des forces d'une femme, ou que l'usage ne veut point qu'elle fasse. On ne sauroit donc disconvenir que si elle a des enfants & qu'elle les aime, la mort de son mari ne soit une perte pour elle. Je suppose même qu'elle n'ait point d'enfants, en sentira-t-elle moins qu'elle a perdu une personne qui la mettoit à l'abri de la persécution & de l'injustice, qui la garantissoit des attaques de ses ennemis, & sur qui elle pouvoit compter toutes les fois qu'elle avoit besoin de protection ? Ne s'apercevra-t-elle pas que cette mort a bien diminué les moyens de subvenir à sa dépense ? Ne se verra-t-elle pas obligée de se retrancher sur bien des choses dont elle aura de la peine à se passer ? Une femme passe aisément d'un état de médiocrité dans l'abondance, elle se fait bientôt à ce changement ; mais faites-la descendre de cet état pour la faire rentrer dans celui d'où elle étoit sortie, souffrira-t-elle ce changement comme elle a fait le premier ? Je t'en laisse le juge.

Si cette veuve est jeune, & qu'elle n'ait

pas été insensible aux plaisirs de passer quelques moments avec un mari , elle regrettera la perte de ces moments , quelque charmée qu'elle soit d'être débarrassée de la personne de son époux. Conçois , si tu peux , sage & savant Abukibak , ce qu'il y a de dur dans cette situation. Accoutumée à satisfaire de certains desirs , elle n'avoit dans le mariage d'autre agrément que celui-là. Ses desirs subsistent dans toute leur force , ils en acquièrent même tous les jours de nouvelles , & elle est hors d'état de les appaiser. T'est-il jamais arrivé d'être pressé par une soif ardente , & de ne pouvoir te désaltérer ? Si tu as passé par cette épreuve , tu n'auras pas de peine à concevoir celle par où passe notre jeune veuve. Toute la différence qu'il y a entre l'un & l'autre cas , c'est que la soif ardente qui te pressoit , n'a pas été de durée ; au lieu que celle de la jeune veuve dure autant que son veuvage.

Leur état seroit moins à plaindre , si la coutume , comme un vrai tyran , n'avoit établi que ce veuvage durât quelques années. N'est-ce pas assez qu'une femme ait perdu son mari , qu'il faille encore que

la bienfiance la mette dans la dure nécessité de n'oser réparer cette perte avant le temps fixé par la coutume ? Au lieu de consoler une veuve , on lui interdit la seule chose qui pourroit peut-être la consoler. Les Européens regardent comme une cruauté inouïe la triste nécessité que certains peuples de l'Asie ont imposée à leurs veuves ; ils les obligent à se jeter toutes vivantes au milieu des flammes du bûcher qui consume le cadavre de leurs maris , & à mêler ainsi leurs cendres avec celles de leurs époux. Quand je dis *qu'ils les obligent* à cela , je ne veux pas dire qu'il y ait des loix positives à cet égard ; ce n'est qu'un usage auquel la bienfiance ne permet pas aux femmes de s'opposer. Celles qui s'en éloignent , sont regardées avec exécration par tous leurs concitoyens , & ne trouveroient pas à se rema- nier quand elles le voudroient. Je désapprouve , sage & savant Abukibak , cette barbarie , & je la condamne avec les Européens ; mais l'usage , établi parmi ces derniers , est-il moins cruel & moins barbare ? Il n'exige pas d'une femme qu'elle se brûle avec le cadavre de son mari ,

parce qu'on ne brûle pas les morts parmi eux, & qu'il ne leur est pas permis de faire mourir les innocents ; mais n'exige-t-elle pas des veuves quelque chose d'encore plus cruel ? Les veuves Asiaticques mettent fin à leurs peines au bout de quelques heures ; mais les Européens prolongent celles des leurs quelques années. Celles-là sont consumées par un feu violent qui les étouffe dans peu ; un feu lent mine celles-ci insensiblement. Les Asiaticques ne se gênent point, & font gloire de ce qu'elles souffrent : les Européennes au contraire doivent cacher avec soin le feu qui les dévore ; la moindre étincelle qui en paroîtroit les perdrait de réputation. Je ne saurois mieux comparer la coutume de ces deux peuples, à l'égard de leurs veuves, qu'à celle qu'un Juge tiendroit à l'égard de deux criminels. Il condamneroit l'un à avaler un poison qui lui feroit perdre la vie dans quelques minutes, & il donneroit à l'autre un breuyage qui allumeroit dans son corps un feu secret, accompagné d'une soif ardente, qu'on lui défendroit de satisfaire avant le terme de deux ans. Je te demande, sage & savant

Abukibak, laquelle de ces deux punitions te paroît la plus rude? Les maux du premier sont terminés dans quelques minutes; mais ceux du second, qui ne sont point inférieurs aux premiers, doivent durer deux ans. Il n'y a pas à hésiter, ce me semble, j'aimerois mieux éprouver le sort du premier, que celui du dernier; d'où je conclus que la coutume, en usage par rapport aux veuves parmi quelques peuples de l'Europe, est plus barbare que celle des peuples de Comandel.

La condition des veuves étant si triste, doit-on être surpris si elles ont tant d'envie de sortir de cet état? D'abord elles ne sentent pas tout ce qu'il y a de dur dans leur situation, la douleur qui les accable, leur fait souvent former le dessein de ne se lier par les nœuds que la mort vient de rompre, à aucune autre personne; mais cette résolution n'est pas de durée, & à peine leurs larmes sont-elles essuyées, qu'elles forment déjà de nouveaux vœux. Pour une Artémise on trouve mille Matrone d'Ephese. Après avoir formé la résolution que *Virgile* fait former à

60      LETTRES CABALISTIQUES ,  
la fondatrice de Carthage (1), après avoir  
dit solennellement :

O pudeur ! je te garderai  
Autant de temps que je vivrai.  
. . . . .  
Le premier qui reçut ma foi ,  
L'emporta ; mourant , avec foi.  
Que le pauvre défunt la garde (2)

Elles ne tardent pas à se laisser prendre  
dans les mêmes filets. D'abord elles disent :

O ! si je n'avois résolu  
De vivre en un état solu ,  
Si je n'étois bien résolue  
Après avoir été solue ,  
D'un homme qui me fut si cher ,  
De ne jamais me rattacher ;  
Si je ne craignois mariage ,  
Comme un mari fait cocuage ;  
Oui , si je ne l'avois juré ,  
Que ce nœud qui tient serré ,  
Ne me ferreroit de ma vie ,  
Je te confesse mon envie ;  
( Mais n'en dis mot , ma chere sœur , )  
Cet homme me revient au cœur. (3)

(1) *Æneid.* Lib. IV. vers. 20. 30.

(2) *Scaron* , *Virgile Travesti*, Liv. IV.

(3) *Scaron* , *ibid.*

Quand on en est là , il n'est pas difficile de se laisser persuader à rompre les vœux qu'on avoit formés ; les moindres raisons paroissent légitimes. Il suffit qu'on lui dise ,

Sachez de moi , ma sœur ma mie ,  
 Qu'un tantin de polygamie ,  
 Quoique l'on dise , fait grand bien :  
 Vous vieillirez en moins de rien ,  
 Et quand vous vous verrez vieillotte ,  
 Vous direz , peste de la sotte ,  
 D'avoir passé vos jeunes ans ,  
 Pour la crainte des Médifants ,  
 Dans le fâcheux état de veuve :  
 Il n'est rien tel que chose neuve ;  
 Choisissez un mari nouveau ,  
 Et vous l'appliquez sur la peau ;  
 Il n'est point de telle fourrure (1).

Je te salue , sage & savant Abukibak ,  
 en *Jabamiab* , & par *abamiab* .

(1) Scaron , *ibid.*





## L E T T R E C L X V I.

*Le Gnome Salmankar, au sage Cabaliste  
Abukibak.*

**I**L y a quelques jours, sage & savant Abukibak, que mes affaires m'obligent à aller en Angleterre, dans la Province de Cornouailles. Après avoir exécuté ce qui m'y avoit attiré, je me déterminai à aller faire un tour à Londres, où je n'avois jamais été. La curiosité seule étoit le motif qui me conduisoit; & comme je n'avois rien de fort pressé alors, je m'y arrêtai quelques jours. Je parcourus les principaux quartiers de cette grande Ville, & j'examinai tout ce qui méritoit quelque attention. J'aurois trop à faire, si je voulois t'entretenir de tout ce que j'y remarquai de beau & de grand, je me bornerai uniquement à ce que tu vas lire.

La Bourse est un vaste bâtiment, où les Marchands se rendent à une certaine heure de tous les quartiers de Londres, pour y traiter des affaires de leur commerce; c'est

là où chacun fait de son mieux pour négocier avantageusement, & pour devenir riche le plutôt qu'il lui est possible. La coutume veut qu'au sortir de la Bourse, l'on aille se reposer un moment dans les Cafés du voisinage, qui y sont en grand nombre & de toutes les sortes. Il y en a qui sont fréquentés indifféremment de tout le monde sans distinction quelconque, ni de Religion, ni de Profession, ni de Langue; mais il y en a d'autres qui paroissent affectés à certaines choses, ou à certains peuples. Chaque branche du commerce, des Arts, de la Navigation, des Manufactures a le sien; & soit affaires, soit curiosité, vous trouvez ainsi dans un instant des moyens de correspondance pour tous les lieux du monde, & pour tous les négoces.

Ayant oui dire que parmi ces maisons il y en avoit une qui étoit particulièrement destinée à l'usage des Savants & des Sciences, il me prit envie de voir ce qui s'y passoit; & me l'étant fait indiquer par des gens qui la connoissoient, je hasardai d'y entrer. La salle, assez spacieuse & fort bien éclairée, avoit pour toute tapifferie

64 LETTRES CABALISTIQUES,

un nombre infini de tableaux. Cette vue me frappa, & sans prendre garde ni à ce que je faisois, ni à la compagnie qui considéroit avec attention un visage inconnu, je courus à ces peintures pour en repaître mes yeux. Quand je fus à portée de discerner les objets, je m'apperçus que c'étoit une collection de tableaux, au bas desquels l'on avoit écrit en gros caractères le nom des personnes qu'ils représentoient. La lecture que j'en fis, me découvrit aussi sans peine que ces ressemblances avoient été faites pour des morts que les Savants respectent, & qui se rendirent autrefois illustres dans les Sciences. Je me rappelai alors que ce Café n'avoit point d'enseigne qui pendît sur la rue, comme en ont tous les autres, & je m'imaginai que le maître, entrant en habile homme dans le goût des gens de Lettres, qui font tout ce qu'ils font, tout autrement que le reste du genre humain, avoit mis son enseigne en-dedans, pour se distinguer de ses confreres qui la placent tous au-dehors. *Cependant, me dis-je ensuite à moi-même, voilà bien des enseignes pour une seule maison! Il doit y avoir ici quelque autre mystere.*

En attendant que je pusse m'en éclaircir, j'examinai en détail ces tableaux qui étoient tous de la même grandeur, & qui me paroissoient placés sans aucun ordre ni de temps, ni de pays, ni de Religion, ni de Science. L'on y voyoit pêle-mêle les Grecs avec les Arabes, les Anciens parmi les Modernes, & les Mahométans environnés des Gentils. Il est pourtant vrai que j'observai qu'il y avoit plus de dessein dans la disposition de la première rangée, qui étoit assez haute. On y avoit assorti, par voie de distinction & de choix, ceux d'entre les Poètes, les Orateurs, les Historiens, les Philosophes & les Littérateurs de l'antiquité, qui tiennent encore le premier rang dans l'estime des hommes. Là se trouvoient *Homere, Virgile, Démosthena, Cicéron, Theucydide, Tite-Live, Aristote, Sénèque, Varron, Plutarque*, & quantité d'autres héros de cet ordre. Mais un point m'embarassa là-dessus, c'est que dans les rangées inférieures il ne laissoit pas que d'y en avoir divers illustres, qui me sembloient devoir appartenir à la première; & n'en pouvant pénétrer la véritable raison, je crus bonnement qu'il pourroit bien

86 LETTRES CABALISTIQUES ,  
être arrivé des morts , comme il arrive  
sous les jours des vivants ; que la faveur  
en eût apprécié le mérite , & que la  
prévention eût mis au plus bas étage  
ceux-là même que la justice auroit dû pla-  
cer au plus haut. Cette espèce de renver-  
sement est si commune dans le train ordi-  
naire , & d'ailleurs les préjugés regnent si  
fort parmi la plûpart des personnes qui  
s'érigent en fins connoisseurs , qu'après  
quelques réflexions , je me fortifiai dans  
ma conjecture.

Las enfin de lire & de contempler sé-  
parément tous ces noms & tous ces vi-  
sages , je me reculai de quelques pas pour  
jouir en gros du spectacle. Je te l'avoue-  
rai , sage & savant Abukibak , le coup  
d'œil ne pouvoit être ni plus frappant ,  
ni plus magnifique. Représentes-toi une  
de ces assemblées , où vos Sages , réunis  
pour l'examen de quelque question im-  
portante , paroissent avec toute la décence  
& toute la dignité qui leur convient. Ces  
tableaux firent sur moi la même impres-  
sion que cette illustre assemblée y auroit  
faite : il me sembla que l'image m'en étoit  
retracée , & quelque inanimés que fussent

tous ces grands personnages dont je voyois la peinture, je me sentis saisir de la même vénération que leur présence réelle eût pu m'inspirer, s'ils eussent été encore en vie. La draperie même & les ornemens y contribuoient beaucoup; car les Peintres avoient eu soin d'y marquer la différence des rangs, des emplois & des occupations favorites. On voyoit aussi rassemblés, sous le titre général d'Auteurs célèbres, des Chantres, des Bergers, des Généraux, des Empereurs, des premiers Ministres, des Papes, des Cardinaux, des Abbés, des Consuls, des Médecins, des Femmes, des Enfants, & pour tout dire en un mot, des gens de tout état, de tout âge. Tu peux bien croire que l'on n'y avoit pas oublié les illustres Cabalistes. Le Comte de *Gabalus*, & les autres Sages qui se sont distingués dans les Sciences secrètes, y faisoient une belle figure. Rien de plus amusant que la diversité de ces habillemens & de ces symboles. *César*, avec son bâton de Général à la main, avoit à ses côtés *Sapho*, qui ne respiroit que la tendresse. Auprès de *Caton* le Censeur, qui grondoit un Esclave, étoit

*Anacréon* , folâtrant & vidant sa bouteille. Au-dessous de *Pie II.* la tiare sur la tête , & revêtu de tous ses habits Pontificaux , étoit placé le *Castel-Petro* , en méchant pourpoint noir , & raccommodant ses chausses. Je vis singulièrement dans un coin de la salle , *Pelisson* ouvrant un sac de deniers pour payer des ames , & la Comtesse de la Suze , qui vendoit la sienne *gratis* , pour éviter à coup sûr son mari dans ce monde & dans l'autre.

Tout cela m'occupoit si fort & si agréablement , que je ne m'apperçus que trop tard de la scène que je donnois moi-même à la compagnie. J'aurois bien dû penser que tous ces Messieurs , faisant profession de savoir & de penser , exerceroient sur moi leur critique. Quelques chuchotements à l'oreille , & quelques éclats d'un rire moqueur me tirèrent de ma rêverie , & m'avertirent qu'il étoit temps de m'asseoir. Je pris place au hasard à la table la moins éloignée. Qu'aurois je gagné à choisir ? J'étois le seul dans cette salle , qui ne crusse point être savant ; tout le reste s'imaginait l'être , ou du moins vouloit le paroître. Il étoit donc indifférent où je

L E T T R E C L X V I. 69

me plaçasse, c'étoit la même chose partout ; j'échus assez bien, comme tu vas voir.

A la table où je me mis, il y avoit trois personnages qui n'étoient pas autrement jeunes, & dont la contenance, naturellement assez grave, ne laissoit pas que de paroître empesée. Je n'osois pas de but en blanc lier conversation avec eux ; peut-être aussi n'y aurois-je pas été bien venu. Je pris donc le seul parti qu'il y ait à prendre dans ces rencontres, j'appellai le garçon, & lui demandai les gazettes. “ Monsieur, me dit-il, mon Maître n'en prend point. *Non ! lui dis-je*, cela me surprend, & même ne peut être, puisque j'en vois, si je ne me trompe, entre les mains de ces Messieurs. *Je les saluai respectueusement à ces mots*. Pardonnez-moi, Monsieur, *me dit alors le plus voisin*, ce ne sont point des gazettes. Le garçon a eu raison de vous dire qu'il n'y en a point ici. Aucun de nous n'oseroit lire des papiers de pures nouvelles, ils sont ordinairement écrits avec tant de négligence, & les Auteurs y mettent si peu de sel & d'esprit, que la lecture n'en convient qu'à des gens de Cour, ou qu'à

„ des courtauts de boutique. Il nous faut  
 „ quelque chose de plus relevé ou de plus  
 „ délicat; il nous faut des Ouvrages de  
 „ génie, qui puissent ou instruire, ou  
 „ donner à penser. C'est par cette raison  
 „ que l'on ne prend dans ce Café que les  
 „ *Transactions Philosophiques*, dont cepen-  
 „ dant il n'y a qu'un ou deux de nos Mes-  
 „ sieurs qui fassent cas, le *Craftman* de  
 „ *Caleb d'Anvers*, les *Mémoires de Trévoux*,  
 „ le *Pour & Contre*. Cependant l'on y a  
 „ reçu depuis peu, à la sollicitation d'un  
 „ nouveau venu qui fréquente quelque-  
 „ fois cette maison, LA BIBLIOTHEQUE  
 „ FRANÇOISE. Nous n'avons pas lieu de  
 „ nous repentir de notre complaisance.  
 „ Les Journalistes travaillent avec beau-  
 „ coup d'impartialité, & ils rendent justice  
 „ égale à tout le monde. S'il y a quelque  
 „ dispute Littéraire, ils inferent indifférem-  
 „ ment les pièces du procès, concernant  
 „ l'une & l'autre Partie; de sorte qu'après  
 „ les avoir lues, nous pouvons pronon-  
 „ cer sur la question avec connoissance  
 „ de Cause. S'il arrive aux Auteurs de  
 „ prendre parti, ils le font avec cette cha-  
 „ leur qui anime lorsqu'on soutient une

„ bonne Cause. Qu'on leur fasse voir en-  
 „ suite qu'ils se sont trompés, ils ont la  
 „ bonne foi de l'avouer dans la première  
 „ partie de leur Ouvrage, qui paroît après  
 „ qu'on les en a avertis. Il en paroît ra-  
 „ rement un Volume sans des corrections  
 „ de cette espece. D'ailleurs, comme la  
 „ plus grande partie de ce Journal est  
 „ composé de Lettres, il plaît à ceux de  
 „ nos Messieurs qui préfèrent le style  
 „ épistolaire à tout autre. Plusieurs même  
 „ ne balancent pas à le proposer comme  
 „ un modele dans ce genre; pour moi,  
 „ je vous avouerai, continua-t-il, que ce  
 „ Journal me plaît beaucoup par un au-  
 „ tre endroit. “ Comme toutes les rai-  
 „ sons qu'il venoit d'alléguer en faveur de la  
**BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE**, decidoient du  
 mérite de ce Journal, j'avois quelque im-  
 patience de connoître cette dernière rai-  
 son, qui me paroissoit superflue après ce  
 qu'il venoit de dire. Je le priai donc de  
 s'expliquer & de m'apprendre ce qui avoit  
 déterminé son goût pour cet Ouvrage.  
 Voici ce qu'il me répondit, sans se faire  
 presser davantage.

„ Les Lecteurs du commun s'en tien-

„ nent ordinairement à l'écorce , ou au  
 „ premier sens des paroles qu'ils lisent.  
 „ Graces à Dieu , je ne suis pas de ce  
 „ nombre , & à force de méditation , j'ai  
 „ réussi à pénétrer d'abord dans l'esprit  
 „ des termes d'un Auteur , & je découvre  
 „ sans peine sa véritable pensée. J'ai étu-  
 „ dié à fond le style spirituel , j'en ai mê-  
 „ me fait un Traité , où j'en donne l'é-  
 „ nigme & les regles. Tous mes exemples  
 „ sont tirés d'*Origene* & de *S. Clément d'Ale-*  
 „ *xandrie*. Pour y répandre de plus amples  
 „ éclaircissements , j'ai joint au Traité , par  
 „ forme d'*Appendice* , une Dissertation  
 „ très-curieuse sur *les Fables d'Esopé* , &  
 „ sur *les Hiéroglyphes des Egyptiens* , illus-  
 „ trés par quelques pieces du Poëte *Rouf-*  
 „ *seau*. Je pourrois y ajouter à quelques  
 „ heures des recherches fort rares sur la  
 „ cabale des Juifs ; mais ce n'est encore  
 „ qu'un simple projet. Les matériaux me  
 „ manquent , & je ne fais où en prendre  
 „ que personne avant moi n'ait mis en  
 „ usage. Tant y a , que je m'entends par-  
 „ faitement aux allégories ; jugez si pos-  
 „ sédant cette Science au degré que je  
 „ fais , je ne dois pas trouver un plaisir  
 sensible

sensible à la lecture de la BIBLIOTHEQUE  
 FRANÇOISE. La plus grande partie des  
 pieces qui composent ce Journal, sont  
 allégoriques, il n'y a que des ignorants  
 qui en soient la dupe, & qui les pren-  
 nent à la lettre. Les diverses pieces que  
 ces Journalistes nous donnent de temps  
 en temps, comme pour servir à l'His-  
 toire des démêlés Littéraires, ne sont  
 rien moins que ce qu'elles paroissent à  
 l'abord; elles renferment les mysteres  
 de la plus fine politique. Sous les noms  
 empruntés de *Rousseau* & de *Voltaire*,  
 ils font l'Histoire de tous les démêlés  
 des *Whigs* & des *Torys*. Cette Lettre,  
 écrite de Paris, par où ces Messieurs ter-  
 minent ordinairement chaque partie de  
 leur Journal, qu'on prend communé-  
 ment pour des *Nouvelles Littéraires*, est  
 une relation de ce qui s'est négocié de  
 plus important dans les principales Cours  
 de l'Europe. J'y ai vu clairement, long-  
 temps avant la dernière assemblée du  
 Parlement; ce que le Ministère avoit ré-  
 solu d'y proposer, & qu'il proposa en  
 effet lorsqu'il fut assemblé. Les longs  
 extraits d'Arithmétique qui y ont paru,

» de temps en temps , n'ont ennuyé tant  
» de personnes , que parce qu'elles n'en pé-  
» nétoient ni l'esprit , ni les vues. Pour  
» moi , j'ai démêlé sans peine que ce que  
» l'on prenoit pour des calculs , n'étoit  
» que des relations en chiffre. La seule  
» chose sur laquelle je n'ai pas pu m'éclair-  
» cir pleinement , regarde les personnes à  
» qui ces relations sont adressées ; mais  
» pour ce qui est des choses mêmes , je  
» n'en ai pas perdu une période. A en ju-  
» ger par ce dernier article , l'on seroit  
» tenté de croire que ces relations ont été  
» faites pour être envoyées à quelque Ec-  
» clésiastique d'une dignité éminente ; car  
» on lui parle avec la soumission la plus  
» profonde , & on lui rend compte de  
» tout ce qui a quelque rapport à l'Eglise.  
» Les plus petites circonstances de ce qui  
» s'agite entre nos Ministres Presbytériens  
» & les Episcopaux , n'y sont point omi-  
» ses ; il faut même que l'Auteur ait des  
» habitudes avec ceux qui sont à la tête  
» de l'un ou de l'autre parti , puisqu'il pa-  
» roît ne pas ignorer ce qui se négocie  
» de plus secret. Peut-être même est-il  
» dans la confiance de tous les deux ,

» par où il arrive qu'il ne lui échape rien  
 » de tout ce qui se fait. A juger par quel-  
 » ques traits, lancé de temps en temps  
 » contre les Protestants, on croiroit pres-  
 » que qu'ils partent d'une main *Jacobite*.  
 » Je pourrois en dire davantage, conti-  
 » nua t-il, mais ce n'est 'ici ni le temps,  
 » ni le lieu d'exposer toutes les observa-  
 » tions importantes que j'ai faites sur ces  
 » Ecrivain & sur les Ecrits. Je me propose  
 » de les communiquer bien-tôt au Public,  
 » & je me félicite d'avance d'une appro-  
 » bation que vous ne me refuserez pas. «  
 Il se tut à ces mots, en toussant, comme  
 pour donner plus de poids à ses savantes  
 remarques, & nous inviter à lui donner  
 les éloges qu'il prétendoit dus à sa péné-  
 tration.

J'aurois fort envie, sage & savant Abu-  
 kibak, de te faire part de la suite de cette  
 aventure; mais ce seroit abuser de ta com-  
 plaisance, & te faire perdre un temps que  
 tu peux employer si utilement, que de  
 t'obliger à lire une plus loange lettre.

Je te salue, en *Jabamiab*, & par *Jaba-  
 miab*.

## L E T T R E C L X V I I .

*Le Gnome Salmankar , au sage & savant  
Cabaliste Abukibak.*

À U juges bien , sage & savant Abukibar , que j'avois eu beaucoup de peine à tenir mon sérieux pendant la longue tirade par où j'ai fini ma dernière Lettre. La singularité du discours que venoit de tenir cet homme , me le fit aisément reconnoître pour une de ces personnes qui entendent finesse à tout , excepté dans les choses où il y en a véritablement. Il tomboit dans le même défaut , où quelques-uns de vos Cabalistes sont tombés. Au lieu de chercher les mystères de la cabale dans les Livres qui en traitent véritablement , ils les ont laissés pour courir après des Auteurs qu'ils ont cru bonnement avoir traité de cette science , quoique ce n'ait jamais été leurs vues. Cela leur a fait faire un très-grand nombre de fautes qui ont décrié la Cabale , & ont rendu méprisable au vulgaire une science qui mérite l'attention de

tous les véritables Savants. Qui se seroit jamais imaginé qu'on eût pu trouver un homme assez dérangé pour convertir la *Bibliothèque Française*, Ouvrage de pure Littérature, en Livre de politique; où l'on traite de tout ce qui se passe dans le cabinet des principaux Ministres d'Etat? Qui croiroit qu'on a pu y trouver tout ce qui concerne l'état Ecclésiastique & politique de l'intérieur de la Grande-Bretagne? En réfléchissant sur cela, je me sentis quelque envie secrète de rire. Je trouvois encore fort plaisante l'association du Poète *Rousseau* avec deux Peres de l'Eglise, elle ressembloit assez à celle de quelques-uns des tableaux, dont je t'ai dit que la salle étoit tapissée. Je n'étois pas le seul dans la compagnie qui fût obligé de se faire violence pour s'empêcher d'éclater de rire, ces deux Messieurs qui étoient à côté de moi, étouffoient à force de réprimer la malignité de leur cœur. Telle étoit la situation de tous ceux qui avoient oui son discours, lorsque je lui répondis avec toute la gravité possible, *que c'étoit moi qui devois me féliciter du cas qu'il daignoit faire de mon approbation.* Il me

*tarde, continuai-je, de voir les beaux Ouvrages que vous venez de nous annoncer. Un Commentaire de votre façon sur la BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE ne pourra être qu'extrêmement utile au Public.*

La contenance avec laquelle je fis ce compliment à notre homme, fit perdre terre à nos deux voisins, qui éclaterent de toutes leurs forces; mais de peur de me déconcerter tout-à-fait, je passai vite à quelqu'autre chose. " Messieurs, *ajoutai-je en les saluant tous trois*, puisque j'ai le bonheur de me rencontrer avec des personnes du premier mérite, permettez-moi de tirer tout le profit possible de cet avantage. La tapisserie de cette salle a quelque chose qui me paroît si mystérieux, & qui est en même temps si extraordinaire, que je souhaiterois fort trouver quelqu'un qui daignât me l'expliquer. Où chercherai-je tant de complaisances & tant de lumières, si je ne les rencontre dans votre compagnie. "

Alors, celui de mes trois Messieurs, qui avoit gardé jusqu'ici le silence, prit la parole d'un ton majestueux, & me dit :

Si quelquefois, Monsieur, vous avez lu nos Poëtes, vous devez savoir qu'ils parlent souvent du *Temple de Mémoire*. Ils feignent que tous les grands noms y sont gravés sur des plaques d'airain; que la Renommée les y porte de tous les endroits de la terre, & qu'ils y sont éternellement à couvert des injures du temps. Il n'est pas nécessaire sans doute de vous avertir que ce n'est-là qu'une fiction Poétique, & qu'il n'y eut jamais d'édifice pareil; mais vous saurez que les Fondateurs de cette maison, entreprirent d'y réaliser, autant qu'il se peut, cette chimere. Il faut pourtant observer que pour garder quelque proportion avec la grandeur de la salle, ils se bornèrent sagement aux Auteurs; & cela d'autant plus, que leur dessein principal étoit l'honneur des Sciences. Il n'y a donc point d'Ecrivain illustre qui n'ait ici sa place, ou qui se doive l'y avoir à quelque heure. Vous le comprendrez mieux quand je vous aurai dit que toutes les personnes qui veulent régulièrement fréquenter ce Café, sont dans l'obligation de se faire inscrire sur le registre du maître, & de contribuer cha-

sur son tableau, qu'il fait peindre à ses frais d'une certaine grandeur, qui doit être toujours la même, comme vous le voyez. Il faut que ce nouveau portrait soit aussi d'un nouveau personnage ; & pour éviter toute dispute, il est établi qu'on le place immédiatement à la suite du dernier, dans la rangée qui n'est pas encore remplie. C'est-là ce qui produit le peu d'ordre que vous avez pu y remarquer, il choque à la première vue ; mais lorsqu'on en fait la raison, le bon sens y paroît. Nous y suivons cependant quelques règles, dont je dois vous instruire.

Nous n'abandonnons pas entièrement les choses au caprice de celui qui doit donner le tableau. Le mauvais goût de quelques Savants ne nous est pas inconnu ; la vermine de la République des Lettres inonderoit bientôt cette salle, si l'on portoit trop loin cette complaisance. Pour prévenir l'encanaillement, la personne, nouvellement introduite, est tenue de proposer son Auteur en pleine assemblée, & l'on décide à la pluralité des voix si cet Auteur est d'un mérite à tenir rang parmi les grands hommes. Cette méthode a don-

né jusqu'ici l'exclusion à quantité de Poëtes, d'Orateurs, de Philosophes, de Critiques & d'Historiens qui firent grand bruit dans leur temps, & que l'on ne connoît presque plus dans le nôtre. Il n'y a pas jusqu'au Cardinal de *Richelieu*, qui n'a pu encore parvenir à l'honneur d'être admis, malgré les diverses tentatives qui ont été faites. La pluralité des voix a toujours été contre lui, parce que l'on est dans le préjugé général que ses Ouvrages, d'ailleurs médiocres, n'avoient de lui que le nom.

Vous me demanderez peut-être si cette regle est si bonne, que l'on y puisse compter en toute assurance. Je vous avouerai sans détour qu'elle l'est si peu, qu'il ne s'en peut à quelques égards de plus incertaine. Il arrive ici, comme par-tout ailleurs, qu'en bien des rencontres la brigade ou la faveur l'emporte sur la raison. La multitude savante n'est pas toujours la moins dupe, il n'y regne ordinairement que faux savoir & que faux goût; & *Moliere* a eu grande raison de dire:

Qu'un sot savant, est sot, plus qu'un sot ignorant.

92 LETTRES CABALISTIQUES,

L'inconvénient seroit donc sans remède, si l'on n'y avoit pas pourvu en partie par une seconde maxime qui est religieusement observée.

Dans un certain temps de l'année on tient un Chapitre général, que l'on pourroit appeller *les grands jours de la Renommée*. Là, nous faisons passer en revue le mérite des Auteurs dont les portraits ont été mis dans la salle. L'on ne touche point à la première rangée, parce que nos Fondateurs qui firent le choix des personnages qu'on y a placés, y apportèrent eux-mêmes tant de circonspections, qu'ils n'y placèrent que des illustres qui eurent pour eux toutes les voix de l'assemblée, & qui avoient eu de même toutes celles de tous les pays & de tous les siècles. Mais tout le reste, un à un, passe de nouveau en revue, & le sort en dépend des délibérations de la compagnie, qui les remet honorablement à leur place, ou qui les condamne à une expulsion éternelle, selon qu'ils lui paroissent digne de l'un ou de l'autre. Vous concevez aisément là-dessus qu'il y en a toujours quelques-uns qui ressemblent à l'Empereur *Claude*, & qui

subissent la même fortune. Ce Prince, mis au nombre des Dieux par politique, en fut bientôt effacé par un retour de bon sens, & le Public, que l'Apothéose avoit ébloui, en sentit tout le ridicule après la dégradation. Combien d'Ecrivains n'y a-t-il pas eu par-tout, dont la réputation qui s'étoit soutenue pendant quarante ou cinquante ans, & quelquefois davantage, est tout-à-fait tombée à l'examen impartial que l'on en a fait dans la suite? En quelque endroit de la salle que vous regardiez, vous y chercheriez vainement les noms de *Ronsard*, de *la Serre*, & de tant d'autres qui donnerent jadis tant d'occupations & tant de profits aux Libraires. Ils ont pourtant eu l'honneur d'y être; je me souviens d'avoir appris, dans ma première jeunesse, d'un vénérable vieillard, que son père les y avoit vus. Sur le tout, nous avons pour principe que des Ecrivains que l'on ne veut plus lire cent ans après leur mort; ou que l'on ne peut plus lire qu'avec dégoût & sans indignation, ne méritent jamais d'être lus.

Mais voici en troisième lieu, Monsieur, la meilleure & la plus essentielle de nos

sages précautions pour empêcher que ce Temple de Mémoire, ne soit profané par d'indignes sujets. Nous n'y admettons point de vivants, & les morts mêmes n'y peuvent entrer qu'au bout de trente années, ce terme étant si bien fixé par nos statuts, que l'on ne peut faire grace ni d'un mois, ni d'un jour. Vous sentez bien vous-même qu'il ne se peut de règle ni plus nécessaire, ni plus sensée. Pendant que les Auteurs sont en vie, il est comme impossible d'apprécier impartialement leur valeur intrinsèque; la même impossibilité subsiste pendant que leurs premiers contemporains font encore le grand nombre. S'il nous arrivoit de nous relâcher, là dessus, il faudroit plus de vingt salles comme la nôtre, pour y placer tous les personnages que l'on mettroit sur les rangs en faveur du bruit qu'ils font eux-mêmes, ou du débit prodigieux de leurs Livres. Il n'y a de vrai mérite que celui qui passe au delà du sépulchre, & que la troisième génération reconnoît; à cela seul nous mesurons les grands hommes. Ceci a fait que jusqu'à présent nous n'avons encore point eu parmi nos illustres, ni Bourdaloue, ni

*la Rue*, ni *du Bose*, ni *Marmet*, ni *Cheminais*, ni *South*, ni *Carly*, ni plusieurs de leurs semblables qui furent l'admiration de leurs temps, & qui ne monterent jamais en Chaire qu'à travers des flots d'auditeurs. Qui fait si leurs noms paroîtront admissibles lorsqu'on s'avisera de les proposer? Voilà, Monsieur, les éclaircissements que vous nous avez demandés: si cependant ces deux Messieurs trouvent à propos d'y ajouter quelque chose, je serai ravi de l'entendre. C'étoit par compliment, car en prononçant ces dernières paroles, il fit un grand salut à la compagnie, & se retira.

Je m'entretins encore quelques moments avec les deux personnages qui étoient à la table où j'avois pris place. Ils me confirmèrent tout ce que celui qui étoit parti venoit de dire, ajoutant seulement qu'il y avoit long-temps qu'il n'avoit parlé avec plus de bon sens. Et tout de suite, sans savoir si leur discours me faisoit plaisir ou non, ils tomberent sur lui sans aucun ménagement. A les entendre c'étoit un homme, qui, avec un savoir très-médiocre, vouloit décider de tout en-

dernier ressort. On ne propose jamais de  
 sujet pour donner place à son portrait dans  
 cette salle qu'il n'ait quelque chose à dire  
 contre lui. Si le nouveau venu veut avoir  
 son suffrage, il faut qu'il le consulte avant  
 qu'il propose quelqu'un; autrement il est  
 sûr qu'il s'y opposera. " Croiriez-vous ,  
 20 *continua l'un d'eux*, que dans notre  
 20 dernière assemblée générale il proposa  
 20 d'exclure de la salle le grand-pere de  
 20 ma femme, que j'y avois fait place  
 20 lorsque je commençai à fréquenter ce  
 20 Café? Tout le crédit de mes amis ne  
 20 fut pas capable de tenir contre les mau-  
 20 vaises raisons qu'il alléqua; il en fal-  
 20 lut passer par où il voulut, & l'on chassa  
 20 du Temple de Mémoire un homme qui  
 20 avoit fait l'admiration de son siècle. 20  
 Curieux de savoir qu'elle avoit été la pro-  
 fession de son grand-Pere, je l'interrom-  
 pis pour le lui demander. " Il excelloit.  
 20 *me répondit-il*, en deux choses; chaci-  
 20 ne desquelles, prise à part, lui auroit  
 20 dû mériter une place parmi nos illas-  
 20 tres. Il étoit le premier homme du  
 20 monde pour faire le squelette de la  
 20 feuille d'une plante, & c'est lui qui

» a inventé l'art de découper du papier  
 » pour en faire toutes sortes de figures,  
 » également utiles & curieuses. Jugez,  
 » Monsieur, si avec de si beaux talents  
 » on ne lui a pas fait la plus grande in-  
 » justice de l'exclurre de la place qu'il oc-  
 » cupoit si dignement.

Ce ne fut pas sans peine, sage & sa-  
 vant Abukibak, que je gardai ma gra-  
 vité ; mais comme j'étois curieux de sa-  
 voir les motifs qui animoient l'autre  
 contre l'absent, je crus que pour me satis-  
 faire, il ne falloit point perdre contenan-  
 ce. Je m'adressai donc à lui, & demandai :  
 » s'il avoit d'aussi bonnes raisons pour  
 » regarder comme un ignorant celui qui  
 » venoit de se retirer, que celles que son  
 » ami venoit d'alléguer ? Monsieur me  
 » dit-il alors, je crois que vous êtes per-  
 » suadé qu'on ne sauroit être véritable-  
 » ment savant sans avoir de la Religion.  
 » Quiconque a fait des progrès dans les  
 » Sciences, ne sauroit être, ni Athée,  
 » ni Déiste. Si j'ai des preuves que la per-  
 » sonne qui vient de nous quitter, est pour  
 » le moins dans les principes de ces der-  
 » niers, vous comprendrez avec moi que

„ je suis bien fondé à le regarder comme  
 „ un ignorant. „ Comme je m'impatienten-  
 rois de voir la conclusion de son raison-  
 nement , je lui accordai tout ce qu'il vou-  
 lut , me contentant de lui demander pour-  
 quoi sa Religion lui étoit suspecte ? *Pour-*  
*quoi ! Monsieur* , repliqua-t-il avec feu , *ap-*  
*paremment que vous ne connoissez point ce*  
*personnage , puisque vous me faites une pa-*  
*reille question.* Je lui avouai qu'en effet je  
 ne l'avois jamais vu que dans ce moment  
 là. *Eh bien !* dit-il , *il faut vous le faire*  
*connoître.* Alors il me dit que cet homme  
 avoit à la vérité fait divers Ouvrages pour  
 défendre la Religion en général ; qu'il  
 avoit même répondu avec force à un  
 Ecrivain de grande réputation qui avoit  
 attaqué la Réformation ; que dans tous  
 ces discours il ne paroissoit point qu'il fût  
 un libertin , & que sa conduite ne don-  
 noit aucun lieu de le croire ; mais mal-  
 gré tout cela , il n'en est pas moins sus-  
 pect à ceux qui le connoissent. “ Aussi-  
 „ tôt qu'il paroît un Livre de Théologie,  
 „ il en fait appercevoir les défauts. S'il  
 „ y a des hérésies , ou des choses contrai-  
 „ res à la saine morale , il est des premiers

à les relever. Et comme il est rare de  
trouver un Livre de Théologie sans dé-  
fauts, il n'y en a aucun qui ne soit  
l'objet de sa critique. Je vous laisse à  
juger, continua-t-il, si un homme de  
ce caractère peut avoir de la Religion.  
Si cela étoit, il feroit grace au mau-  
vais en faveur du bon, & il n'expose-  
roit pas la Religion, en relevant ce  
qu'il y a de mauvais dans les Livres qui  
en traitent; car vous n'ignorez pas que  
les incrédules ne distinguent point la  
Religion des Livres où elle est traitée.  
Lorsqu'ils voient qu'un Auteur qui s'est  
acquis de la réputation, trouve des  
fautes dans un de ses Livres, ils en con-  
cluent aussitôt qu'il a trouvé des fau-  
tes dans la Religion, & ils ne man-  
quent point de s'en servir de prétexte  
pour la rejeter totalement. Il n'ignore  
pas cela; cependant il ne s'écarte point  
de sa maxime. Ai-je donc eu tort de  
vous dire qu'il n'avoit point de Reli-  
gion? J'avois un parent, qui dès son  
enfance s'étoit acquis de la réputation  
par son adresse à faire de belles bou-  
teilles d'eau de savon; aucun de ses

„ camarades n'en pouvoit faire d'aussi  
„ grandes, ni d'aussi durables. Enfié de  
„ ce succès, il courut le monde pour  
„ faire valoir son talent, & chaque jour  
„ il se perfectionnoit dans son art. En-  
„ fin, il parvint à donner à ses bouteilles  
„ assez de corps pour les faire durer jus-  
„ qu'à ce qu'il eût trouvé quelqu'un  
„ pour les acheter. Il vendoit en même-  
„ temps une boëte, dans laquelle il fer-  
„ roit la bouteille, & recommandoit à  
„ l'acheteur de se bien garder de l'ouvrir,  
„ parce que le mouvement qu'il se don-  
„ neroit pour cela, pourroit la casser. Il  
„ en fit un très-grand débit dans le Royau-  
„ me, & gagna en peu de temps de grands  
„ biens. On n'avoit point de mérite, &  
„ on étoit regardé comme un homme  
„ d'un autre monde, si l'on n'avoit pas de  
„ ces bouteilles. Cependant personne n'o-  
„ soit ouvrir sa boëte, & croyoit bon-  
„ nement que la bouteille ne se casseroit  
„ jamais, tandis qu'il garderoit cette pré-  
„ caution. L'homme, que vous venez de  
„ voir sortir, fut moins crédule que les  
„ autres; il ouvrit sa boëte & fit voir à  
„ plusieurs amis que quelque soin qu'il

L E T T R E CLXVII. 99

„ eût pris pour l'ouvrir doucement, la  
 „ bouteille n'avoit pas laissé de se casser.  
 „ Il fit même un Traité exprès, pour  
 „ prouver qu'il étoit impossible que la  
 „ chose arrivât autrement ; il désabusa  
 „ par-là un grand nombre de personnes.  
 „ Mon cousin n'eut plus un si grand dé-  
 „ bit de sa marchandise, & au lieu qu'il  
 „ auroit pu faire une fortune brillante à  
 „ ses enfans & à tous ses parents, il se  
 „ vit obligé de vivre du revenu des biens  
 „ qu'il avoit amassés, & de toucher de  
 „ temps en temps à ses capitaux. Ses en-  
 „ fans, accoutumés à vivre d'une certai-  
 „ ne maniere, ne voulurent rien retran-  
 „ cher de leurs dépenses; de sorte qu'en  
 „ très-peu de temps ils se virent réduits  
 „ à l'état où leur pere s'étoit trouvé en  
 „ commençant à faire des bouteilles de  
 „ savon. Je vous demande encore une  
 „ fois, Monsieur, si celui qui fait ainsi  
 „ perdre la fortune à un honnête homme,  
 „ qui est la cause que ses enfans sont ré-  
 „ duits à un état bien différent de celui  
 „ où ils se sont vus, peut avoir de la Re-  
 „ ligion? „ A ces mots il se tut. Je me  
 „ levai alors, les remerciai l'un & l'autre de

92 LETTRES CABALISTIQUES ;  
ce qu'ils venoient de me dire , & fortis  
du Café.

Tu feras , sage & savant Abukibak , l'u-  
sage que tu trouveras à propos de l'aven-  
ture que je viens de te communiquer. Elle  
m'a paru si singuliere , que j'aurois cru  
manquer à l'amitié que j'ai pour toi , si  
j'avois négligé de t'en faire part.

Je te salue , en *Jabamiah* , & par *Jaba-  
wiah*.



## L E T T R E CLXVIII.

Ben Kiber , au *Cabalistique* Abukibak.

IL y a tant à profiter , sage & savant  
Abukibak , dans la lecture de tes Lettres ,  
que je ne me lasse point de les relire. Oc-  
cupé l'autre jour à en revoir quelques-  
unes , je tombai sur celles où tu prétends  
établir la réalité de l'évocation des esprits  
par l'autorité de nos Livres sacrés (1).  
Tu crois que ce qu'ils nous disent de la

(1) Voyez la Lettre CIV.

maniere dont la Pythonisse d'*Endor* fit paroître l'ombre du Prophète *Samuel*, est décisif sur cette matiere, & qu'on ne sauroit, sans se jouer des termes de l'Écriture, donner à cette histoire un sens contraire aux idées que tu t'es faites là dessus. Je respecte tes lumieres; mais je ne sautois embrasser ton opinion sans avoir de plus grands éclaircissements. J'userai aujourd'hui de la liberté que tu m'as accordée, de pouvoir te proposer mes doutes sans scrupule, & je t'exposerai les raisons que j'ai pour ne pas entrer dans tes idées sur cette matiere.

Je remarquerai d'abord que quand bien même l'on accorderoit la réalité de l'évocation de l'ame de *Samuel*, l'on ne seroit pas en droit d'en conclurre en faveur du systême d'*Agrippa*, & de ceux qui ont écrit de la maniere d'évoquer les esprits. C'est toujours mal raisonner de conclurre d'un cas particulier au général : si une fois cette regle étoit reçue, il n'y auroit rien qu'on ne pût envisager comme possible à l'homme, dès qu'il auroit été fait une fois par un homme. De cette maniere, *Agrippa* auroit aussi bien pu sou-

tenir que nous pouvons nous frayer un chemin au travers des eaux , ou marcher dessus sans enfoncer ; ressusciter des morts ; guérir toutes sortes de maladies ; monter au ciel , &c. parce qu'il y a eu des hommes qui ont opéré tous ces miracles. Nous devons donc avant de faire fond sur l'histoire de la Pythonisse d'Endor , examiner si les circonstances où elle se trouvoit , ne forment pas un de ces cas particuliers dans lesquels Dieu juge à propos de s'écarter des loix qu'il s'est prescrites pour gouverner le monde. Je crois que si l'on y fait bien attention , l'on trouvera que Dieu pouvoit avoir des raisons pour s'écarter dans ce cas des loix générales. Les circonstances où se trouvoit Saül , étoient si singulieres , qu'on ne doit pas être surpris si Dieu permet que l'ombre de Samuel apparut à ce Prince ; mais comme je ne suis pas dans l'idée que l'évocation ait été réelle , je n'en dirai pas davantage pour soutenir ce sentiment.

Il paroît que tu te tiens étroitement attaché aux termes du texte de l'Auteur sacré , persuadé qu'ils te favorisent ; je crois au contraire qu'ils sont contre toi ,

c'est la seconde chose à laquelle je te prie de faire attention. Il faut observer de certaines cérémonies pour faire une évocation, elles sont même absolument nécessaires pour réussir dans son projet. Nous ne lisons cependant pas que cette femme d'Endor ait fait aucune de ces cérémonies, sans lesquelles l'évocation ne sauroit se faire, selon l'opinion que tu défends. Voici tout ce que l'Historien sacré nous rapporte : *La femme lui dit, Qui veux-tu que je te fasse monter? Et il répondit, fais moi monter Samuel. Et la femme; voyant Samuel, s'écria à haute voix, disant à Saül: Pourquoi m'as-tu trompée? Car tu es Saül.* Il n'y a aucun intervalle entre le moment où Saül eut déclaré sa volonté, & celui de l'apparition de Samuel; comment auroit-elle pu faire son évocation? Il paroît que Samuel se présenta tout d'un coup à la Pythonisse dans le temps qu'elle se dispoisoit à faire ses enchantements. Elle fut si effrayée de cette apparition à laquelle elle ne s'attendoit point, qu'elle jeta un grand cri, & se plaignit à Saül de ce qu'il l'avoit trompée. Je te demande maintenant si cette femme n'ayant au-

96 LETTRES CABALISTIQUES ;  
cune part à l'évocation de *Samuel*, l'on  
en peut conclure que les hommes peu-  
vent par de certains charmes évoquer les  
Esprits ? Je ne le crois pas.

J'ai supposé dans ces deux premières  
remarques que *Samuel* apparut réellement,  
& j'ai fait voir que la réalité de cette ap-  
parition ne prouve point que les hommes  
puissent évoquer les Esprits comme l'a  
prétendu *Agrippa*, & toi, sage & savant  
*Abukibak*, après lui. Je vais plus loin  
maintenant, je soutiens que tout cela ne  
fut qu'une fourberie de cette femme ; mais  
avant que de donner les preuves de mon  
opinion, tu me permettras de faire quel-  
ques remarques préliminaires.

Il n'y a que trois sentiments parmi les  
Interpretes sur l'histoire de l'apparition de  
*Samuel*. Les uns veulent que ce fut l'ame  
du Prophete ; ou sa personne entiere qui  
apparut ; les autres ; que ce fut le Démon  
qui joua le personnage du saint homme ;  
quelques-uns enfin, que tout cela fut une  
fourberie de la Pythonisse. La première  
opinion ne s'accorde guere avec les idées  
que nous faisons des perfections de Dieu.  
Quelle apparence qu'après avoir interdit  
toutes

toutes les manieres de deviner par l'Esprit de Python, il voulut mettre en crédit cet art chimérique, en faisant réellement apparaître *Samuel*, à l'évocation qu'en fit cette femme ? comment peut-on s'imaginer que Dieu, qui avoit refusé de répondre à *Saül* par les voies permises, lui ait fait connoître sa volonté par des voies illicites ( seroit-il possible qu'un Etre si bon & si sage soumît l'ame des Saints glorifiés, d'un illustre Prophete, aux enchantemens d'une misérable femmelette ? La seconde opinion n'est pas mieux fondée. S'il est au pouvoir du Diable de se fabriquer un corps, & de prendre la ressemblance de qui il juge à propos, qu'elle ne sera pas la triste condition des mortels ? Ils seront à toute heure exposés à être le jouet de l'Esprit infernal, qui les trompera quand il le jugera à propos.

Tu me diras sans doute, sage & savant *Abukibak*, qu'il n'est pas plus difficile de concevoir que le Démon puisse prendre la figure qu'il juge à propos, que de croire la métamorphose des Sylphes, des Gnomes, &c. mais la chose est bien différente. Ces génies ne prennent point un

98 LETTRES CABALISTIQUES ,  
corps pour faire du mal , pour troubler le  
train ordinaire des choses de la vie ; au lieu  
que les Démons n'ont d'autre but que ce-  
lui-la. Dieu peut permettre la métamor-  
phose des uns parcequ'elle est innocente ,  
& refuser de se prêter à celle des autres ,  
parce qu'elle est nécessairement criminelle.

Tu pourrois encore m'objecter que la  
réalité de l'apparition de *Samuel* a été re-  
connue par un Ancien Auteur , que les Ca-  
tholiques Romains ont mis dans le rang  
de leurs Ecrivains sacrés , (1) par divers  
Peres de l'Eglise , comme *Justin Martyr* ,  
*Origene* , *Ambroise* , &c. & par la plûpart  
des Théologiens de la Communion de  
Rome. Je te répondrai que ce n'est pas  
à des autorités , mais à des raisons seu-  
lement que je veux me rendre. Celle du  
fils de *Sirach*. ne doit être regardée que  
comme celle d'un simple particulier , jus-  
ques à ce qu'elle ait été constatée par des  
preuves sans réplique. Pour ce qui regarde  
le témoignage des Peres , on peut leur en  
opposer d'autres qui n'ont pas eu moins  
de réputation qu'eux ; tels sont *Tertullien* ,

(1) Ecclesiastique XLVI. v. 21.

*Basile, Grégoire de Nyffe, S. Jérôme, &c.*  
 Enfin, les Théologiens de l'Eglise Romaine doivent être regardés comme parties dans cette affaire ; ils prétendent tirer de cette histoire de grands secours pour l'affermissement du dogme du Purgatoire, qu'on peut regarder avec raison comme le plus lucratif de cette Eglise.

Je regarde donc le troisième sentiment sur cette histoire, comme le seul véritable, le seul qu'on puisse concilier avec la sagesse & les perfections de la Divinité. Il n'est question que de faire voir qu'il s'accorde parfaitement avec la narration de l'Ecrivain sacré ; c'est ce que je vais tâcher de mettre dans un aussi grand jour qu'il me sera possible.

Il faut d'abord considérer le caractère de *Saül*, selon que l'on peut recueillir de l'Auteur de sa vie. Il avoit donné plusieurs fois des marques de démence ; il étoit fort soupçonneux ; il étoit atteint d'une mélancolie noire, superstitieux & crédule à l'excès. Cet homme se voyoit attaqué par les Philistins dont il craignoit les armes. Dans cette situation, il consulte Dieu pour savoir ce qu'il y avoit à faire dans une

circonstance aussi critique ; mais Dieu qui l'avoit abandonné , *ne lui répond ni par songes , ni par Urim , ni par les Prophètes.* Lors ne sachant quel parti prendre , il crut que Samuel qui avoit toujours eu une certaine affection pour lui , pourroit lui donner quelque conseil salutaire : mais comme il étoit mort , il étoit question de trouver quelqu'un qui pût le faire remonter du sépulchre , afin de le consulter. Les idées superstitieuses dont il étoit rempli , lui firent croire que les Nécromanciens pourroient le satisfaire à cet égard , il s'informe , & découvre qu'il y avoit à *Endor* une femme , qui par ses enchantemens , forçoit les morts à remonter du sépulchre. Il se détermina à aller auprès d'elle pour lui demander d'évoquer l'ame du Prophete Samuel , afin d'apprendre de lui *ce qu'il y avoit à faire dans la circonstance présente.* Tu juges bien , sage & savant Abukibak , qu'un homme dans les dispositions où se trouvoit ce Monarque , est disposé à croire tout ce qui s'accommode avec les idées superstitieuses dont il a l'esprit rempli ; mais ce n'est pas encore tout.

Il n'eut pas plutôt appris qu'il y avoit à *Endor* une Devineresse de cette espece, qu'il partit sur le champ ; il ne se donna pas même le temps de prendre de la nourriture, & les aliments nécessaires pour le soutien de son corps. Il arriva lui & ses gens, qu'il étoit déjà nuit, son impatience étoit si grande, qu'il ne pensa pas même à manger, avant de consulter la Néromancienne. La foiblesse naturelle de son esprit, la fatigue du voyage, & le jeûne devoient l'avoir extrêmement abattu, & mis dans une situation à croire tout ce qu'on auroit voulu.

Représentes-toi d'un autre côté la Pythonisse, comme une de ces femmes adroites, dont tout l'art consiste à tromper subtilement. Elle n'eût pas plutôt vu arriver ces étrangers chez elle, qu'elle comprit que ce devoit être des gens de distinction. Bien des choses pouvoient lui faire croire que c'étoit le Roi lui-même ; le voisinage de l'armée, le respect que ses gens avoient sans doute pour lui, & plus que tout cela, sa taille avantageuse, devoient aisément le faire reconnoître. L'Historien sacré remarque que *Saül étoit plus*

grand qu'aucun du peuple, depuis les épaules en haut (1) : A ce caractère étoit-il facile de le méconnoître ? D'ailleurs, quand elle ne l'auroit pas d'abord connu n'est-il pas vraisemblable qu'à force de questionner, soit le Roi lui-même, soit ses gens, elle eut de quoi se fortifier dans ses soupçons ; Enfin, la demande qu'il lui fit de faire monter Samuel du sépulchre, & ce serment, *l'Éternel est vivant, si aucune peine s'arriveroit pour ceci*, ne devoit lui laisser aucun doute là dessus. Quel autre homme que le Roi auroit osé *inquiéter* un Prophète, aussi respectable que Samuel ? Qui auroit pu promettre avec serment qu'il n'arriveroit rien à cette femme d'avoir contrevenu aux ordres du Roi, que *Saïd* lui-même ? Il faut donc regarder comme un fait certain que la Pythonisse n'ignoroit pas avec qui elle avoit à faire ; mais pour mieux jouer son rôle, elle feignit d'en être seulement instruite par le prétendu Samuel. C'étoit en effet le moyen de persuader au Roi que Samuel étoit réellement monté du sépulchre, puisqu'il avoit pu apprendre à cette femme, que

(1) Samuel X. v. 23.

celui qui s'adressoit à elle étoit le Roi. Voilà déjà une première fourberie qui rend suspect tout le reste de cette Histoire ; mais continuons, nous en trouverons bien d'autres.

Après que le Roi eut indiqué la personne qu'il vouloit que la Pythonisse fit venir, sans doute qu'elle fit la cérémonie requise pour l'évocation. L'Écriture ne le dit point, parce que peut-être les Écrivains sacrés n'ont point voulu mettre ces sortes de superstitions par écrit, de peur de tenter quelqu'un à les mettre en pratique. Quoi qu'il en soit, les Nécromanciens ont de tout temps fait usage d'un tas de cérémonies superstitieuses, propres à inspirer de la terreur à ceux qui les consultoient, & à les mettre hors de cet état de tranquillité, qui pourroit peut-être faire découvrir toute la fourberie.

Lorsque cette femme eut mis le Roi dans l'état où elle le souhaitoit, elle feignit de voir la personne évoquée, & d'apprendre d'elle que *son* lui-même la consultoit ; mais pour tirer parti de cette circonstance, afin d'augmenter la terreur dans l'âme du Roi, elle jeta un grand

cri , lui apparut en même-temps qu'elle connoissoit sa qualité , & lui fit renouveler la promesse qu'il ne lui arriveroit aucun mal d'avoir contrevenu à ses ordres.

L'endroit , où les Nécromanciens font leurs évocations , est ordinairement disposé d'une façon qui facilite leur fourberie. Il ne faut pas douter qu'il n'en fût de même de celui que cette femme avoit destiné à cela : ce qu'il y a de bien certain , c'est que quoique cette femme dît qu'elle voyoit la personne évoquée , & qu'elle fût à portée de s'entretenir avec Saül , ce dernier ne voyoit rien ; c'est ce qui fit qu'il s'informa de ce qu'elle avoit vu. Là-dessus elle lui répondit qu'elle avoit vu monter de terre un vénérable Magistrat. Une réponse aussi vague ne contenta pas Saül , il lui demanda encore , *Comment est-il fait ?* C'est un vieillard , dit-elle alors , & il est couvert d'un manteau. Je t'avoue , sage & savant Abukibak , que je ne me serois point contenté de ces éclaircissements ; & que je n'en aurois pas conclu , comme Saül , que c'étoit-là Samuel. En effet , il n'y a peut-être point eu de Juge en Israël , dont on n'ait pu dire qu'il ressembloit à un

*Magistrat, & qu'il étoit couvert d'un manteau.*

Il falloit que *Saül* fût bien prévenu de l'idée que *Samuel* alloit bien-tôt paroître, pour le reconnoître à cette description qui lui étoit commune avec un million de morts. Je soupçonne que cette femme n'avoit jamais vu le Prophete, puisqu'elle n'osa pas se hasarder d'en faire le portrait. Elle craignoit de se couper en parlant à un Prince, à qui il étoit si bien connu. Quoiqu'il ne fût point content du premier portrait, & qu'il voulût quelque chose de plus caractéristique, elle ne lui fait qu'une réponse aussi vague que la premiere. Elle fut bienheureuse qu'il se contentât de cette derniere; s'il l'avoit pressée, peut être auroit elle été fort embarrassée.

Le Monarque Hébreux ne se fut pas plutôt persuadé que *Samuel* lui étoit apparu, qu'il se prosterna par honneur devant ce qu'il ne voyoit point, & baissa le visage contre terre. Etoit-il en état dans cette situation de voir ce qui se passoit autour de lui? Jusques-là il n'a vu, ni entendu personne que la Pythonisse; mais il n'a pas plutôt le visage contre terre,

**105**      **LETTRES CABALISTIQUES,**  
 qu'il entend une nouvelle voix. D'où vient  
 ne l'avoit-il point entendue auparavant ?  
 D'où vient ne l'entend-il que lorsqu'il  
 n'est pas dans une posture à reconnoître  
 la fourberie ? Auparavant la Pythonisse  
 seule avoit vu & entendu; mais dès que  
 le crédule *Saül* se voit plus ce qui se passe  
 autour de lui, il entend une nouvelle  
 voix. Est-il difficile de voir que cette fem-  
 me joue ici deux rôles; celui de Nécro-  
 mancienne, & celui du prétendu *Samuel*.  
 Lorsque *Saül* la voit, elle n'est que Nécro-  
 mancienne; mais aussitôt qu'il est cou-  
 ché sur son visage, elle change de ton,  
 prend celui d'un vieillard, & lui adresse  
 la parole. Peut-être même, & cela est assez  
 vraisemblable, la Pythonisse admit un troi-  
 sième personnage qui devoit jouer le rôle  
 de *Samuel*.

Jusques ici je n'ai rien vu, sage & savant  
*Abukibak*, qui doive me faire croire qu'il  
 y ait eu de la réalité dans l'évocation de  
*Samuel*. Tu vois que tout a pu se faire par  
 la fourberie de cette femme, qui trouvoit  
 en la personne de *Saül* toutes les qualités  
 d'une excellente dupe. Mais, diras-tu,  
 l'Écriture s'exprime comme si *Samuel* étoit

réellement apparû à *Saül*, auroit-elle parlé ainsi, si cela n'avoit été qu'une fourberie ? D'ailleurs, le discours que le Prophete tient à *Saül*, lui rappelle des choses qui s'étoient passées entr'eux deux, & que lui seul pouvoit savoir. Si ce n'est pas réellement *Sannuel* qui est apparû, comment cette Nécromancienne a-t-elle pu en être instruite ? Enfin, celui qui parle, fait une Prophétie qui a eu son accomplissement ; comment concevoir qu'un autre qu'un Prophete ait pu rencontrer aussi juste ?

Je conviens avec toi que ces difficultés ont de la force, & que c'est ce qui a engagé un grand nombre de Théologiens à admettre dans cette occasion une évocation réelle ; mais en les examinant de près, elles ne me paroissent pas indissolubles.

Tous les Interpretes de l'Écriture conviennent que les Auteurs sacrés se sont accommodés aux opinions de ceux pour qui ils écrivoient, lorsque ces opinions n'avoient rien d'incomparable avec la Religion. C'est sur ce principe qu'on dit qu'il ne faut pas prendre à la lettre tout ce que l'on trouve dans nos Livres sacrés

de contraire à la bonne Physique. Les Saints hommes qui les ont écrits, ne se font point proposés de faire de bons Physiciens; mais seulement des gens religieux: il n'étoit donc pas nécessaire qu'ils parlassent des choses Physiques selon l'exactitude la plus scrupuleuse, il suffisoit pour leur but qu'ils écrivissent d'une manière conforme aux idées reçues de leurs temps. C'est encore sur ce même principe que plusieurs Théologiens prétendent qu'il ne faut pas croire que tous les Démoniaques dont il est parlé dans l'Écriture, fussent réellement possédés du Diable; c'étoit l'opinion dans le temps où les Auteurs du N. T. ont écrit que ce malin esprit se rendoit maître du corps des hommes, & y causoit diverses maladies. Ils n'ont pas cru devoir s'opposer à cette opinion, il suffisoit pour leur but de guérir ces maladies, quelle qu'en pût être la cause.

J'applique maintenant ce principe à l'histoire que j'examine. Les Juifs, Saül en particulier, croyoient la réalité des évocations. L'Historien sacré, en rapportant ce qui se passa entre ce Monarque & la Pythonisse, en parle selon les idées

que les Juifs en avoient. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Il étoit tout-à-fait hors de ses vues d'examiner s'il y avoit de la réalité dans cette évocation, ou si ce n'étoit qu'une fourberie. D'ailleurs, tu dois bien prendre garde, sage & savant Abukibak, que l'Historien sacré ne dit point qu'il y eût de la réalité dans cette évocation; tout ce qu'il dit, & tout ce que l'on peut conclurre de sa narration, c'est que *Saül* crut parler réellement à *Samuel*. Enfin, si l'on fait bien attention à tout ce que j'ai dit jusques ici, l'on verra que l'Auteur a bien dit des choses qui font croire qu'il ne doutoit point que ce ne fût une fourberie.

Pour ce qui regarde les choses secrètes que le prétendu *Samuel* dit au Roi, & que personne ne pouvoit savoir que *Samuel* ou *Saül*, parce qu'elles s'étoient passées entr'eux deux, je ne les crois point si secrètes que tu t'imagines. En effet, à quoi se réduisent-elles ces choses ? N'est-ce pas à la réjection de *Saül* & à la désignation de *David* à la Royauté ? Or, il n'y avoit personne dans le Royaume qui pût ignorer cela, chacun savoit que depuis l'affaire

170 LETTRES CABALISTIQUES ,  
 se de *Hamelech*, le Prophete *Samuel* n'a-  
 voit plus vu le Roi. Ce n'étoit pas des  
 personnes, aux démarches desquelles on  
 ne fait aucune attention; il seroit donc  
 bien surprenant qu'on ne se fût pas in-  
 formé de la cause de leur brouillerie, &  
 encore plus qu'elle fût restée secrette au  
 point que l'on n'en eût eu aucune con-  
 noissance. La désignation de *David* à la  
 Royauté avoit excité assez de troubles dans  
 le Royaume, pour que chacun fût in-  
 struit qu'il devoit succéder à *Saül*. Lors  
 donc que je fais raisonner la Pythonisse  
 sur l'un & l'autre de ces points, je ne lui  
 fais rien dire qu'une femme curieuse &  
 adroite, comme le sont toutes celles de  
 ce caractere, ne pût & ne dût savoir.

La dernière raison que tu as alléguée  
 pour soutenir son système, est tirée de la  
 prédiction que tu prétends qui fut faite  
 dans cette occasion. Je t'accorderai d'a-  
 bord qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse  
 prédire les futurs contingents avec certi-  
 tude; mais aussi tu ne saurois disconve-  
 nir qu'un habile politique ne puisse sou-  
 vent prévoir de certaines choses, & que  
 l'événement n'ait très-souvent justifié des

LETTRE CLXVIII. III

prédications de cette espèce. Diras-tu que ce politique ait évoqué l'ame d'un Prophete pour être instruit de ce qu'il a prédit? Tu es trop sage pour cela; tout ce que tu pourras dire raisonnablement, c'est qu'en combinant plusieurs circonstances qu'il connoit, il a découvert que cette combinaison devoit naturellement produire un tel effet. Or, c'est en cela que consiste toute la prophétie de cette femme; je vais te le faire voir en l'examinant en détail.

Le faux *Samuel* dit d'abord que les Israélites seroient défaits par les Philistins. Etoit-il besoin d'être Prophete pour dire cela. La terreur s'étoit emparée de l'armée d'Israël; depuis le Général jusqu'au simple Soldat, il n'y en a aucun qui ne se croie déjà battu. Le Roi avoue que Dieu a refusé de lui répondre: la démarche qu'il fait, en consultant les Devins, est celle d'un désespéré; & celle de quitter son armée à la veille d'une action, est celle d'un Général imprudent. En combinant ces circonstances, étoit-il difficile à une femme habile de prédire la perte de la bataille?

Il ne lui étoit pas moins aisé de déchiffrer

rer au Roi que lui & ses fils périroient dans le combat. Ce Prince avoit perdu la tramontane , il avoit de la valeur, ses fils n'en manquoient pas non plus ; il étoit bien à présumer qu'ils négligeroient le salut de leur vie pour rétablir leurs affaires , & que le désespoir les porteroit aux dernières extrémités , plutôt que de survivre à leur défaite. Les fils de *Saül* avoient encore une raison particulière pour ne point ménager leur vie , ils étoient bien sûrs que le Royaume étoit destiné à *David* après la mort de leur pere ; quelle honte pour eux de survivre à la perte de leur rang ! La mort leur paroissant moins rude , il étoit bien sûr qu'ils la préféreroient.

Tu conviendras peut-être que les circonstances pouvoient faire former ces conjectures ; mais que sans être Prophete , on ne pouvoit pas fixer au lendemain le jour de la mort de *Saül* & de ses fils , & celui de la défaite de son armée ; ce que l'événement justifia. Mais permets-moi de remarquer là-dessus qu'il y a des Interpretes qui prétendent que la bataille ne se donna pas le *lendemain* , & leur opinion n'est pas tout-à-fait déstituée de

vraisemblance. D'ailleurs, le terme de l'original désigne un temps indéterminé, & peut aussi-bien signifier ou le quatrième jour que le *lendemain*; de sorte qu'il n'y auroit point de précision dans cette prophétie. Enfin, *Endor* étoit dans le voisinage des deux armées, y auroit-il quelque chose de surprenant si cette femme avoit su que les Philistins faisoient cette nuit-là même les dispositions nécessaires pour attaquer les Hébreux? Il y a apparence que *Saül* ne se détermina à consulter cette Nécromancienne, que parce qu'il étoit informé de la résolution des Philistins, & qu'il ne savoit quel parti prendre; c'étoit sa dernière ressource, aussi se hâta-t-il tellement pour profiter des moments qui lui restoit, qu'il ne se donna pas le temps de manger avant son départ, & qu'il refusoit de prendre quelque rafraîchissement avant de retourner à l'armée. D'où venoit cette précipitation, sinon des mouvements que faisoient les ennemis?

Je te salue, sage & savant Abukibak, & souhaite que mes réflexions aient le bonheur de te plaire.



L E T T R E C L X I X .

Ben Kiber, au sage Cabalistique Abukibak.

**T** U m'appris, il y a quelque temps, sage & savant Abukibak, que tu avois lu les *Lettres Juives* avec plaisir. Il m'en est tombé depuis peu une entre les mains, qui avoit échappé aux recherches de celui qui les a recueillies, aussi-bien qu'à celles de celui qui nous en a donné une traduction : Dans la pensée que la lecture de celle-ci ne te fera pas moins de plaisir que celle des autres, je te l'envoie telle qu'elle m'est parvenue.

---

*David Nunnez à Aaron Monceca.*

Je t'ai écrit d'abord, mon cher Monceca, pour renouer connoissance, je le fais à présent pour renouveler l'amitié, c'est-à-dire, que je vais te rendre compte de l'état de ma fortune & de mes affaires.

L E T T R E C L X I X.    115

Personne autrefois n'en fut mieux instruit que tu l'étois ; mais il y a 36. ans pour le moins que tu m'as perdu de vue, & *Cardan* disoit qu'il y a trois choses qui changent extrêmement les hommes, savoir l'âge, le mariage & la fortune. J'ai passé par tout cela depuis notre séparation, aussi me trouvai-je bien différent de ce que j'ai été. Autrefois j'étois le plus enjoué des mortels, tout me divertissoit, & je divertissois tout le monde ; il ne falloit qu'un rien pour me faire rire. A présent, c'est toute autre chose, je ne saurois plus rire si la raison n'y consent ; & quand on en est logé là, ce n'est que bien rarement que l'on rit.

Tu croiras peut-être, à ce préambule, que j'ai eu beaucoup de malheurs, mais point du tout. Il n'y a guere d'hommes, grace au Dieu de nos Peres, qui ait été plus heureux en tout & par-tout ; je n'ai rien entrepris qui ne m'ait réussi ; il n'y a que très-peu de simples Négociants qui aient acquis de plus grandes richesses. Ma premiere épouse étoit la perle des femmes, & la seconde ne lui cède point en mérite. Dix années de notre union n'en

ont diminué ni la force ni la tendresse ; nos enfans ne nous donnent que satisfaction & que joie. S'il est donc vrai , comme il ne l'est que trop en effet , que l'âge , le mariage & la fortune m'aient changé , ce n'est uniquement que parce qu'il est établi dans l'ordre des choses humaines que nous ne puissions être à soixante ans ce que nous étions à vingt.

Sur ce court exposé de ma vie , tu juges bien , mon cher Monceca , que le détail en seroit ennuyeux. Je pourrois l'embellir , je pourrois faire un Roman , si je le voulois ; mais cela ne se fait point entre amis , je ne saurois m'y résoudre en t'écrivant , & tu aurois sujet de t'en plaindre. J'aime la vérité ; & si je la dois à quelqu'un , c'est à toi. Il ne me reste donc qu'à t'apprendre comment je suis venu m'établir dans la *Grande-Bretagne*.

Lorsque nous nous séparâmes , tu sais que je partis pour *Lisbonne*. J'y avois des parents fort accredités , & qui faisoient grande figure. Ils me reçurent à bras ouverts , & me mirent bientôt en état de faire une bonne maison. Leur bourse , leurs conseils , leurs

amis, tout fut à ma bienfiance ; & sans en abuser, j'en tirai de grands avantages. Pour me fixer tout-à-fait parmi eux, ils songerent à me donner une femme, & me proposerent un grand & riche parti. Mon cœur n'y mettoit aucun obstacle ; la personne avoit mille agréments ; sa fortune, ses alliances, ses prétentions étoient beaucoup au-delà de ce que je croyois devoir espérer. Dans un pays libre pour la conscience, je n'aurois pas hésité un moment ; mais un *Acte de Foi*, qui se fit sous mes yeux dans le temps même que ceci se négocioit, m'inspira tant d'aversion pour le *Portugal*, que tout m'y devint odieux. Je me représentais combien il étoit possible que je tombasse un jour moi-même & toute ma famille entre les mains de l'*Inquisition*, & je croyois déjà voir mon épouse & mes enfants dépouillés de leur bien, pourrissant dans un infâme cachot, & n'en sortant que pour être jettés dans les flammes. Non, me dis-je alors en moi-même, j'aimerois mieux périr nud & vagabond dans les déserts de Sibérie, que d'avoir toujours à craindre de telles horreurs dans le plus beau climat de la terre.

Quelle extravagance ne seroit pas la mienne, si j'allois me marier ici, au hazard de voir un jour tout ce que j'aurois de plus cher au monde subir le sort des plus grands scélérats, & servir de jouet à des monstres d'inhumanité!

Rempli de cet objet effrayant, je ne pouvois plus entendre parler du mariage, que les cheveux ne me dressassent à la tête. On s'en apperçut, on voulut en savoir la raison, je ne pus me dispenser de la dire. On tâcha d'abord de s'accommoder à ma foiblesse; mes parents proposerent à ceux de la Demoiselle, qu'elle promît de me suivre en *Hollande* ou en *Angleterre*, lorsque je trouverois à propos d'y aller. Soit fierté, soit politique ou amour de la patrie, il n'y eut pas moyen d'en obtenir cette grace: il ne restoit donc plus qu'à guérir mon imagination, & l'on y travailla. J'avois à *Lisbonne* deux cousins Religieux; l'un étoit dans le Tribunal de l'*Inquisition*, & l'autre Jésuite; ce dernier, avoit été en *Mission* dans les *Indes*. Malgré leur profession & les apparences, ils étoient l'un & l'autre aussi bons Juifs qu'il y en eût dans tout le Royau-

me, & le mystere de leur Religion ne m'étoit pas inconnu. Ils me parlerent, ils tâcherent de me rassurer, ils se citerent tous deux en exemple, ils voulurent me persuader qu'il n'y avoit que des fots, ou des malheureux qui pussent être en danger. Donner tout le dehors à la Catholicité, se charger de Chapelets, acheter force Indulgences, montrer un profond respect pour les gens d'Eglise, aller dévotement aux Processions, & ne parler non plus de la Loi que si l'on ne la connoissoit pas; c'étoit selon eux, tout ce qu'il y avoit à faire pour n'avoir rien à craindre, & selon eux encore, rien n'étoit ni plus facile ni plus innocent. Qu'en coûte-t-il pour tromper des hommes qui veulent être trompés, & quel crime peut-il y avoir à faire extérieurement par violence ce que l'on déteste dans le fond de son cœur?

Nos conversations sur un sujet, tout des plus interressants pour eux & pour moi, avoient tout l'agrément que la plus parfaite liberté pouvoit y répandre. Nous parlions à cœur ouvert, il n'entroit dans notre commerce ni contrainte, ni désian-

cc. Je leur découvrois mes plus secrettes pensées , & j'étois à mon tour leur vrai confident ; j'appris par ce moyen que malgré leurs vœux & leur Prêtrise , ils étoient tous deux mariés. Je ne manquai pas de leur en marquer ma surprise , & j'en eus pour réponse qu'ils avoient pris femme par obéissance pour la Loi de *Moyse* , sur lequel est la paix ; que cette Loi étoit incontestablement supérieure à celle qui a introduit le célibat ; qu'en quelque sens que ce soit , la continence ne peut être d'obligation , quand elle est impraticable ou forcée ; qu'il y a eu des Evêques Nazaréens qui ne se sont faits aucun scrupule de joindre l'état conjugal à celui de Prêtrise ; que le fameux *Bossuet* étoit mort , laissant femme & enfants , & que l'on en donnoit de même au nom moins fameux *Albani* , plus connu sous le nom de *Clément XI*. Permis à toi , mon cher Monceca , de faire le cas qu'il te plaira de ces anecdotes ; je n'y en joindrai qu'une , qui peut-être te surprendra moins que la précédente.

Un jour que j'étois en conférence avec mon cousin le Jésuite , je lui demandai  
en

en badinant, comment alloit la guerre Janséniste en Orient? Bon! me dit-il du plus grand sérieux, *vraiment on s'y en met en peine. Là bas, comme ici, tout se termine à des disputes d'empire. Notre Compagnie a tous les autres Missionnaires contr'elle; elle est aussi contre tous les autres. Il ne nous importe guere ni de ce que l'on prêche, ni qui le prêche, pourvu que nous soyons les Maîtres. Si dès demain les Jansénistes devenoient Molinistes, on nous verroit aussi-tôt Jansénistes; & si tu veux en savoir la raison, c'est qu'il s'agit de la direction des consciences, & qu'il n'y a pas d'autres moyens de parvenir à la domination.* “ Mais, lui dis-

„ je alors de mon plus grand sérieux,  
 „ est-il vrai que vos Peres ayent fait à  
 „ la Chine & dans le Japon autant de  
 „ Conversions & de Miracles qu'ils l'ont  
 „ publié? “ *En es-tu là?* me répondit-il sur le champ, & riant comme un fou. *Je ne t'y attendois pas. Nos Lettres Edifiantes en peuvent-elles imposer à personne? Quel scandale ne donneroient-elles point plutôt à tout le Nazaréisme, si l'on savoit à quel point on y joue la comédie, & combien on y accumule de fables? J'en ai moi-même écrit*

quelques-unes, c'étoit un vrai badinage, & j'y mettois hardiment toutes les impertinences dévotes qui me venoient à l'esprit les premières.

Cet aveu ne m'apprit rien dans le fond, j'étois bien persuadé de la chose avant qu'il me la dit; mais je fus bien aise de la tenir de la bouche d'un Jésuite, qui ne pouvoit m'être suspect; & j'y ai fait de profondes réflexions toutes les fois que ces prétendus Peres ont fait sonner haut le bruit de leurs conquêtes spirituelles aux Indes. L'autre jour encore, que je lisois l'Histoire du Japon par le P. Charlevoix, j'admirai l'audace qu'il a eue de faufler les *Lettres Edifiantes*, dans tous les endroits de son Livre, & de débiter tous ces contes pour des vérités historiques.

Mais je crains, mon cher Monceca, que la digression ne te paroisse un peu longue, je reviens donc à mon histoire. Toute l'éloquence & toute la subtilité du Jésuite & de l'Inquisiteur ne purent venir à bout de me rassurer. J'appréhendois toujours de grossir à quelque heure le nombre des fots ou des malheureux; & ne pouvant me guérir de cette triste ima-

gination qu'en cherchant une retraite plus sûre, il ne me restoit à choisir que la *Hollande* ou l'*Angleterre*. La dernière fut préférée, parce que j'y avois plus d'amis & de connoissances; j'y arrivai dans un temps où je faillis à me repentir mille fois d'avoir pris ce parti. Une dispute de Religion avoit divisé tous les Juifs, la discorde alloit à la fureur, on ne vouloit plus se voir ni se parler. J'eus beau dire que je voulois être neutre, les uns & les autres le trouverent mauvais; & comme je suis naturellement pacifique, je ne pouvois souffrir que l'on me tirailât éternellement des deux côtés, & me souhaitois encore de tout mon cœur à *Lisbonne*. Comme il se peut que tu n'aies jamais entendu parler de cette affaire, il est dans l'ordre que je t'en instruisse.

Un certain *Jehoswab Zafatti* avoit accusé de Déisme, ou plutôt d'un Athéisme mitigé, sous le nom de *Naturalisme*, le Rabbin *David Nieto*, pour avoir dit dans la *Jessiva*, ou l'*École*, que Dieu & la Nature étoient la même chose. L'affaire ayant fait éclat, ce Rabbin faisant un Sermon le 20 Novembre 1703. V. S. s'expliqua de la ma-

124 LETTRES CABALISTIQUES ;  
 niere suivante. « On dit que j'ai dit dans  
 » la *Jessiva* que Dieu & la Nature, que la  
 » Nature & Dieu sont tout un ; je dis  
 » qu'aussi l'ai-je [dit, que je l'affirme, &  
 » que je le prouverai, puisque le Roi *Da-*  
 » *vid* le confirme au Pseaume 147. *Chan-*  
 » *tez à l'Eternel avec actions de graces, le-*  
 » *quel couvre de nuées les Cieux, lequel*  
 » *apprête la pluie pour la terre, lequel fait*  
 » *produire le foin dans les montagnes, lequel*  
 » *donne la pature au bétail & aux petits du*  
 » *corbeau qui crient.* Il faut donc savoir  
 » (Juifs, écoutez bien ceci, car c'est le  
 » principal point de notre Religion) que  
 » le mot *Tebah*, ou de Nature, a été in-  
 » venté par nos Auteurs modernes, de-  
 » puis quatre à cinq cents ans, puisque  
 » dans nos anciens Sages il ne se trouve  
 » autre chose ; si ce n'est que Dieu béni  
 » fait souffler le vent, que Dieu fait tom-  
 » ber la pluie, que Dieu envoie la rosée :  
 » d'où s'ensuit que Dieu fait tout ce que  
 » les Modernes appellent la Nature ; de  
 » maniere qu'il n'y a point de Nature, ou  
 » que la Providence est ce que l'on appel-  
 » le *Thebah*, ou Nature, & c'est ce que j'ai  
 » dit que Dieu & la Nature, que la Na-

» ture & Dieu, est tout un. Cette Doc-  
 » trine est dévote, pieuse & sainte, & ceux,  
 » qui ne la croient pas, sont hérétiques  
 » & Athées. «

Zarfatti & ses partisans, plus irrités que jamais par cette explication, en portèrent leurs plaintes aux *Parnassim*, ou Conducteurs de l'Assemblée. Ils y furent mal reçus, on condamna l'accusateur à faire réparation d'honneur au *Rabbin* qu'il avoit injustement offensé. Sur le refus qu'il en fit, on lui défendit l'entrée de la Synagogue. Cet acte d'autorité rendit la querelle plus aiguë. Les *Anglois* commençoient à y prendre intérêt; il y en eut qui prétendirent que la Doctrine de *David Nieto* n'étoit autre chose que ce que leurs Philosophes appellent le *Spinosisme*, & que le maudit *Baruch Spinosza* avoit moins inventé une opinion nouvelle, que répandu parmi les *Nazaréens* celle qu'il avoit sucée avec le lait dans la tradition des Juifs modernes. J'arrivai à *Londres* au milieu de tout ce vacarme. Heureusement pour moi, cette division si cruelle ne fut pas de longue durée; quelques gens sages s'interposèrent pour la faire cesser, ils obtinrent des Par-

126      LETTRES CABALISTIQUES ,  
ries que l'on s'en rapporteroit à la déci-  
sion de la *Beth Din*, ou la Maison de juge-  
gement d'*Amsterdam*. *Zevi Asquenazi* en  
étoit alors Président, on lui écrivit, en  
lui exposant le cas. La décision signée de  
*Zevi* fils de *Jacob Asquenazi*, de *Salomon*  
fils de *Natan*, & d'*Arich* fils de *Simba*, fut  
en faveur de *David Nieto*; & si la Doctrine  
est ce que les *Nazaréens* appellent le *Spî-*  
*nosisme*, je ne fais si l'on peut rendre rai-  
son de ce que *Baruch-Spinosa* fut soumis  
à l'Anathème dans la même Ville, ou son  
opinion triompha dans la suite.

Porte-toi bien, je te salue, sage & sa-  
vant *Abukibak*.

de Londres . . . . .



## LETTRE CLXX.

*Le Sylphe Oromafis, au sage Cabaliste*  
*Abukibak.*

**T**U fais, sage & savant *Abukibak*, que  
dans les grandes Villes où l'on cultive les  
Sciences, il s'y forme toujours diverses  
Sociétés de Savants qui se font un plaisir

de se voir le plus fréquemment qu'il leur est possible. Ils fixent même de certains jours pour s'assembler, & se communiquer réciproquement leurs lumières. Depuis long-temps j'avois envie d'assister à quelques-unes de ces conférences, afin de m'en faire de justes idées : l'occasion se présenta, il y a quelques jours, & je la saisis avec empressement. Je me rendis invisible, & me plaçai dans un coin de la chambre où se devoit tenir l'assemblée.

Après les premiers compliments qui ne coûtèrent pas beaucoup à ces Messieurs, chacun prit sa place. On parla d'abord de nouvelles politiques, ensuite on en vint aux nouvelles littéraires. Ils parlèrent de divers Ouvrages qui venoient de paroître, chacun en dit son sentiment avec liberté, & il y eut peu de Livres sur lesquels ils ne fussent partagés. Cependant celui sur lequel ils s'échauffèrent le plus, étoit un certain Ouvrage intitulé, *Histoire de l'Origine & des premiers Progrès de l'Imprimerie*. Je crus voir arriver le moment où ils se prendroient au collet pour soutenir chacun leur opinion; mais heureusement j'en fus quitte pour la peur. Il faut que dans ces assen-

blées ils soient accoutumés à de pareilles scènes ; car on ne fut pas plutôt passé à une autre chose , qu'ils reprirent leur première tranquillité , & parlerent avec autant de sang froid , que s'ils n'avoient pas prononcé un peu auparavant une parole plus haute que l'autre. Dans le feu de leur dispute , j'aurois cru qu'ils deviendroient irréconciliables ; mais elle ne fut pas plutôt terminée , qu'ils se parlerent avec cette cordialité qui n'a lieu qu'entre de véritables amis.

Tu seras peut-être curieux , sage & savant Abukibak , de connoître l'Ouvrage qui occasionna cette vive dispute , aussi bien que les points sur lesquels elle roula. Ta curiosité est trop raisonnable pour refuser de m'y prêter , je vais tâcher de te satisfaire.

L'Auteur de cette Histoire se propose de prouver que vers l'an 1440. *Jean Gutenberg* conçut l'idée de l'Imprimerie ; qu'il la perfectionna à Mayence par le secours de *Jean Fust* & de *Pierre Schoiffer* , & que vers l'an 1450. ils parvinrent à imprimer d'assez gros Ouvrages. Depuis ce temps-là ils continuèrent à perfectionner

cet Art, qui se répandit ensuite dans la plupart des Villes de l'Europe. L'Auteur donne un Catalogue de celles où l'Imprimerie s'établit pendant le XV. siècle ; enfin, il termine son Ouvrage par dix pièces rares, qui sont autant de témoignages de ce qu'il a avancé dans son Histoire. Telle fut l'idée qu'on donna de ce Livre.

Mais comme tous ces Messieurs ne l'avoient pas lu, & que ce qui venoit d'être dit, étoit trop vague pour en juger sagement, l'on demanda à celui chez qui se tenoit l'assemblée, s'il n'avoit point ce Livre chez lui. Alors, sans se faire presser, il se leve, entre dans son cabinet, & l'apporte à celui qui l'avoit demandé.

Il avoit un système bien différent de celui de l'Auteur de cette Histoire sur l'origine & les premiers inventeurs de l'Imprimerie, & il n'avoit pas plutôt appris qu'il étoit pour *Guttemberg & Mayence*, qu'il avoit conclu que cet Ouvrage ne pouvoit qu'être très-médiocre. Il l'ouvre avec empressement ; mais dès qu'il vit qu'il étoit écrit en François, il le rendit, disant que l'Auteur n'avoit sans doute pas écrit pour les Savants, puisqu'il n'avoit pas

» parlé leur Langue. S'il avoit été Savant  
 » lui-même, il auroit écrit en Latin, afin  
 » de se faire lire de tous ceux qui se pi-  
 » quent de Science, de quelque Nation  
 » qu'ils soient. Peut-être même qu'il n'en-  
 » tend que médiocrement le langage du  
 » Latium, & qu'il n'a pas voulu s'exposer  
 » à écrire dans une Langue où il auroit  
 » passé pour Barbare. Peut-être aussi s'est-  
 » il défié de la solidité des preuves qu'il  
 » avance, & qu'il n'a pas voulu exposer  
 » son Livre à l'examen des Savants de  
 » toutes les Nations. Quoi qu'il en soit,  
 » *dit-il*, il ne sera pas dit que je me sois  
 » abaissé à lire un Livre où l'on traite en  
 » François un sujet qui ne doit être traité  
 » qu'en Latin. »

Ces raisons étoient si pitoyables, qu'el-  
 les ne méritoient pas seulement qu'on y  
 fit attention; cependant quelques-uns de  
 ces Messieurs s'empresserent à lui faire  
 comprendre qu'il décidoit avec un peu  
 trop de précipitation; que la Langue Fran-  
 çoise est aujourd'hui presque aussi générale  
 parmi les Savants que la Latine; qu'il pa-  
 roît tous les jours des Livres de pure scien-  
 ce écrits en cette Langue; qu'il semble mé-

me que les Savants modernes se piquent d'écrire pour le vulgaire, aussi-bien que pour les héros de l'érudition; que quelque bien qu'on possède la Langue Latine, la Langue maternelle est toujours plus familiere; enfin, que puisqu'il s'agissoit ici d'un Ouvrage qui devoit être à l'usage des Imprimeurs & de leurs Ouvriers, il devoit nécessairement être écrit dans une Langue qui leur fût familiere.

Celui qui avoit pris l'exemplaire de cet Ouvrage, étoit occupé à en lire quelque chose pendant cette conversation; mais on n'eut pas plutôt fini de parler, qu'il appuya ce qui venoit d'être dit par de nouvelles réflexions. » Je ne doute point, » *dit-il*, que ce ne soit par condescendance » pour le Public que l'Auteur a écrit dans » cette Langue. On voit bien qu'il s'est » gêné pour cela, & que son tour de phrase » est plutôt Latin que François; il y au- » roit donc de l'injustice à lui faire un » crime d'une chose pour laquelle il mé- » rite toutes nos louanges. Il a sacrifié sa » réputation de bien écrire au plaisir d'être utile à un plus grand nombre de » Lecteurs. ». Pour confirmer ce qu'il ve-

voit de dire, il lut tout de suite la première phrase de la Préface. “ Cette *Dissertation Historique & Critique, touchant l’Origine & les premiers Progrès de l’Imprimerie*, faisoit partie d’un Recueil d’environ soixante autres de pareil caractère, composées & retouchées à diverses fois depuis 1715. jusqu’en 1735. & je ne l’en ai détachée qu’à la sollicitation de quelques amis qui ont cru que le troisième Jubilé, ou la troisième année séculaire de l’Imprimerie, reveroit infailliblement la curiosité du Public touchant l’origine de ce bel art ; & que je ne devois nullement négliger une occasion si naturelle & si favorable de publier ce que j’avois recueilli à cet égard. ”

La lecture de cette phrase produisit un bon effet, & reconcilia notre Savant avec un Livre qu’il avoit d’abord réjetté avec tant de mépris. Il vit bien que ce n’étoit ni l’ignorance de la Langue Latine, ni la facilité d’écrire en François, qui avoient déterminé l’Auteur à écrire dans cette dernière Langue. D’ailleurs, “ un recueil d’environ soixante autres. *Dissertations*

„ de pareil caractère lui fit ouvrir les  
 „ yeux. Cet homme, *dit-il en lui-même,*  
 „ doit être d'une érudition peu commune;  
 „ L'on voit qu'il s'est appliqué à éclaircir  
 „ les sujets les plus embrouillés, & la lec-  
 „ ture de son Ouvrage pourra peut-être  
 „ me fournir de nouvelles lumières. Il a  
 „ vieilli dans ce genre d'étude, puisque ce  
 „ Recueil a été commencé il y a environ  
 „ vingt-cinq ans “. Il reprit donc le Li-  
 vre, & le parcourut avec empressement.

La disposition lui en parut des plus sa-  
 vantes. Ces longues notes, placées sous  
 quelques lignes de texte; ce grand nombre  
 de citations en toutes sortes de Langues,  
 & l'air d'érudition qui régnoit dans l'Ou-  
 vrage, attirèrent ses éloges. Il regarda  
 l'Auteur comme un de ces génies extraor-  
 dinaires qui ont toujours de grandes vues,  
 il ne douta point que son dessein n'eût  
 été d'introduire dans les Ouvrages Fran-  
 çois le bon goût qui regne dans ceux que  
 les véritables Savants publient en Latin,  
 il faisoit déjà ses vœux pour le succès d'un  
 si beau dessein. La seule chose qu'il dé-  
 sapprouvoit, c'est que l'Auteur eût fait l'a-  
 pologie de sa méthode. *Il n'y a que des*

ignorants, disoit-il, qui puissent le blâmer ; & des ignorants méritent-ils qu'on se donne la peine de se justifier auprès d'eux ? Quelque délicatesse qu'il trouvât dans les deux phrases ou son Apologie est renfermée, il auroit bien voulu que l'Auteur se fût dispensé de la peine qu'elles ont dû lui coûter. Il lut ensuite ces deux phrases à la compagnie, & fit remarquer tout ce qu'il y avoit de fin & de délicat dans chaque expression. Je vais les copier, afin que tu puisses juger toi-même du goût de ce Savant

» Quant aux *Corps* même des citations,  
 » ou aux passages cités ; que j'ai presque  
 » toujours exactement rapportés dans la  
 » Langue des Auteurs qui me les ont four-  
 » nis, je ne doute nullement que leur nom-  
 » bre, leur variété, & quelquefois leur  
 » longueur, ne me soient reprochés comme  
 » un grand défaut, & comme une biga-  
 » rure insupportable de langage, par les  
 » partisans outrés de cette nouvelle &  
 » prétendue délicatesse, souvent si affectée  
 » & si recherchée, qu'elle en est inintelli-  
 » gible. Mais outre que le style décousu,  
 » sautillant & quintessencié de ces Ecrivains

» d'Epigrammes en prose , ne convenoit  
 » nullement à un Ouvrage de discussion  
 » tel que celui ci , il est bon que ces  
 » Messieurs sachent qu'en matiere des  
 » Faits, on est toujours indispensablement  
 » obligé de les prouver solidement, non  
 » seulement par les autorités les plus incon-  
 » testables , mais même dans les termes  
 » les plus clairs & les moins obscurs ; &  
 » c'est ce que leur apprendra un fort habile  
 » homme , qui a très-solidement réfuté ,  
 » il y a déjà long-temps , leur frivole &  
 » peu judicieuse prétention , & dont je  
 » copierai d'autant plus volontiers ici la  
 » réponse , qu'il sembleroit l'avoir faite  
 » exprès pour moi ..

Je serois trop long , si je vouløis te  
 faire part de tout ce qu'il dit pour faire  
 appercevoir le sublime de ce que tu viens  
 de lire. D'abord il pria ces Messieurs de  
 remarquer que le tout en étoit tellement  
 Latin , que sans y rien changer , l'on pou-  
 voit traduire chaque mot François , &  
 faire du total deux phrases Latines. Il en  
 fit même un essai , qui ne réussit pas si mal ;  
 ensuite il s'attacha à faire voir combien  
 de soin il s'étoit donné pour éviter l'obscu-

rité. Il auroit pu se contenter de dire simplement *le corps des citations* ; mais de peur que ce terme ne fût pas entendu de tout le monde , il s'explique plus clairement , & ajoute , ou *passages cités*. Quand il parle de la clarté des preuves qu'on doit employer pour établir des faits , il dit fort judicieusement que *les termes doivent être les plus clairs* ; & comme si ce n'étoit pas assez qu'ils fussent *les plus clairs* , il ajoute immédiatement après , qu'ils doivent encore être *les moins obscurs*. Il fit quantité d'autres remarques de cette nature , & termina son discours par admirer le sublime des expressions que l'Auteur emploie pour définir le style qu'il condamne. Il l'appelle *déconfus , sautillant , quintessencié* , & ceux qui s'en servent , sont des *Ecrivains d'Épigrammes en prose*. *Quelle variété d'images ! Que les idées qu'expriment ces termes , sont nobles ! Quelles caractérisent admirablement bien le style auquel il en veut !* « Pour moi ,  
 „ *continua-t-il* , il me semble que je vois  
 „ un habit fait à la hâte , qui s'ouvre  
 „ dans toutes les coutures dès la première  
 „ fois qu'on le met ; ou bien une pie ,  
 „ qui *sautille* autour de quelque excrément

„ ou de quelque charogne ; ou un parfu-  
 „ meur , occupé à tirer la *quintessence* de  
 „ certaines fleurs qu'il distille ; ou enfin ,  
 „ un Poëte qui fait toutes sortes de gri-  
 „ maces pour terminer une *Epigramme* à  
 „ sa fantaisie. Il faut être nourri dans le  
 „ style d'*Homère* & de *Virgile* , pour réussir  
 „ si heureusement dans le choix de ses mé-  
 „ taphores. Sans une connoissance parfaite  
 „ de toute la Nature , il ne seroit pas pos-  
 „ sible de parler ainsi „.

L'enthousiasme avec lequel il parloit,  
 l'empêchoit d'appercevoir que plusieurs  
 personnes de la compagnie n'entroient pas  
 tout-à-fait dans ses idées ; mais il n'eut  
 pas de peine à le remarquer lorsqu'il eut  
 cessé de parler. Cependant, comme l'on  
 savoit à quoi s'en tenir, & pour ne lui  
 faire aucune peine, personne ne chercha  
 à le contredire. Un seul lui dit, „ que la  
 „ savante disposition de cet Ouvrage ne  
 „ devoit pas être un préjugé en faveur  
 „ de l'Auteur ; qu'il devoit peut-être tout  
 „ ce qu'il avoit de bon à cet égard à  
 „ l'habileté du Copiste, & au bon goût  
 „ du Correcteur. Ce n'est pas tout-à-fait  
 „ sans raison que je dis cela, puisque

„ l'Auteur lui-même avoue qu'il doit  
 „ beaucoup à l'un & à l'autre de ces égards  
 „ à un des Libraires qui ont imprimé son  
 „ Histoire. „ Cette réflexion surprit quel-  
 ques-uns de ces Messieurs ; ils ne pou-  
 voient pas s'imaginer qu'un Ecrivain vou-  
 lût s'abaisser à partager la gloire qui lui  
 revient de ses Ouvrages avec le Libraire  
 qui les a fait imprimer. Ils demanderent  
 donc à voir l'endroit du Livre où cet aveu  
 étoit contenu. Voici ce qu'on lut dans  
 une seconde Préface , dont la date est  
 postérieure de trois mois à la première.

„ Je dois encore avertir que l'un d'eux  
 „ ( des deux Libraires ) sçavoir M. Jacques  
 „ Leviet , jeune homme d'intelligence &  
 „ d'acquit , & capable de quelque chose  
 „ de plus que sa profession , vû la simple  
 „ routine à laquelle elle est maintenant  
 „ réduite , m'a parfaitement bien secondé  
 „ dans le besoin que j'ai eu de lui , tant  
 „ pour la Copie de cet Ouvrage , que pour  
 „ la correction de son impression ; & que  
 „ si le Public le trouve exactement im-  
 „ primé , il lui en devra en partie l'obli-  
 „ gation. „

La lecture de cet article partagea toute

l'assemblée, & c'est ici où la dispute commença à s'échauffer au point de m'en faire craindre les suites. Les uns soutenoient que cet aveu étoit sincere, & les autres que c'étoit une pure ironie. Chacun alléguoit des raisons pour soutenir l'opinion qu'il avoit embrassée, & tous ensemble ils faisoient un si grand bruit, que j'avois toutes les peines du monde d'entendre ce qu'ils disoient. Je vais néanmoins tâcher de rappeler ici ce qui fut dit de part & d'autre.

Les premiers prétendoient qu'il n'y avoit rien dans cet aveu qui pût le rendre suspect d'un manque de sincérité. Au fond, les secours que l'Auteur dit avoir tirés de *M. Levier*, se réduisent à bien peu de chose. Il l'a secondé pour la Copie & la Correction de l'Ouvrage, voilà tout; c'est-à-dire donc que *M. Levier* a copié & corrigé sous les yeux de l'Auteur, qu'il a suivi ses idées, & que dans la révision il s'est trouvé moins de fautes que si l'Ouvrage avoit été copié & corrigé par un autre. Ces Messieurs ne voyoient rien dans tout cela qui ne pût être vrai à la lettre, & l'Auteur pouvoit fort bien l'avancer,

140 LETTRES CABALISTIQUES ,  
sans rien diminuer de la gloire qui lui  
est due. Pour ce qui regarde le témoi-  
gnage qu'il lui rend d'être *un jeune hom-  
me d'intelligence & d'acquit , & capable de  
quelque chose de plus que sa profession* , l'on  
ne fauroit le rejeter avec quelque appa-  
rence de raison , puisqu'il faudroit avoir  
pour cela des preuves du contraire. D'ail-  
leurs , ne voyez - vous pas , disoient-ils ,  
que *M. Levier est un jeune homme* ; que  
l'Auteur étoit *un homme fait* , & capable  
de composer des Ouvrages d'érudition  
dès l'année 1715. Que savez-vous s'il n'a  
point été élevé sous les yeux de l'Auteur ?  
Dans ce cas , les éloges qu'il donne à *M.  
Levier* , retombant en partie sur lui , ne  
fauroient être suspects de manquer de fin-  
cérité.

Ceux de ces Messieurs qui regardoient  
tout cela comme une ironie , ne restoient  
pas sans réplique. Ils faisoient remarquer  
que la profession de *M. Levier* étoit celle  
de Libraire , & que si l'Auteur avoit eu  
réellement dessein de lui donner des élo-  
ges , il les auroit fait rouler sur les talents  
qu'il possédoit pour s'en acquitter digne-  
ment. Ce ne seroit pas donner des élo-

ges à un Médecin, de dire qu'il est très-habile dans le Droit, ni à un Général d'armée qu'il fait fort joliment de la dentelle. Des panégyriques dans ce goût passeront toujours pour une satire. Cependant les éloges dont il s'agit, sont de ce caractère ; il n'y a pas un mot de ses talents pour la Librairie, tout roule sur son habileté à copier & à corriger. Ces deux choses pourroient encore avoir quelque rapport avec sa profession, s'il les possédoit parfaitement ; mais l'Auteur se garde bien de le dire. Selon lui, M. *Levier* n'est encore en état que de seconder un autre ; il ne sauroit travailler seul. Semblable aux jeunes aigleons qui apprennent à voler, il a besoin d'être soutenu par sa mere. Une nouvelle raison qui leur paroïssoit sans réplique, étoit la maniere dont l'Auteur ravaloit les Libraires. Il les met sans façon au-dessous des Copistes & des Correcteurs, qui sont cependant, & les uns & les autres à leurs gages. Ceci n'est point une exagération, qu'on pèse les termes de l'Auteur, & l'on en sera convaincu. M. *Levier*, dit-il, *est capable de quelque chose de plus que sa profession.* Et de

quoi est-il capable ! l'Auteur le dit sans détour ; c'est de *secorder quelqu'un , tant pour la copie , que pour l'impression d'un Ouvrage*. S'il avoit parlé sérieusement en donnant des éloges à ce jeune Libraire , auroit-il traité si mal les gens de sa profession. Ce tour panégyrique seroit des plus nouveaux. Enfin , ils crurent appercevoir dans tout cet article un certain esprit de malignité , incompatible avec la sincérité que les autres y trouvoient. Un jeune Libraire , disoient-ils , doit être encouragé dans sa profession , bien loin de la ravalier , & de la lui faire regarder comme quelque chose de fort au-dessous de ses talents. Si l'Auteur avoit eu à cœur les intérêts de M. *Levier* , jamais il ne lui auroit inspiré du dégoût pour le genre de vie qu'il a embrassé. Chaque trait qu'il lance contre sa profession , fournit une preuve qu'il y a quelque chose de caché sous les éloges qu'il lui donne , & M. *Levier* feroit bien de se défier de ces louanges.

Les raisons que les uns & les autres avoient alléguées pour soutenir leur opinion , donnerent naissance à un troisième sentiment. Les partisans de ce dernier pré-

tendoient qu'il étoit l'unique voie de concilier les deux autres; ils croyoient que l'Auteur par des raisons d'amitié, de protection, & d'autres de cette nature, n'avoit pu s'empêcher de faire une mention honorable de M. *Levier*. Les petits services qu'il lui avoit rendus, lui ont paru propres à le faire connoître du plus beau côté. Il s'est imaginé que tout le monde auroit la même idée de ces services que lui, & que ce seroit le moyen de lui faire une belle réputation. Les hommes sont faits de maniere qu'ils croient que ce qu'ils estiment, doit être estimé de tout le monde. L'Auteur fait sans doute beaucoup de cas d'un bon Copiste, & il croit qu'un habile Correcteur est le premier homme du monde; faut-il être surpris s'il n'a fait entrer que ces deux idées dans les éloges qu'il a donnés à M. *Levier*? Ceux qui ne font pas le même cas que lui d'un Copiste & d'un Correcteur, trouvent ces éloges ridicules, & y cherchent du mystere; mais il ne faut jamais juger des idées qu'une personne attache à une chose, par celles que nous y attachons nous-mêmes. Si on le fait, on

144 LETTRES CABALISTIQUES,  
court risque de se tromper souvent.

Je me suis trop arrêté sur ces bagatelles, sage & savant Abukibak, pour achever de te rendre compte dans cette Lettre de ce qui se passa dans cette assemblée. J'y reviendrai dans la suite, & cela fera le sujet de la première Lettre que je t'écrirai.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



## L E T T R E C L X X I.

*Le Sylphe Oromasis, au sage Cabaliste  
Abukibak.*

C E que l'on avoit dit jusques-là dans cette assemblée, me parut si peu important, sage & savant Abukibak, que je fus sur le point de quitter la partie. J'allois exécuter mon dessein, lorsqu'un de ces Messieurs qui n'avoit encore parlé que très-peu, prit la parole. « Il me semble, dit-il à l'assemblée, qu'il n'y a qu'une petite partie de ce qui vient d'être dit qui répond au but de notre institution. Il vaudroit

» vaudroit beaucoup mieux que nous exa-  
 » minassions le fond essentiel du Livre,  
 » que de nous arrêter à des actions acci-  
 » dentelles qui ne méritent pas seulement  
 » notre attention. Je l'ai lu ce Livre, & je  
 » puis vous assurer que l'Auteur met son  
 » système dans un aussi grand jour qu'il est  
 » possible. Je ne veux pas dire par-là qu'il  
 » ait touché au but, & que son opinion  
 » soit la seule véritable; au contraire j'ai  
 » bien des choses à lui opposer, & je  
 » suis persuadé que quelques-uns d'entre  
 » vous n'en ont pas moins. Si vous jugez  
 » à propos que nous examinions ses preu-  
 » ves, je vous les rapporterai l'une après  
 » l'autre ». La compagnie ayant approuvé  
 ce qu'il venoit de dire, il continua ainsi.

Vous savez tous quel est le système  
 de l'Auteur, il n'est pas nouveau, & a  
 été soutenu par de fort habiles gens;  
 mais aucun n'en avoit encore allégué au-  
 tant de preuves. Elles se réduisent à six  
 principales, sans compter celles qu'il pro-  
 met de donner dans une remarque que de  
 certaines circonstances ne lui ont pas per-  
 mis de joindre à ce qu'il publie aujour-  
 d'hui. La première est tirée de méchants

146      LETTRES CABALISTIQUES ;  
 vers Latins qui se trouvent à la fin des  
*Institutions de Justinien*, imprimées à Ma-  
 yence par Pierre Schoiffer le 24 Mai 1468.  
 Une ancienne chronique de la ville de Co-  
 logne lui fournit la seconde ; elle fut im-  
 primée à Cologne chez Jean Koelhof en  
 1489. La troisième est un Extrait que Serra-  
 rius a donné d'une chronique manuscrite  
 de Mayence. La quatrième, qui est la plus  
 considérable de toutes, se tire du té-  
 moignage de Thritheme. Jacques Wymph-  
 ling fournit la cinquième. La sixième enfin  
 est tirée de Salmuth. A ces six preuves on  
 peut ajouter le Poëme de Bergullanus, qui  
 confirme tous les témoignages précédents ;  
 mais afin que vous voyiez mieux l'accord  
 qu'il y a entre l'Histoire de l'origine de  
 l'Imprimerie, telle que l'Auteur nous la  
 donne, & ce qu'en disent ces témoins,  
 il est bon que vous les entendiez, & les  
 uns & les autres „ Là-dessus il lut ce que  
 dit l'Auteur, & les témoignages sur quoi il  
 se fonde ; ensuite il continua en ces termes.

La première preuve qui avoit échappé  
 à tous les Historiens de l'Imprimerie,  
 n'est rien moins que décisive ; elle est si  
 obscure, que ce n'est qu'avec peine qu'on

apperçoit qu'il s'y agit de cet Art. D'ailleurs , l'Auteur de cette misérable Poésie ne nomme les inventeurs de l'Imprimerie ( à supposer encore que ce soit d'eux qu'il parle ) que par leurs noms de Baptême. Il ne fixe ni le lieu , ni le temps de l'invention ; de sorte que cette preuve n'est rien moins que satisfaisante. *La chronique de Cologne* , d'où la seconde preuve est tirée , dit expressément que le *Donat* qui avoit été imprimé auparavant en Hollande , donna la première idée de l'impression à *Guttemberg* , qui perfectionna ce que l'Imprimeur du *Donat* avoit imaginé. Selon ce témoignage , toute la gloire de *Guttemberg* se borne à avoir perfectionné ce qui avoit été inventé par un autre. L'on ne peut rien ajouter à la clarté avec laquelle la chronique manuscrite de *Mayence* s'exprime ; mais je demanderois volontiers à ceux qui font tant de cas de son témoignage , pourquoi ils y ajoutent plutôt foi qu'à la chronique manuscrite de *Strasbourg* , qui dit que *Jean Mentel* inventa l'Imprimerie dans cette ville vers l'an 1440 ? Si cette dernière chronique est suspecte , parce qu'elle

est intéressée là-dedans , celle de *Mayence* l'est-elle moins par la même raison ? Le témoignage de *Tritheme* qui forme la quatrième preuve , a beaucoup de force. Ce n'est point sur des conjectures qu'il se fonde , mais sur la narration de *Schoiffer* lui-même. Or, qui pouvoit mieux savoir la véritable origine de l'Imprimerie , qu'un homme qui avoit tant eu de part à cette invention ? Je vous prie cependant de remarquer que s'il pouvoit être bien instruit de ce fait , il étoit aussi intéressé à s'en attribuer la gloire. D'ailleurs , s'il est vrai que *Guttemberg* , ou *Fust* eussent volé à un autre l'invention de cet Art , il y a fort apparence qu'ils n'en avoient rien communiqué à *Schoiffer*. Ce dernier pouvoit donc dire de bonne foi à *Tritheme* que *Guttemberg* étoit l'inventeur de l'Imprimerie , & que *Fust* & lui l'avoient perfectionnée. Cet Abbé pouvoit aussi rapporter la même chose avec autant de bonne foi que *Schoiffer* le lui avoit dit. Enfin , ce témoignage de *Tritheme* n'a pas plus de force que celui de *Junius* en faveur de *Harlem*. Il déclare que *Nicolas Galius* , son précepteur , avoit ouï dire plusieurs

fois à un certain *Corneille*, Relieur de Livres, que *Coster* avoit inventé l'Imprimerie à *Haerlem*. Il faisoit le détail de toute l'histoire de cette invention, ajoutoit qu'il avoit été au service de *Coster*, & qu'il avoit couché fort long-tems avec le nommé *Jean* qui avoit volé l'invention à leur commun maître. Ledit *Corneille* n'avoit pas raconté cette histoire à *Galius* seul; mais encore à d'autres personnes, de la bouche de qui *Junius* tenoit la même chose. L'on conviendra sans peine que *Junius* mérite autant de créance que *Trithemio*. Il n'est donc question que de voir si le témoignage de *Corneille* est aussi authentique que celui de *Schoiffer*; je le crois. *Corneille* étoit un bon Relieur qui n'avoit aucun intérêt que l'Imprimerie eût été inventée à *Haerlam*, ou à *Muyence*; il lui étoit indifférent que *Coster*, ou *Guttemberg* en eussent l'honneur. Il n'en est pas de même de *Schoiffer*, les relations qu'il soutenoit avec *Eust*, la part qu'il avoit dans toute cette affaire, forment un petit préjugé contre son témoignage; préjugé qui ne se trouve point du côté de *Corneille*. Pour ce qui regarde la cinquième

preuve, tirée du témoignage de *Wymphling*, il ne me paroît pas qu'on doive y faire beaucoup d'attention. *Jacques Mentel* a fait voir que cet Auteur qui avoit d'abord parlé si affirmativement dans deux de ses Ouvrages, ne s'exprime que d'une manière douteuse dans un troisième qui est postérieur à ceux-là. Sans doute qu'il s'étoit mieux éclairci, & que les nouvelles lumières qu'il avoit acquises, l'avoient fait parler avec moins de confiance. Bien loin que le témoignage de *Salmuth* qui forme la sixième preuve, soit de quelque poids, il ne fait que contredire les cinq précédents. Il donne toute la gloire de l'invention & de la perfection de l'Imprimerie à *Jean Fust*, sans faire aucune mention des autres. Je me contenterai de remarquer sur le Poëme de *Bergellanus* qu'on ne doit pas y faire trop de fond, parce qu'il n'avoit été instruit que par ceux de *Mayence*, où il avoit été Correcteur pendant quelque temps; il ne paroît pas qu'il ait fait aucune recherche pour s'assurer de la vérité des faits qu'il avance. De toutes ces remarques, je crois être en droit de conclure que l'Auteur de cette

Histoire a allégué tout ce que l'on peut de plus fort pour établir son opinion ; mais que cependant il ne la met pas au-dessous de tout doute. Il a produit tout ce que l'on pouvoit avancer en faveur du système qu'il soutient ; mais on ne peut pas dire qu'il l'ait prouvé. L'on ne sauroit lui en imputer la faute, il faut s'en prendre aux défauts de monuments ; ou bien , ce qui est encore plus vraisemblable , au malheur qu'il a eu de défendre une mauvaise cause „

On l'avoit écouté avec beaucoup d'attention jusques-là ; mais alors on l'interrompit pour lui faire remarquer que tout ce qu'il avoit dit , ne prouvoit point que l'Auteur eût embrassé un mauvais système, que s'il vouloit faire voir cela, il devoit en établir un autre qui fût appuyé sur de meilleures preuves. Il avoua que la chose n'étoit pas aisée ; qu'il y avoit tant de contrariétés entre ce que l'on trouvoit dans les meilleurs Ecrivains, qu'il n'oseroit entreprendre de les concilier. Il ajouta que s'il y avoit quelqu'un dans la compagnie qui fût en état de réussir dans cette entreprise , c'étoit un tel, qu'il pria

en même temps de vouloir se charger de ce soin. Tous les autres se joignirent pour lui demander la même chose ; de sorte qu'il n'y eut pas moyen de reculer. Après quelques compliments, dictés par sa modestie, il commença ainsi :

Parmi toutes les villes qui se sont donné l'honneur d'avoir vu naître l'Imprimerie dans leur sein, celles de *Hærlém*, de *Strasbourg* & de *Mayence* me paroissent les mieux fondées dans leur prétention. Je crois même qu'il n'est pas impossible de concilier des systèmes, en apparence si opposés. Il est incontestable que le premier livre, imprimé avec la date, le nom du lieu & celui de l'Imprimeur, que nous connoissons, favorise *Mayence*. Ce premier Livre est un *Pseautier*, à la fin duquel on lit qu'il a été imprimé par Jean Fust, Citoyen de *Mayence*, & par Pierre Schoiffer de *Gernsheim* l'an 1457. la veille de l'*Affomption*. Voilà donc l'Imprimerie établie dans cette ville dès cette année-là ; mais selon le témoignage de *Trithème* & de la *chronique de Cologne*, ces mêmes Imprimeurs avoient imprimé sept ans auparavant, dans la même ville, une Bible

Latine qui leur coûta des sommes immenses. Ils l'imprimerent avec des caracteres de fonte, mobiles, & négligerent d'y mettre la date, le lieu de l'impression, & le nom des Imprimeurs. On ne connoît avec certitude aujourd'hui aucun exemplaire de cette Bible. *Salmuth*, *Haenbruch* & *Tritheme* disent que ces mêmes Imprimeurs avoient imprimé à *Mayence* avant ce temps-là un *Alphabet*, un *Donat*, qui est une Grammaire à l'usage des basses Classes, & le *Catholican Joannis Jannuensis*, qui est une compilation de Grammaire, de Rhétorique, & de Poétique, suivie d'un ample Dictionnaire; mais ils n'employèrent point pour cela des caracteres mobiles; ce n'étoit que des simples planches gravées, semblables à celles de la Chine & du Japon. Voici donc à quoi tout se réduisoit; c'est qu'on commença à imprimer à *Mayence* avant l'année 1450. Voyons maintenant qui furent les Imprimeurs „

“ Tous les Ecrivains qui ont examiné cette affaire avec le plus de soin, conviennent que *Jean Gutsenberg* fut celui qui porta cet Art à *Mayence*. Ils ajoutent

G v

que ce fut à *Strasbourg* qu'il l'inventa ; c'est ce qu'assûre positivement *Wimpheling*. Après avoir conçu l'idée de l'Imprimerie dans cette dernière Ville, il alla à *Mayence*, où aidé du secours de *Fust & de Schoeffer*, il la perfectionna au point que nous l'avons vue. Il doit donc passer pour constant que *Guttemberg*, apporta l'idée de l'Imprimerie, de *Strasbourg* à *Mayence* ; mais comment la conçut-il cette idée ? C'est ici où les Ecrivains sont partagés. . . .

“ *Bergellanus* dit, que ce fut l'empreinte de son cachet ; sur laquelle il observa quelques lettres en relief, & l'attention qu'il fit à un pressoir à vin, qui lui firent naître cette idée. Mais on voit bien que ce n'est-là qu'un simple jeu poétique ; il est donc plus naturel de s'en rapporter aux annales de la ville de *Strasbourg* même. Ces sortes de piéces ne sauroient être suspectes, parce que tout ce qui se met dans les Archives d'une ville passe par les mains des Magistrats, qu'on ne sauroit raisonnablement soupçonner de fourberie ; leur témoignage est donc authentique dans tout ce dont ils ont pu être informés. Or, ces annales portent que *Jean Mentel*, Citoyen de

*Strasbourg*, inventa l'Imprimerie vers l'an 1440., qu'un de ses domestiques découvrit le secret de son Maître à *Guttemberg*, qui le porta à *Mayence*. *Jérôme Gebvailer*, qui vivoit environ soixante-dix ans après le temps de cette invention, confirme la même chose. *Schragius* ajoute que *Guttemberg*, & ceux qu'il s'étoit associés à *Mayence*, ayant des fonds plus considérables que *Mentel*, imprimerent plus de Livres, se firent mieux connoître que lui; ce qui donna lieu de dire qu'ils étoient les inventeurs de l'Imprimerie. J'ajoute à cela que l'art de *Mentel* ne consistant qu'en des planches gravées, & ceux de *Mayence* ayant bientôt inventé des caractères de fontemobiles, il n'est pas surprenant qu'on les ait regardés dans le monde comme les inventeurs de la véritable Imprimerie, sans faire mention de ceux qui leur en avoient donné la première idée. „

“ En prenant pour époque certaine le *Pseautier*, imprimé à *Mayence* par *Fust* & *Schoiffer* l'an 1457. je suis remonté, comme vous voyez, jusqu'à l'an 1440. qui est à peu près le temps où *Mentel* commença à imprimer à *Strasbourg*. Suivons

la même méthode , & examinons si per-  
sonne n'avoit eu cette idée avant *Mentel.* ,

Les cartes à jouer étoient en usage au commencement du XV. siècle. On les fait par le moyen d'une planche de bois gravée, sur laquelle on applique le papier, après avoir légèrement enduit le bois avec une espee d'encre. Rien n'approche autant de la premiere Imprimerie que cela. Les essais qu'on en trouve dans les cabinets de quelques curieux, dont on peut voir la notice dans les années 1703. & 1707. des *Transactions Philosophiques*, prouvent la grande conformité qu'il y a entre les uns & les autres. Il est vrai que tous ces Livres, imprimés avec des planches de bois, ne portent avec eux aucune date qui fixe l'année de leur impression, & qu'on n'y voit ni le nom de l'Imprimerie, ni le lieu où ils ont été imprimés. Si l'on avoit eu cette précaution, la question que nous examinons seroit bientôt décidée: mais il faut savoir que ces premiers Imprimeurs cachoit avec soin leur art, parce qu'ils vendoit leur impression comme une copie faite à la main; ce qu'ils n'auroient pas osé faire, s'ils

avoient divulgué la maniere dont ils s'y prenoient. Vous me demanderez sans doute s'il n'y a aucun moyen de fixer le temps, le lieu & le nom des Imprimeurs de tous ces Livres faits avec des planches gravées. Je vous avouerai que la chose n'est pas aisée, parce qu'ils ne font pas tous sortis de la même presse, ni dans le même temps. Voici cependant à quoi il me semble qu'on peut s'en tenir.

L'Auteur de *la Chronique de la sainte ville de Cologne*, dit que *Guttemberg* employa depuis l'an 1440. jusques à l'an 1450. à perfectionner l'idée qu'il avoit conçue de l'Imprimerie. Comme il ne savoit point que cet homme eût apporté cet art de *Strasbourg*, & que d'un autre côté il savoit qu'avant 1440. on avoit imprimé des *Donats* en Hollande, il ne balance point à assurer que c'est un exemplaire de cette impression qui donna à *Guttemberg* la première idée de l'Imprimerie. Ce témoignage de *la Chronique de Cologne*, est confirmé par celui de *Maringolus Accursius*. Je crois donc pouvoir conclure de ces deux autorités qu'on imprimoit en Hollande avec des planches de bois avant l'an 1440.

Or, puisque ni les annales de *Srasbourg*, ni ceux qui ont écrit en faveur de *Magyence*, ne disent point qu'on ait imprimé dans ces deux Villes avant 1440. il faut nécessairement convenir que l'Imprimerie avec des planches de bois, a été en usage en Hollande avant que d'être établie dans ces deux Villes. Voilà, Messieurs, d'où sont sortis toutes ces grossières Editions qu'on garde par curiosité, & qui sont sans date & sans lieu d'impression. L'on conserve encore deux Livres ainsi imprimés à *Haerlem*; l'un en Latin, & l'autre en Hollandois. La Langue dans laquelle ce dernier est écrit, fournit une preuve bien forte qu'il a été imprimé en Hollande. Quelle apparence qu'on eût imprimé en Allemagne un Livre en Hollandois? L'on ne peut pas dire qu'il ait été imprimé après la rupture de *Guttemberg* & de ses associés, qui arriva en 1455. car alors l'on n'imprimoit plus avec des planches de bois, mais avec des caractères de fonte, & mobiles. Quelle époque lui assignera-t-on, si l'imprimerie n'a été connue en Hollande qu'après l'arrivée de *Guttemberg* à *Haerlem*? L'on peut donc regarder comme une chose

très-probable, qu'on imprimoit en Hollande avec des planches de bois avant l'an 1440. Mais dans quelle Ville de ce pays y avoit-il une Imprimerie? Il n'y a qu'une voix là-dessus ; tous conviennent que s'il y en avoit une, elle étoit à *Haerlem*, & que celui qui imprimoit, se nommoit *Laurent Coster*.

Je viens de vous faire voir que *Laurent Coster*, bourgeois de *Haerlem*, a imprimé avant que *Mentel* imprimât à *Strasbourg*, & *Guttemberg* à *Mayence* : il me resteroit à vous faire l'histoire de ce premier Imprimeur de la maniere dont il inventa cet art, & comment il fut porté tout d'un coup à *Strasbourg* ; mais je suis persuadé qu'il y a dans la compagnie des personnes plus capables de remplir cette tâche que moi. Ceux de ses Messieurs qui se sont attachés à l'examen de ce point particulier de l'*Histoire de l'Imprimerie*, peuvent vous en instruire beaucoup mieux que je ne pourrois le faire. Je leur en laisse donc le soin, persuadé qu'ils auront assez de complaisance pour nous faire part de leurs lumières.

Tu juges bien, sage & savant Abu-

kibak , que cette question étoit devenue trop intéressante pour la compagnie , pour perdre l'occasion de s'éclaircir pleinement là-dessus. On invita ceux de ces Messieurs , que celui qui venoit de parler , avoit en vue , à achever d'approfondir cette matiere. Tous étant persuadés qu'ils ne s'acquitteroient pas moins bien de leur tâche que les précédents , l'un d'eux continua ainsi.

Laurent *Coster* étoit d'une famille Patricienne de *Haerlem*. Il étoit un de ces génies profonds , à qui la moindre ouverture fournit de grandes idées. Un jour qu'il se promenoit dans un bois qui est aux portes de la Ville , le hasard voulut qu'il ramassât un morceau de l'écorce d'un hêtre. Peut-être que pensant à autre chose , il serra dans sa main ce qu'il venoit de recueillir. Vous n'ignorez pas , Messieurs , que les petites piéces d'écorce , séparée les unes des autres , sont toujours raboteuses , & il y a souvent des vermoulures de différentes figures. Le même hasard qui lui avoit fait ramasser cette écorce , fit qu'en ouvrant sa main , il jetta les yeux dessus , & apperçut qu'elle y avoit tracé de cer-

taines figures; peut-être représentoient-elles des Lettres. Quoi qu'il en soit, ces figures lui firent concevoir l'idée de l'imprimerie. Il façonna lui même des caractères, & fit l'essai de quelques lignes. Cela lui ayant réussi, il conçut de plus grandes idées. Il vit bien qu'il n'étoit pas possible d'imprimer des Ouvrages un peu grands avec ces caractères façonnés à la main. Les planches dont on se servoit pour imprimer les cartes, lui firent naître l'idée a'en graver de pareilles pour imprimer des Livres. Du projet à l'exécution; il n'y a pas loin chez un homme du caractère de *Coster*. Il fut aidé dans cela par son gendre, & imprima ensuite non-seulement des *Alphabets*, mais encore un *Donat*, le *Miroir du Salut humain*, & sans doute d'autres Livres que nous ne connoissons pas. Il me seroit difficile de fixer l'année dans laquelle il fit ses premiers essais. *Scrivenerius* & *Boxhornius* ne se sont peut-être pas tant écartés du vrai quand ils ont dit, l'un l'an 1420. & l'autre 1428. ou 1430. Ce qui est sûr, c'est que, comme on l'a déjà remarqué, la *Chronique de Cologne* & *Accursius* attestent qu'on avoit des *Do-*

162 LETTRES CABALISTIQUES ,  
*nats* , imprimés en Hollande avant 1442.  
Je ne dirai rien du témoignage assez dou-  
teux d'un Rabbin , qui assure avoir vu un  
Livre imprimé en 1428.

L'on a déjà rapporté ci-dessus le témoi-  
gnage d'un vieux Relieur de *Haerlem* , qui  
assûroit que *Coster* avoit été volé par un  
de ses garçons Imprimeurs. Cet homme  
se nommoit *Jean* , & se retira avec quel-  
ques-unes des planches gravées de son  
Maître, dans le dessein de profiter de cette  
invention pour son compte particulier.  
L'on a soupçonné, sans beaucoup de fon-  
dement cependant , que ce *Jean* étoit *Fust*.  
Pour moi , j'ai une toute autre idée , &  
je crois que c'étoit *Jean Mentel*. Les raisons  
que ce vieux Relieur avoit pour croire que  
ce voleur étoit *Fust* , n'étoient que des  
conjectures , fondées sur le bruit qui s'é-  
toit répandu que *Jean Fust* avoit inventé  
l'Imprimerie à *Mayence*. En falloit-il da-  
vantage pour lui faire conclurre que son  
voleur , qui s'appelloit *Jean* , s'étoit retiré  
dans cette Ville ? S'il avoit su qu'un au-  
tre *Jean* , établi à *Strasbourg* , avoit exercé  
cet art avant le *Jean* de *Mayence* , il auroit  
sans doute raisonné tout autrement , &

n'auroit pas hésité à assurer que c'étoit celui-là qui avoit volé l'honneur de l'invention à son Maître.

Si vous joignez ce que je viens de dire avec les autres réflexions qui ont été faites en votre présence, vous verrez que l'Imprimerie a été inventée à *Haerlem*, qu'elle passa ensuite à *Strasbourg*, & de là à *Mayence*. Chacun des Imprimeurs tenant son travail secret, on ne soupçonnoit pas même qu'il y eût un pareil art au monde : on ne l'apprit que par la rupture de *Guttemberg* & de ses associés : mais comme cette rupture éclata à *Mayence*, & que les Imprimeurs de cette dernière Ville avoient beaucoup perfectionné cet art, on ne parla d'abord que d'eux, & on les regarda comme inventeurs. Ce ne fut qu'en remontant à la source, comme nous avons fait, qu'on se forma des idées plus distinctes de toute cette affaire. On ne le fit pas même d'abord; ce qui fut la cause que ceux de *Mayence* ont été assez longtemps en possession de cet honneur, & que bien des personnes croient encore aujourd'hui qu'on ne sauroit les en priver sans injustice. Mais, j'espère qu'après les discus-

sions dans lesquelles nous venons d'entret, il n'y a personne dans cette assemblée qui ne soit convaincu que cette prétention de *Mayence*, aussibien que celle de *Strasbourg*, est très-mal fondée.

Cet homme, illustre Cabaliste, ajouta encore diverses choses pour soutenir cette opinion ; mais je ne crois pas devoir m'y arrêter. J'ajouterai seulement la réflexion qui fut faite par un de ces Messieurs, au sujet des voyages de *Gluttemberg* après la séparation de la Société. D'abord il alla à *Strasbourg*, ensuite il vint à *Haerlem*. D'où vient le choix de ces deux Villes plutôt qu'aucune autre ? Il semble qu'il y ait eu du dessein en cela. Il alla à *Strasbourg*, parce qu'il crut pouvoir former un établissement avec *Mentel*, de qui il tenoit son art ; mais peut-être en fut-il rebuté, & que celui-ci ne voulut rien avoir à faire avec un homme qui étoit complice du vol qui lui avoit été fait. Quoi qu'il en soit, il quitta *Strasbourg* pour aller à *Haerlem*. Il y a apparence qu'il avoit eu le vent que *Mentel* n'avoit pas été plus fidèle à son Maître, que le valet de *Mentel* ne l'avoit été au sien, & que *Haerlem* étoit

le lieu où l'Imprimerie avoit pris naissance. Comme lui & ses associés avoient beaucoup perfectionné cet art, il ne douta point qu'il ne fût bien reçu de *Coster*. On ne sçait point s'il se trompa dans ses conjectures, ce qui est bien sûr, c'est qu'il quitta encore *Haerlem*, retourna à *Meyence*, & est mort au service d'*Adolphe de Nassau*.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

---

 L E T T R E C L X X I I .

Ben Kiber, au Cabaliste Abukibak.

**D**E P U I S quelques jours, mon cher Abukibak, je me suis trouvée l'humeur tout autre qu'à l'ordinaire. Tu me l'as connue autrefois enjouée, & même badine; tout à coup elle est devenue sombre, & j'ai craint de tomber dans la mélancholie. Comme je connois la cause & les conséquences de ce dérangement, j'ai recouru promptement au remède, qui est l'unique

165 LETTRES CABALISTIQUES ,  
dans ces sortes de maux. Ce remede est,  
comme tu le fais , le divertissement & la  
joie ; il opere toujours avec efficace. Per-  
sonne ne l'ignore , mais tout le monde  
n'en connoît pas la recette.

Le grand art de préparer ce spécifique,  
est de consulter le caractere & l'esprit des  
malades. Il y en a qui ne sont que corps  
& que matiere. A ceux-là , quand on me  
consulte, j'ordonne l'exercice , le carosse,  
le cheval , les promenades. Un Petit-mâ-  
ître se guérit à cabrioler ; une jeune fille à  
s'entendre dire des douceurs ; une vieille  
à sermonner la jeunesse ; une maîtresse à  
gronder la servante ; l'homme de Cour à  
faire le pied de grue au Palais ; & le cour-  
taut de boutique à se parer d'une épée à la  
Comédie.

Toute l'habileté des Médecins qui ont  
la vogue , consiste à savoir faire ce discer-  
nement , qui est pour eux la vraie *diagno-*  
*sique*. Au lieu que les autres , séduits par  
l'autorité d'*Hippocrate* & de *Galien*, [s'a-  
musent à tâter le pouls , à lire dans les  
yeux , à examiner les urines ; ceux-ci ne  
s'arrêtent qu'à étudier l'air & la contenan-  
ce de leurs patients. A la maniere de por-

ter sa perruque, de se tenir sur les pieds, de saluer, d'ouvrir sa tabatiere, de mettre ses rubans, d'arranger sa coëffure, & de faire jouer son éventail, ils pénètrent d'abord les sources de la maladie, & les dissolvants qu'il y faut appliquer. Voyent-ils dans la ville une Belle en langueur, la diagnostique leur dit que la Dame s'ennuie auprès d'un époux, & qu'il faut préférer les eaux de *Bourbon*? En voyent-ils une autre qui dépérit à vue d'œil en Province, c'en est assez pour leur apprendre qu'il faut ordonner l'air de *Paris*, la fréquentation des spectacles, & l'assiduité aux *Tuilleries*.

C'est ainsi que se doit traiter cette prodigieuse quantité de pures machines qui forment la multitude dans les Sociétés humaines. Mais la méthode ne vaut rien pour des êtres qui sont d'un rang supérieur, comme toi & moi, par exemple, mon cher *Abukibak*; c'est-à-dire, pour de vrais Philosophes qui n'ont de goût que pour les Sciences, & qui ne tiennent à l'homme que par une misérable figure dont ils n'ont encore pu se défaire. Les gens de cette espèce, rares en tout sens,

font un monde à part sur la terre. Singuliers en tout, ils ont leur façon de penser, d'agir, de parler, de s'habiller même, & de faire les choses les plus communes tout autrement que ne les fait le vulgaire. Cela fait à la vérité que la foule grossière a cru devoir établir pour maxime constante, *qu'il n'y a point de grand esprit qui n'ait quelque grain de folie.*

Mais est-ce aux fous à juger des sages, & ces derniers seroient-ils ce qu'ils sont, si leurs allures n'étoient pas distinguées?

Les loix de cette singularité universelle s'étendent jusqu'aux divertissemens qui sont nécessaires pour la santé. Il en faut pour l'élite des Savants de tout autres que pour la populace qui remplit les champs & les villes. Ils s'ennuyent à la mort de ce qui enchante les autres. Ils bâillent au plus beau concert de Musique : ils dorment aux conversations les plus légères : ils tombent en défaillance à la vue des dés & des cartes. Tout cela n'est point assez gai pour eux, parce qu'il leur paroît trop bas & trop indigne. Pour récréer leur esprit, il faut toujours quelque objet qui l'occupe, & ce n'est tout au plus qu'en  
descen-

dant de la région la plus élevée des Sciences, à la moyenne; qu'une ame, comme la leur, s'amuse & se délasse.

Je t'apprendrai, mon cher Abukibak, ce qui est arrivé depuis peu en ce genre à notre illustre & bon ami *Pharzanmelek*. Il étoit allé à *Rome* dans l'espérance d'y faire de nouvelles découvertes. N'y trouvant rien de ce qu'il y cherchoit, & ne pouvant se résoudre à perdre son temps, comme le font tous les étrangers, à visiter les Eglises & les Palais, il se promenoit tristement dans les rues. Le Bibliothécaire d'un Cardinal qui l'observoit, & qui crut voir quelque chose de sinistre dans sa rêverie, en fut touché de compassion, & crut que l'humanité l'engageoit à ne pas abandonner ce malheureux à son désespoir. Prenant donc un prétexte pour l'aborder.

„ Monsieur, *lui dit-il*, vous avez toute  
 „ mine de n'avoir ici que peu d'habituez  
 „ des; & si je ne me trompe à votre air,  
 „ quelque affaire chagrinante doit vous  
 „ y avoir attiré. Pardonnez ma curiosité,  
 „ elle peut vous paroître suspecte;  
 „ mais elle n'est que généreuse. Je suis  
 „ en état de vous rendre service. Hono-

„ rez moi de votre confiance , je vous en  
 „ conjure. *Ces dernières paroles reveillerent*  
 „ *Pharzanmelek , & lui firent comprendre*  
 „ *l'équivôque que sa mélancholie avoit cau-*  
 „ *sé. Monsieur , répondit-il , je vous suis*  
 „ *obligé d'une façon si prévenante , & si*  
 „ *gracieuse. Quoique je connoisse peu*  
 „ *l'Italie , je me désierois de tout autre ;*  
 „ *mais je me suis assez attaché de tout*  
 „ *temps à l'étude de la physionomie pour*  
 „ *lire dans vos yeux toute la générosité*  
 „ *de votre cœur. Je n'ai point de mau-*  
 „ *vaises affaires ; il est seulement vrai que*  
 „ *je m'ennuie extrêmement dans cette*  
 „ *Ville , parce que j'y suis loin de mon*  
 „ *cabinet. De votre cabinet ! s'écria l'o-*  
 „ *bligéant Italien. Il ne vous faut que des*  
 „ *Livres ? Faites-moi l'honneur de me*  
 „ *suivre dans ce Palais. J'ai sous ma garde*  
 „ *ceux de son Eminence le Cardinal P\*\*\*.*  
 „ *Vous aurez à choisir. Là dessus ils en-*  
 „ *trent tous deux , & la Bibliothèque étant*  
 „ *ouverte : Voici , Monsieur , dit le Ro-*  
 „ *main , de quoi vous contenter. Il y a de*  
 „ *tout. Que voulez-vous ? Dans l'état où*  
 „ *je suis , répondit le voyageur , je n'ai be-*  
 „ *soin que de quelque lecture qui me di-*

„ vertisse. Oh ! je vous entends , *repliqua*  
 „ le Bibliothécaire , vous cherchez des  
 „ Ouvrages de goût , d'imagination , de  
 „ bel esprit. Tournez les yeux de ce côté ,  
 „ vous y en trouverez dans toutes les  
 „ Langues : Aristophane , Cérvantes , Catz ,  
 „ Bocace , la Bruyere , Machiavel. Fi ,  
 „ Monsieur , *repartit brusquement Pharez-an-*  
 „ *melek* , est-ce que d'honnêtes gens se  
 „ divertissent à lire ces bagatelles ? Pour  
 „ désennuyer des gens de mon caractère ,  
 „ parlez leur , par exemple , de la Poly-  
 „ glotte. Si vous l'aviez ici , je vous con-  
 „ jurerois de m'en prêter un Volume.  
 „ C'est dans des Livres comme celui-là ,  
 „ que je reprends ma gaieté , lorsque des  
 „ études plus sérieuses l'ont altérée. Soit  
 „ fait , *répondit l'italien en souriant* , je  
 „ connois pourtant bien des personnes qui  
 „ regarderoient un Tome de la Polyglotte  
 „ te , comme une lecture plus propre à  
 „ nourrir la mélancolie qu'à la chasser.

Ce Bibliothécaire jugeoit trop de l'étranger par lui-même. Il ignoroit que les Savants du premier ordre ressembloit , en fait de Sciences , aux *Moscovites* en fait de liqueurs. Ces derniers , accoutumés à

l'eau de vie , assaisonnée d'esprit de vin & de poudre à canon , croient descendre fort bas , & faire une grande diete , lorsqu'ils se réduisent au *Tochai* & au *Bourgogne*. Les autres , de même habitués avec le Monde élémentaire , & liés par un commerce intime avec les *Sylphes* & les *Gnomes* , trouvent que pour eux , tout ce qui est au-dessous n'est que pur amusement. A peine la *Sténographie* de *Thritheme* , la *Magie naturelle* de *Porta* , les *Subtilités* de *Cardan* , & tant d'autres Ouvrages pareils leurs paroissent-ils mériter par amusement un regard. Un fameux *Anglois* , nommé *Hyde* , les imitoit de fort loin. Lorsque quelqu'un entroit dans la Bibliothèque publique d'*Oxford* , il se croyoit perdu de réputation , si l'on ne l'y surprenoit qu'avec un Manuscrit *Hébreu* ou *Arabe* à la main. Il falloit pour son honneur que ce Manuscrit fût pour le moins *Chinois* ou *Moungale*.

C'est dans ce goût-là , mon cher *Abukibak* , que je prends le grand spécifique pour ranimer les esprits. En guise d'*elixirs* & de *sels volatils* , au lieu de la *Cabale Philosophique* qui est notre aliment ordinaire , je me suis jetté dans la *Cabale*

des *Juifs*. Pour des gens comme nous, ce n'est-là qu'un vrai badinage ; il ne s'y agit que de quatre ou cinq Alphabets mystérieux à étudier. Dès que l'on connoît ses lettres, & que l'on fait les compter, les peser, les transposer, les combiner, en un mot, dès que l'on fait lire, il n'y a plus, ni dans la Nature, ni dans la Religion, de mystères qui ne se dévoilent ; il n'y a plus rien qui ne soit de plein pied.

Mais je t'avouerai que de tous ces Alphabets de la Cabale *Juive*, le plus curieux & le plus amusant est le *Céleste*. Chaque étoile est une lettre ; ces étoiles, selon leurs positions différentes, composent des mots, & chacun de ces mots forme dans le Ciel une loi, où si l'on veut, un oracle qui décide de tout ce qui se fait sur la terre. Lors donc que l'on fait lire dans ce beau Livre, on y apprend tout ce que font les hommes, & l'on y découvre jusqu'aux choses les plus cachées. On y voit ce qui se passe dans le cabinet des Princes, dans les cercles & dans les ruelles. Quelles scènes ! Quel spectacle ! Et que les hommes sont heureux de ce qu'il y a si peu de gens assez habiles dans cet Alphabet

174 LETTRES CABALISTIQUES ;  
céleste ; pour y lire à Livre ouvert quand  
ils veulent !

Pour moi , qui ai cette habileté , je ne connois point de passe-temps plus agréable. Chaque constellation ayant sa direction sur les divers pays du Monde , je me promene légèrement de l'Europe en *Affe* , de la *Chine* en *Espagne* , & dans une belle nuit j'apprends tout ce que ma curiosité me suggere. Ici je vois un Philosophe , qui , tout en débitant les plus belles leçons sur le mépris des richesses , se dépite en secret de ce qu'un Financier de son voisinage peut avoir des pêches & des melons avant lui. Là j'apperçois un grand Seigneur , qui , parlant sans cesse de ses titres , de sa maison , de sa naissance , s'encanaïlle avec des gueuses pour la débauche , & avec des filous pour le jeu. Un moment après , j'examine l'état du Parnasse , & je ris de bon cœur de certains barbouilleurs de papier , qui se plaignent amèrement du mauvais goût de leur siècle , & qui s'obstinent à se croire de beaux-Esprits , par la seule raison qu'ils auroient grande envie de le devenir. Je me donne ainsi la comédie la plus complète & la

plus charmante qu'il puisse y avoir. Le Théâtre est superbe, les décorations sont brillantes; les personnages, tels qu'il me plaît, depuis le Sceptre & la Thiare, jusqu'au Froc & la Houlette; & les caractères diversifiés à l'infini, quoique parfaitement naturels.

Je fais que les ignorants se moquent de cette Science Cabalistique. Ils prétendent que tout y est arbitraire, que l'Alphabet en est inventé à plaisir, que l'étoile dont on fait un A., l'on pourroit de même en faire un S., & que par conséquent on y pourroit lire de tout autres mots que ceux que l'on prétend y trouver; mais ceux qui font cette objection, ne prennent pas garde qu'il est universellement établi dans l'usage commun, que l'on bâtit les systèmes les plus certains sur les principes les plus incertains. Entrez dans un Café, par exemple. A cette table on règle définitivement la paix & la guerre; on entre en campagne; on bat les ennemis; on pousse jusques-là les conquêtes; on prédit enfin tout ce qui se fera & tout ce qui ne se fera pas dans l'année. A cette autre on décide souverainement, & comme en dernier ressort;

H iv

du mérite & du démérite des actions humaines ; on assure que tel Négociant n'a fait banqueroute que par sa mauvaise conduite , que tel Abbé n'est devenu Evêque que pour avoir été l'Intendant des menus plaisirs de quelque Princesse ; ou que telle Dame ne caresse si tendrement son bichon que faute de mieux. Mais les premiers connoissent-ils le penchant du Prince, les intentions du Ministre, les intrigues du cabinet ? Les autres ont-ils examiné les comptes du Négociant , suivi tous les pas de l'Abbé , ou lu dans le cœur de la Dame ? Point du tout ; par rapport aux principes , ce n'est chez eux qu'une extrême incertitude , ou qu'une ignorance parfaite. Les conséquences qu'ils en tirent , ne laissent pas d'être toujours la vérité toute pure.

Ceci me rappelle, mon cher Abukibak, la question que j'ai souvent oui agiter. On demande quelle est la profession la plus répandue , & celle dont il y a le plus de gens dans le Monde ? Les uns sont pour la Théologie , les autres pour la Jurisprudence , & la plupart pour la Médecine. De tous les côtés il y a de bonnes raisons, vous trouvez par-tout une foule de gens

qui veulent assujettir la Religion des autres à la leur , ou qui viennent vous donner dans les affaires épineuses des conseils qu'on ne leur demande point ou qui ont des remèdes infailibles pour quelque mal que ce soit. Quant à moi , je croirois que la cabale *Juive* l'emporte sur toutes les professions. Il n'y a presque pas un seul homme qui ne soit Cabaliste dans sa manière de juger du prochain ; il s'y fait au gré de ses passions un système tout capricieux & tout arbitraire , il ne prononce pourtant jamais qu'avec assurance.

Je te salue , sage & savant Abukibak.

---

 L E T T R E CLXXIII.

Astaroth au *studieux* Ben Kiber.

**U**L faut , *studieux* ben Kiber , que je te fasse part d'un voyage que je viens de faire autour du Monde. Je m'y suis proposé pour fin générale , non de séduire les hommes , ou de les rendre plus méchants qu'ils ne le sont d'eux-mêmes ; mais de voir s'ils sont encore ce qu'ils étoient au-

H v

trefois, & si leurs vices nationaux ne sont point changés depuis quelques siècles. Avec mes dons acquis & naturels, rien ne m'est plus facile que des épreuves semblables. Je possède parfaitement toutes les Langues, & les parle de même. Dans un clin d'œil je me transporte d'un lieu à l'autre par la légèreté du corps aérien qui me reste toujours lorsque je me dépouille de la figure humaine que j'avois empruntée. Quand il me plaît de reprendre cette dernière, je me fais homme ou femme, jeune ou vieux, comme cela me convient. Mes habits, faits par art de Fée, sont toujours & par-tout à la mode; de sorte que je ne suis étranger nulle part, à moins que je ne veuille bien l'être: & par parenthèse, cela m'arrive fort rarement; car il y a peu de Nations où la qualité d'étranger ne soit pas à charge. Je ne connois même guère que la France, où cela ne soit point.

Après ce que je viens de dire de ma manière de voyager, tu conçois aisément que ma relation sera dans un tout autre goût que celle de Dampierre, de l'Abbé de Choisi, & de tant d'autres semblables.

Je t'épargnerai la description des Caps, des Promontoires, des baies, des havres, des poissons de mer, des tempêtes & des vents alisés. Je fais que tout cela t'ennuye, & à dire le vrai, cela m'ennuieroit aussi bien fort, si par malheur j'étois condamné à le lire. Qu'il puisse être de quelque usage, je ne voudrois pas le nier; mais que la lecture en soit fort divertissante, c'est ce que je ne saurois penser, quelque stupide que soit le Lecteur. Toute la grâce que l'on peut faire aux Auteurs qui s'amuse à ces riens-là, c'est de croire qu'ils ont écrit, ou pour marquer leur exactitude, ou pour dresser des Cartes marines.

Pour éviter un autre défaut des mêmes Ecrivains, je ne m'arrêterai point non plus à mille choses que d'autres ont mille & mille fois répétées. C'est, à mon avis, un désagrément insupportable de relire en cinq ou six Ouvrages la route qui mene de *Constantinople à Jerusalem*, ou du *Caire à la Meque*, & par conséquent les Caravanséras, les Eglises, les Mosquées, les habits, & les mœurs des habitants. Comme ta Bibliothèque est bien fournie, je te suppose bien instruit de tout ce que je

pourrois te dire en ce genre, & je vais uniquement me borner à quelques particularités que les coureurs qui m'ont précédé, n'ont pu savoir, ou qui ont échappé à leur diligence.

Je te dirai donc d'abord que traversant en l'air les vastes espaces de la mer du Sud ; j'aperçus une isle de médiocre grandeur, que je croyois déserte, & qui me parut habitée. Je me souvenois très-bien que faisant la même route, il y a deux à trois cents ans, je n'y avois pas découvert la moindre trace de créatures humaines. Au lieu de cette ancienne solitude, je vis des champs cultivés, des bourgs, des villes, & toutes les apparences d'un petit Etat formé par des hommes. La nouveauté de l'objet me surprit, & la curiosité suivit de près la surprise. Je conçus tout aussi-tôt le dessein de considérer de près cette colonie, & d'examiner si ce peuple, d'une origine si récente, & par sa situation si séparé du reste du monde, ressembleroit à ceux du continent. Voici de quelle maniere je m'y pris pour tenter l'aventure.

Voyant, non loin de la mer, & dans le milieu d'un petit bois, une espee de

cabane qui me paroissoit assez propre , je crus que je ne pouvois mieux m'adresser pour prendre langue , avant que d'entrer plus avant dans le pays. Mais comme j'appréhendai que ma présence n'effarouchât celui qui vivoit dans cette retraite , si quelque raison d'humanité ne me le rendoit pas accessible , je feignis d'être un malheureux voyageur qui venoit de faire naufrage sur la côte prochaine. Avec des habits , encore dégoutants de l'eau de la mer , un visage défait , des genoux tremblants , & toute la mine extérieure d'un homme accablé de fatigue & de douleur , je me présentai à l'entrée du bosquet , où je vis un bon vieillard qui prenoit le frais sous ces arbres. A sa vue je me jettai à terre , & joignant les mains , en accompagnant de tristes gémissements une humiliation si profonde , je lui marquai par ces signes muets l'extrême besoin ou j'étois de son assistance. Il comprit ce que je voulois lui dire , & courant pour me relever " Frere , *me dit-il en Chinois* , soyez le bien venu ; je vous plains. " Entrez chez moi , vous y trouverez du secours. Je suis logé à l'étroit , mais quelque petite que soit ma demeure , il y a

„ toujours place pour des infortunés comme  
 „ vous „. Je le remerciai très-humblement  
 dans la même Langue , & charmé qu'il fut  
 de m'entendre , je crus remarquer que cette  
 communication de langage ajouta quelque  
 chose à la vivacité de sa compassion natu-  
 relle.

Dispense-moi studieux ben Kiber , de te  
 décrire la reception qu'il me fit dans sa mai-  
 sonnette. Il n'y oublia rien de ce qu'il put  
 imaginer de plus tendre & de plus gracieux  
 pour me remettre & pour me consoler ;  
 mais tu t'imagines aisément qu'il voulut  
 savoir mon histoire , & que je ne pus lui  
 refuser cette satisfaction. Je lui dis que  
 j'étois Chinois de naissance ; que m'étant  
 jetté de bonne heure dans le commerce ,  
 j'avois acquis par ce moyen la connoissance  
 de quelques Européens qui m'avoient mis  
 en tête de voyager comme eux , afin de  
 faire une plus grande fortune ; que je m'é-  
 tois embarqué dans l'un de leurs vaisseaux  
 qui alloit au Pérou , d'où je comptois de  
 passer en Hollande , afin de retourner en-  
 suite à la Chine ; en faisant le tour de  
 l'Afrique ; que notre vaisseau venoit de  
 donner contre un rocher sur les côtes de

cette Isle; que je croyois être le seul qui se fût sauvé de tout l'équipage , & qu'en perdant tout mon bien , je m'estimois heureux d'être tombé dans un Isle , dont les habitants étoient aussi humains que je le venois d'éprouver.

La fin de mon discours l'attendrit , & je m'apperçus de quelques larmes qu'il retenoit avec peine. Je crus d'abord qu'il les donnoit beaucoup moins à mes louanges qu'à mes disgraces ; mais il ne me laissa pas long temps dans l'erreur. « Mon Fils , » *me dit-il* , je vois bien que cette isle » vous est encore inconnue. Les habitants » n'en sont pas à beaucoup près si hu- » mains & si vertueux que vous le pré- » sumez ; peut-être même n'y a-t-il point » de Nation plus méchante. Ma retraite » en est une preuve , je n'ai trouvé que » ce seul moyen pour passer dans quel- » que repos le reste de mes jours. Il regne » parmi nous tant de scélératesse , qu'il » m'a fallu fuir pour jamais les bourgs » & les villes ; heureux encore si dans » mon Hermitage je pouvois ignorer ce » qui se fait dans le Monde « ! A ces » mots , les larmes qu'il avoit jusqu'alors

184 LETTRES CABALISTIQUES ,  
contraintes , coulerent en abondance , &  
saisissant avec politesse l'occasion qu'il me  
présentoit lui-même de le faire parler , je  
lui témoignai mon étonnement de ce qu'il  
me disoit , & le priai de m'apprendre com-  
ment il étoit possible que dans un pays  
qu'il me disoit si corrompu , je trouvasse  
pour ma première rencontre un si honnête  
homme. » Mon Fils , *répondit-il* , je suis  
» à présent trop ému pour vous satisfai-  
» re ; renvoyons ce récit à demain. Vous  
» avez besoin de repos , voilà un lit que  
» je vous ai préparé. Dormez tranquil-  
» lement , & je tâcherai , s'il se peut , d'en  
» faire autant dans le mien. »

« Je me levai dès la pointe du jour , &  
trouvai mon hôte de bout ; il faisoit du  
chocolat , & m'ayant demandé comment  
je me portois après les chagrins & les  
peines de la journée précédente , il me fit  
prendre avec lui deux tasses de cette li-  
queur. Je lui réitérai mes remerciements ,  
& l'assurai que je ne sentois plus d'autres  
maux que les siens ; que ce qu'il m'en  
avois dit la veille m'avoit occupé toute  
la nuit , & que j'étois dans une extrême  
impatience d'en savoir davantage , afin

que je pusse, ou le consoler, ou m'affliger autant que je le devois avec lui, pour lui témoigner toute ma reconnoissance. *Je le veux bien*, me dit-il, *je puis le faire à cette heure avec moins d'émotion que je ne l'aurois fait hier au soir.* Et continuant son discours, il m'apprit le détail dont je te ferai le récit, comme sortant de sa bouche.

Il n'y a guere plus de 150 ans, *me dit-il*, que mon bifayeul transporta ici sa famille avec un grand nombre de ses compatriotes, habitants de *Chang-Tong*. Un Mandarin de cette Province, très-savant, très-spirituel, & sur tout, un des plus honnêtes hommes de son temps, leur en inspira le dessein. La *Chine* étoit alors dans une situation violente, tout y étoit dérangé. Dans le gouvernement, dans les mœurs du peuple, dans les tribunaux de Justice, il ne régnoit que licence, qu'oppression, que tyrannie. *Van-Venq*, c'étoit le nom du Mandarin, voyoit avec douleur ce désordre. Il aimoit la vertu & la paix; une vie opposée à ses inclinations, lui devint amere. Il en conçut un dégoût invincible, & médita le projet de chercher

186      LETTRES CABALISTIQUES ,  
quelque coin de la terre où il pût finir  
ses jours d'une façon plus tranquille &  
plus agréable. Pendant qu'il s'occupoit de  
ces réflexions, il eut occasion d'entrete-  
nir un Navigateur, qui lui parla d'une  
Ile inhabitée qu'ils avoient rencontrée sur  
leur route, & dans laquelle on pourroit  
faire un établissement très-commode. Le  
Mandarin frappé de ce récit, ne manqua  
point de faire quantité de questions ; &  
s'affermissant de plus en plus dans son  
idée, il engagea le Navigateur par de  
grandes promesses à se charger d'y condui-  
re lui-même une colonie. Ayant gagné ce  
point, il ne lui fut pas difficile de faire  
entrer dans son plan quantité de familles  
qui lui étoient attachées. Ils s'embarque-  
rent sous sa conduite, & tout ayant favo-  
risé leur entreprise, ils arriverent bientôt  
dans cette nouvelle patrie.

Le Chef donna ses premiers soins à re-  
vétir le gouvernement d'une forme qui en  
assûrât le repos, en lui donnant pour base  
la félicité du peuple. Je ne vous parlerai  
ni du partage des terres, ni de la distri-  
bution des habitans, ni de la fondation  
des villes, ni de tant d'autres choses que

de sages Princes ne négligerent jamais. A tous ces égards *Van-Venq*, profitant de tout ce qu'il y a de meilleur dans les Livres publics & dans les usages de la *Chine*, & y ajoutant ce qu'une longue expérience, jointe à de profondes réflexions, lui avoit appris de plus utile pour le bien d'un Etat, n'oublia rien de ce que pouvoit imaginer la prudence la plus consommée. Mais on peut dire qu'en quelque sorte il se surpassa lui-même dans les Loix qu'il établit pour faire fleurir dans la Nation la concorde, la subordination, l'humanité, l'harmonie & l'innocence des mœurs. Persuadé que la multitude des Loix fait toujours plus de mal que de bien, il réduisit les siennes à deux, qui lui parurent renfermer tout ce que la saine raison dicte aux hommes. La première étoit *d'aimer la justice*, & la seconde, *d'aimer la vérité*, " car, disoit-il, » la vérité & la justice sont inséparablement » unies entre elles par la nature même » des choses. Le mensonge n'est nécessaire qu'à celui qui fait mal, & celui qui » fait mal, n'a de ressource que dans le » mensonge. Tout homme qui se prescrit » de ne dire que la vérité, ne fera point

» d'action qu'il ne sauroit avouer sans hon-  
 » te, & tout homme qui ne sort point des  
 » bornes de la justice, ne fera jamais dans  
 » l'obligation de mentir.

Avec ce peu de loix, animée par l'ex-  
 xemple & par l'autorité d'un Prince très-  
 juste & très vrai lui-même, la première  
 génération jouit de tout le bonheur que  
 la condition mortelle peut espérer dans  
 ce monde; mais cela ne fut pas de durée.  
 Bientôt quelques mauvais Citoyens s'ap-  
 perçurent qu'à l'aide d'une bonne foi  
 apparente, on pouvoit tirer du mensonge  
 mille avantages, & qu'il suffisoit des dehors  
 de la vertu pour en avoir tout le mérite  
 réel. Dans ce principe ils hasardèrent les  
 actions les plus perfides & les plus noires ;  
 & comme personne ne s'en défioit, ils por-  
 terent fort loin les excès de la fraude avant  
 que l'on s'avisât seulement de les soupçon-  
 ner de friponnerie. Quelques gens enfin  
 ouvrirent les yeux, & ceci produisit deux  
 effets opposés. Les uns n'en détestèrent  
 que davantage le mensonge, dont la con-  
 duite étoit d'autant plus infâme, que l'on  
 s'en servoit contre un peuple simple & cré-  
 dule; & les autres se laisserent au contrai-

re entraîner dans cette affreuse habitude , parce qu'ils la jugerent non moins commode qu'utile chez un peuple semblable.

Cette diversité de sentiments causa peu-à-peu de grandes disputes. La vérité toujours belle , toujours aimable par elle-même , trouva de zélés partisans & de puissants défenseurs. Le grand nombre étoit encore pour elle , & ses plus grands ennemis , ne se sentant pas l'audace de franchir toutes les bornes , faisoient profession d'avouer que la permission de mentir n'alloit point jusqu'au mépris du serment. C'étoit peu de chose ; mais c'étoit pourtant quelque chose ; mais quelles digues ne renverse point un torrent qui se déborde ? Deux hommes acheverent l'inondation du vice , & la porterent au comble. Le premier , qui de mauvais Plaideur devint passable Mathématicien , s'étoit acquis une grande réputation par le moyen de quelques tours de passe-passe qu'il savoit faire avec assez d'adresse. Ne sachant d'ordinaire ce qu'il disoit , ni ce qu'il vouloit dire , il eut le bonheur de faire accroire au Public qu'il pensoit mieux qu'il ne parloit , & que l'obscurité de ses discours n'étoit que profon-

190 LETTRES CABALISTIQUES ,  
deur de savoir, ou que sublimité de génie.  
Cet homme, tel que je viens de vous le  
dépeindre, avoit l'air naturellement grave,  
& artificieusement composé, ce qui le  
faisoit passer pour un homme de bien par-  
mi les gens qui ne le connoissoient pas. Il  
n'étoit donc pas surprenant qu'il fût pour  
le mensonge; mais ce que je ne puis me  
rappeller sans horreur, c'est que pour ban-  
nir la vérité de la terre, il réunit l'esprit  
de chicanne qu'il avoit retenu de sa pre-  
miere profession, avec les subtilités que  
peuvent fournir les Mathématiques, &  
qu'il entreprit de prouver par l'Algebre  
que l'homme étant un agent, non libre,  
mais nécessaire, il n'y a différence au-  
cune entre le vrai & le faux, parce que  
toutes les actions humaines sont néces-  
sités.

Maïs comme on oppoisoit à cela (1)  
l'autorité de *Confucius* qui prescrit la vérité  
pour la vertu Cardinale, un *Bonze* fort  
accrédité parmi les femmes, & très-puif-

(1) Du Halde, *Descrip. de la Chine Tom. II.*  
pag. 393. Ed. de la Haye 1756. Dans le *Tchong-  
Yong*, Ouvrage de *Confucius*, ce Philosophe éta-  
blit que la vérité est l'essence de toute vertu.

fant à la Cour, leva tous les scrupules. Il commenta si bien cet endroit des loix du grand Législateur de la *Chine*, qu'il en conclut, que le respect même de la vérité autorisoit le mensonge, & qu'il n'y avoit que les gens qui avoient le plus de vertu, qui fussent mentir. Il n'en fallut pas davantage pour ouvrir la porte à la licence la plus effrénée. Ce n'est plus dans cette Isle que pieges, que dols, que parjure, que brigandage. Il y a plus de sûreté parmi les tygres, que parmi les hommes. En vain ai-je voulu opposer ma voix à ce débordement, on m'a cruellement puni de mes sages leçons; parents, amis, enfants mêmes, tout s'est soulevé contre moi. Il m'a fallu enfin quitter la patrie, & vous me voyez dans cette retraite, attendant comme une grace, la mort qui me dérobera la connoissance de tant de malheurs.

Une autre fois peut-être, studieux ben Kiber, je t'acheverai mon Histoire; en voilà assez pour une Lettre.

Porte-toi bien, & comptes que partout les hommes ne valent pas grand-chose.



## L E T T R E C L X X I V .

*Le Cabaliste Abukibak à Ben Kiber.*

**T**U n'ignores pas , studieux ben Kiber, qu'il y a eu des Philosophes qui ont cru que la vie n'étoit qu'un songe continuel , & qu'il n'y a pas plus de réalité dans ce que nous voyons & faisons pendant la veille , que dans les songes que nous avons pendant le sommeil. Entre les réponses qu'on leur a faites , celle-ci est regardée comme une des plus solides. On leur a dit qu'il y avoit une différence essentielle entre ce qui se passoit dans le sommeil. Tout est lié dans le premier cas ; les objets se succèdent les uns aux autres toujours dans le même ordre & dans le même arrangement. Il n'en est pas de même dans le sommeil ; les objets d'un songe n'ont aucun rapport les uns aux autres ; ce sont des idées séparées qui n'ont aucune liaison entr'elles. S'il arrive qu'il y ait quelque arrangement dans les idées qui

qui le composent, cet arrangement ne sauroit être de durée; le songe de la nuit suivante ne se trouve lié par quoique ce soit au précédent.

Cette raison a sans doute de la force; mais je crois qu'il faut pousser le raisonnement plus loin, & dire qu'on ne trouve point dans une succession de dix ou douze songes un arrangement entre les idées qui les composent, semblable à celui qu'on observe dans tout le cours de la vie. L'on peut faire l'histoire de la vie d'un homme, l'on peut y appercevoir en la lisant, une certaine enchainure d'événements qui se succèdent les uns aux autres; & qui ont entre eux un rapport qu'il est facile de découvrir; mais si quelqu'un entreprenoit de faire l'histoire de tous ses rêves, quelle bizarrerie n'y remarquerait-on pas! quelle désunion dans les idées! Ce seroit un amas confus d'objets, entassés pêle-mêle les uns sur les autres.

Un songe que j'ai eu pendant deux nuits consécutives, a occasionné cette réflexion. Les mêmes idées & la même succession d'objets occuperent mon imagination pendant ces deux songes. Le second ne fut,

194 LETTRES CABALISTIQUES ,  
à parler exactement, qu'une suite du premier, puisque mon imagination saisit la seconde nuit l'idée où elle en étoit restée la première. Un rêve de cette nature ne pouvoit que faire de fortes impressions sur mon esprit, & se graver profondément dans ma mémoire; mais outre la singularité de cette circonstance, il étoit encore remarquable par la nature des choses sur lesquelles il avoit roulé. Tu me permettras, studieux ben Kiber, d'user aujourd'hui du privilège de mon âge, & de t'ennuyer peut-être par le récit d'une chose dont j'ai encore l'imagination toute frappée.

J'avois été occupé toute la journée à certaines opérations chymiques qui exigeoient un grand feu & une attention continuelle. Me sentant fatigué, je crus qu'une heure, employée à quelque lecture amusante, pourroit me délasser, & rétablir le calme dans mon esprit, qui se ressentoit de l'assiduité avec laquelle j'avois été obligé de me tenir auprès du feu. L'on m'avoit apporté depuis peu les pièces d'un procès Littéraire; rien ne me parut plus propre à produire l'effet que je desirois,

que la lecture d'un Ouvrage de ce genre. Comme ces sortes de pieces sont naturellement seches & peu intéressantes , leurs Auteurs qui n'ignorent pas cela , & qui veulent cependant que leurs Ecrits soient lus , ne négligent rien pour y répandre de l'enjouement. Dans cette pensée je commençai & achevai la lecture de ces diverses brochures ; après quoi , j'allai me coucher , & je m'endormis.

Tout ce que j'avois fait pendant la journée avoit tellement mis mon sang en mouvement , que mon imagination échauffée agit toute la nuit. Il me sembla que j'étois dans une ville de l'Orient , où le peuple étoit divisé en deux factions. Chaque étranger qui vouloit s'y établir , étoit obligé de se déterminer pour l'un ou l'autre des partis ; souvent même ils forçoient les simples passagers à prendre part à leur querelle. Ils n'eurent pas plutôt reconnu à mon visage que je n'étois point Citoyen , que je me vis environné d'un peuple entier ; hommes , femmes , enfants , chacun s'empressoit à me demander si j'étois *Omanite* ou *Schoquarite*. Je ne comprenois rien à ces termes barbares , comment aurois-je pu

leur répondre ? Je me contentai donc de leur dire que je n'étois ni *Omanite* ni *Schoquarite* , mais *étranger*. A ces mots je me vis abandonné d'une partie de cette foule qui m'entouroit. Ceux qui restoient , se voyant plus libres , me dirent alors : “

„ Quoique vous soyez étranger, vous ne  
 „ sauriez-vous empêcher de prendre parti  
 „ dans nos différends. Il ne s'agit pas d'une  
 „ bagatelle , le point qui nous divise , inté-  
 „ resse tout le genre humain ; & dès que  
 „ vous en serez informé , vous ne balan-  
 „ cerez pas à vous déclarer pour nous. „

Là-dessus je les priai de m'expliquer en peu de mots , de quoi il s'agissoit. “ Mon-  
 „ sieur , *me dit alors un de la troupe* , les  
 „ Omanistes qui se sont retirés , sont  
 „ tous des coquins , & les Schoquarites ,  
 „ dont vous voyez une partie autour de  
 „ vous , sont tous de fort honnêtes gens ;  
 „ hésitez-vous à préférer leur parti à ce-  
 „ lui des autres ? „ Sur cet exposé je leur  
 dis , que je faisois profession d'être hon-  
 nête homme , & que je me rangerois tou-  
 jours du parti où il y auroit le plus d'hon-  
 nêtes gens ; que si ces sentiments suffisoient  
 pour mériter d'être *Schoquarite* ; je me ferois

un devoir d'en prendre le nom. Cet aveu fut suivi de grandes démonstrations de joie de la part des assistants. L'on me promit toute la protection du parti, l'on m'assura que je ne me repentirois jamais de m'être déterminé de ce côté plutôt que de l'autre, & l'on me laissa libre.

Je fus charmé qu'une affaire dont j'avois d'abord appréhendé les suites, se fût terminée si heureusement. Je ne comprenois rien à tout cela, & j'aurois été fort curieux de voir un peu plus clair sur la nature de leurs différends ? Il me sembloit que les *Omanites* étoient moins nombreux que les autres ; cette idée me rendoit suspecte la définition que l'on avoit donnée de l'un & de l'autre parti. “ S'ils sont tous  
 „ des coquins, *disois-je*, & que les autres  
 „ soient tous des honnêtes gens, il faut  
 „ que le nombre des gens de bien soit su-  
 „ périeur dans cette ville à celui des vi-  
 „ cieux ; cependant c'est ordinairement le  
 „ contraire. „ D'ailleurs, les *Omanites* m'avoient paru être pour la plûpart d'un rang distingué ; ils portoient sur leur front les marques d'un caractère, différent de celui qu'on m'en avoit donné. Ils avoient agi,

198      LETTRES CABALISTIQUES ,  
en me demandant de quel parti j'étois , avec  
moins d'emportement que les autres , &  
aussi-tôt qu'ils eurent appris que j'étois  
étranger , ils n'avoient quitté sans m'im-  
portuner davantage. J'avois bien remarqué  
que parmi les *Schoquarites* , il y avoit des  
gens de façon ; mais ils étoient en petit  
nombre , & tout le reste n'étoit qu'une  
fougueuse populace , passionnée , inca-  
pable d'entendre raison , & qui se laissoit  
mener par les Chefs du parti. Une autre  
chose non moins singuliere ne m'avoit  
point échappé. Dans un grand peuple les  
mouvements sont pour l'ordinaire confus  
& tumultueux ; mais je n'apperçus rien  
de semblable parmi celui des *Schoquarites*.  
Ceux qui étoient à la tête , dirigeoient  
tous les mouvements des autres ; avan-  
çoient-ils , tous avançoient ; prenoient-ils  
la droite , tous tournoient leurs pas de ce  
côté-là ; retournoient-ils sur la gauche , les  
autres en faisoient de même ; en un mot  
on auroit dit que tout ce peuple n'étoit  
qu'un corps animé par une même ame.  
Celui qui me parut avoir le plus d'in-  
fluence sur tous ces mouvements , étoit  
un petit homme tout pétillant d'esprit &

de feu. Malgré cette grande vivacité, il favoit assez se modérer, pour ne pas faire appercevoir d'une maniere grossiere que c'étoit lui qui étoit l'amé de cette multitude. Il avoit autour de lui un certain nombre de personnes de médiocre intelligence, auxquelles il avoit accoutumé de parler par signes; elles entendoient jusqu'au moindre clin d'œil de cet homme. Aussi-tôt qu'il avoit manifesté sa pensée, ses émissaires la faisoient connoître à la multitude qui agissoit en conséquence. S'il s'abaissoit quelquefois à faire lui-même signe à d'autres qu'à ceux que je viens d'indiquer, il falloit que ce fût des personnes au-dessus du commun, qui par leur rang ou leur crédit pouvoient soutenir le parti. Lorsque ceux-ci n'étoient pas dociles aux insinuations de ses Ministres, il se donnoit la peine de leur faire entendre raison lui-même. Plusieurs femmes étoient du nombre de ses émissaires, elles lui étoient d'un plus grand service que les hommes; parce que n'ayant point de vocations particulières, elles ne s'employoient uniquement qu'à procurer le bien du parti. D'ailleurs, elles étoient hardies, ne se rebu-

206 LETTRES CABALISTIQUES ,  
toient point des difficultés , essayoient cent  
affronts , plutôt que de se désister de ce  
qu'elles avoient résolu. C'étoient elles qui  
les premières m'avoient arrêté , qui m'a-  
voient le plus pressé à me déterminer , &  
qui m'avoient promis la protection de  
leurs amis , après ma réponse équivoque.  
Enfin , une dernière chose qui m'avoit  
frappé , fut que ces gens , si unis lorsqu'il  
s'agissoit du point qui les divisoit d'avec  
les *Omanites* , étoient extrêmement parta-  
gés entr'eux sur quantité d'autres choses.  
Ils ne s'aimoient point , & je les entendois  
séparés en petites bandes , & se retirant ,  
dire du mal les uns des autres le plus cor-  
dialement du monde.

J'étois tellement occupé de tout ce que  
je venois de voir , & des réflexions qui  
en avoient été les suites , que , comme une  
statue , je restai immobile dans la place où  
toute cette foule m'avoit abandonné. Je  
sentois dans mes membres une certaine  
roideur , qui ne me permettoit pas de les  
mouvoir , & je crus véritablement qu'il  
m'étoit arrivé la même chose qui étoit  
arrivée autrefois à la femme de Loth. J'é-  
tois dans cette triste situation , lorsqu'il

L E T T R E C L X X I V. 201

me sembla appercevoir un de ces Esprits élémentaires qui s'occupent à faire du bien aux mortels, & qui étoit de ma connoissance. Aussi-tôt je l'appellai, lui racontai mon aventure, & le priai de me tirer de l'embarras où je me trouvois. Il ne me refusa point son secours, & je crus alors avoir recouvré l'usage de mes membres. En nous retirant, je lui demandai divers éclaircissements sur les habitants de cette Ville, & sur les deux factions qui les partageoient. Voici ce qu'il m'apprit.

“ Deux Imans ont occasionné cette division qui te surprend. L'un, après avoir  
 » passé par divers états, se détermina enfin pour l'Eglise. Il se tourna entièrement  
 » du côté de l'éloquence, & devint en peu de temps le plus beau déclamateur de son  
 » siècle. La réputation qu'il s'acquit par-là, lui enfla le cœur. Il regardoit tous ses  
 » confreres avec mépris, n'en parloit qu'en des termes qui manifestoient la supériorité qu'il croyoit avoir sur eux, & ne  
 » faisoit cas que de ceux qui envensoient à ses talents. Il ne vouloit pour amis que  
 » des personnes de la première distinction ; il avoit pris un tel ascendant sur l'esprit

„ de plusieurs d'entr'eux, qu'ils n'auroient  
„ pas osé décider si une chose étoit blan-  
„ che ou noire , sans l'avoir consulté aupa-  
„ ravant. Si quelques-uns étoient assez re-  
„ belles pour ne pas s'en tenir à sa décision,  
„ il leur donnoit le fouet sans miséricorde.  
„ L'autre étoit un homme véritablement  
„ savant : ses discours étoient toujours  
„ pleins d'excellentes choses , & étoient  
„ autant de preuves de son érudition ; mais  
„ la maniere dont il les débitoit , n'étoit  
„ pas propre à les faire valoir auprès de la  
„ multitude. Il n'y avoit qu'un petit nom-  
„ bre de personnes de goût , qui , sans  
„ s'arrêter à cet extérieur , jugeoient de  
„ ses discours par les choses mêmes , plu-  
„ tôt que par la récitation. Retiré dans  
„ son cabinet , il faisoit ses délices de l'é-  
„ tude , & ne se répandoit qu'autant qu'il  
„ y étoit obligé par la bienfaisance. On lui  
„ faisoit plaisir de l'aller voir , & jamais on  
„ ne le quittoit sans avoir appris quelque  
„ chose de nouveau. Il étoit aimable dans  
„ la conversation , & ceux qui le connois-  
„ soient , trouvoient plus de set & plus à  
„ profiter dans son commerce , que dans  
„ celui de son rival. Comme il n'étoit ni

„ d'une taille aussi avanrageuse , ni aussi  
 „ bien fait que le premier, il n'étoit pas  
 „ autant goûté des femmes , qui font tou-  
 „ jours grand cas de cet extérieur impo-  
 „ sant. „

“ Tu juges bien que lorsque ces deux  
 „ Imans se rencontroient ; chacun se te-  
 „ noit dans son caractere. Le premier,  
 „ fier de sa réputation , auroit voulu que  
 „ l'autre eût rampé devant lui : le second ,  
 „ convaincu qu'il avoit plus de lumieres &  
 „ plus de capacité que celui-là , ne cro-  
 „ yoit point qu'il lui convînt de plier de-  
 „ vant un homme , dont le mérite se bor-  
 „ noit à bien déclamer. Ils se trouvoient  
 „ souvent d'avis contraire , & dans ces pe-  
 „ tites disputes le Savant l'emportoit sur  
 „ le beau parleur. Celui-ci , étonné de  
 „ trouver un homme qui s'opposoit à ses  
 „ décisions , le craignoit & fuyoit sa com-  
 „ pagnie autant que la bienséance le per-  
 „ mettoit. Ils paroissoient extérieurement  
 „ bons amis ; mais dans le fond ils n'é-  
 „ toient rien moins que cela. La chose  
 „ en effet ne pouvoit pas être autrement ,  
 „ on hait les personnes que l'on craint ,  
 „ & l'on ne sauroit souffrir un égal qui

„ se donne des airs de supériorité & d'im-  
 „ portance. Peut-être y entroit-il un peu  
 „ de jalousie de métier ; mais c'est ce qui  
 „ n'a pas encore été bien décidé. Quoi-  
 „ qu'il en soit, ce feu, caché assez long-  
 „ temps sous la cendre, éclata par l'occa-  
 „ sion que je vais dire. „

Dans le temps que j'en étois à cette partie de mon songe, & que je m'impatientois de savoir le reste de cette histoire, un gros chat du voisinage étoit monté sur un toit, d'où il pouvoit aisément entrer dans mon grenier. Malheureusement la fenêtre se trouva ouverte ; il monte dessus, & saute dans ma maison. La chambre où je couchois est précisément sous le grenier. Le bruit qu'il fit en tombant, fut si grand que je m'éveillai en sursaut ; & ne me remis du trouble que cela m'avoit causé, que quelques moments après. Je ne me rendormis que vers le point du jour ; mais je ne fus pas assez heureux pour rattraper la suite de mon songe.

Je m'occupai pendant la journée comme à mon ordinaire. Lorsque la nuit fut venue, & que dégagé de tout embarras, je me trouvai un peu plus tranquille, les

idées de ce songe me revinrent à l'esprit. Je pris plaisir à repasser sur chacun des traits qui se caractérisoient, & dont j'avois encore la mémoire toute fraîche. Je ne doute point que cette application n'ait été la cause du nouveau songe que je fis, & que je t'ai déjà déclaré être une suite du premier.

Il me sembla que je me trouvois encore dans la même Ville, accompagné de ce Sylphe, qui continuoit à m'expliquer la cause du phénomène dont j'avois été si surpris. Mais au lieu que dans le premier songe il m'avoit paru que j'étois au milieu de la place publique, je crus dans celui-ci me trouver sur un minaret, d'où je pouvois découvrir tous les quartiers de la Ville. Il y avoit même ceci de singulier, c'est qu'on pouvoit de-là voir dans l'intérieur de toutes les maisons, & pénétrer dans tout ce qui s'y passoit de plus secret. Quelque envie que j'eusse d'entendre la suite du discours de mon Sylphe, je ne pus résister à la tentation de jouir pour un moment du spectacle que j'avois devant les yeux. Rien ne pouvoit être ni plus varié, ni plus réjouissant. Là je voyois une

assemblée, où, après s'être occupé quelques moments à médire, l'on s'appliquoit à chercher les moyens de rétablir le calme dans la ville, divisée depuis si long-temps. Le seul remede qu'on approuvoit, étoit de bannir tous les plus habiles Imans. Ici c'étoit des artisans, qui, au lieu de se mêler chacun de sa profession, décidoient en dernier ressort de la paix & de la guerre; jugeoient du mérite de ceux qui les gouvernoient, & n'épargnoient aucun des titres les plus odieux à ceux qu'ils condamnoient. Dans un autre endroit, c'étoit un Marchand, qui, ne sachant comment se défaire d'une étoffe de rebut, consultoit sur les moyens de la mettre à la mode. Je n'autois jamais fait, studieux ben Kiber, si je voulois te détailler tout ce qui me frappa dans cette circonstance. Je pourrai peut-être t'en entretenir une autre fois. Je me bornerai aujourd'hui à achever de te faire part de ce que j'appris de cet Esprit élémentaire dont j'étois accompagné.

Lorsqu'il vit que ma curiosité étoit en partie satisfaite, & que j'étois en état d'écouter avec attention ce qu'il avoit à me dire, il continua ainsi : Celui de ces Imans

dont je t'ai parlé le premier, avoit invité à dîner un grand nombre de personnes, parmi lesquelles il n'avoit pas oublié son Antagoniste. Le repas fut des plus splendides, & servi avec autant de délicatesse que le peut être la table d'un Iman; mais rien n'attira plus l'attention des convives, qu'un grand pâté qui étoit au milieu de la table. Il avoit la figure d'un gros *in-folio*, & étoit revêtu extérieurement de magnifiques planches en taille-douce. Le Maître de la maison, voyant les yeux de tous ses hôtes attachés sur ce plat, leur dit : „ Mes-  
 „ sieurs, le pâté qui attire vos regards,  
 „ est un plat de ma façon. Je ne doute  
 „ point qu'il ne soit excellent; c'est aussi  
 „ pour cela que je l'ai fait assez grand,  
 „ pour que tout le monde puisse en avoir  
 „ suffisamment. Je ne vous dirai point de  
 „ quoi il est fait; il faut que chacun de  
 „ vous le devine, & en dise son sentiment  
 „ sans flatterie & sans déguisement. Je  
 „ vous prierai seulement de remarquer que  
 „ c'est moi qui l'ai fait, & que je le trou-  
 „ ve excellent. “ Après avoir dit cela, il se mit en devoir d'en servir les Convives. Tous faisoient de leur mieux pour décou-

vrir de quoi il étoit fait : il y eut autant d'avis à cet égard, qu'il y avoit de personnes à ce festin ; mais en général ils s'accordoient à le trouver excellent. Il n'y avoit sortes de mets exquis auxquels ils ne comparassent ce pâté, il devenoit dans la bouche de chacun d'eux, ce que les Rabbins disent que la Manne étoit dans la bouche de chaque Israélite ; c'est-à-dire, qu'il avoit le goût que souhaitoit celui qui en mangeoit. Notre Iman, flatté de tant d'éloges, leur dit : " Qu'il étoit charmé » que ce plat fût de leur goût ; qu'il n'en » avoit presque pas douté, puisque dès » long-temps il s'étoit apperçu qu'il n'y » avoit presque point de différence entre » son goût & le leur. " En même-temps il en servit encore à ceux dont les assiettes étoient vuides, & revint ainsi plusieurs fois à la charge. Le second Iman, qui avoit été servi comme les autres, n'avoit encore rien dit, ni sur la composition du pâté, ni sur le cas qu'il en faisoit, lorsque tous ces autres Messieurs en étoient à la seconde assiette. Il avoit bien lâché quelques mots à l'oreille de ses voisins, pour leur déclarer qu'il ne trouvoit pas cela aussi exquis

que les autres ; mais ce discours n'avoit pas passé plus loin. Son assiette n'étoit pas encore vuide , & il étoit occupé à choisir quelques champignons , ou d'autres garnitures de cette espece , lorsque quelqu'un lui adressa la parole , & lui dit qu'il sembloit ne pas trouver à ce pâté le même goût que les autres ; puisqu'il en étoit encore à la premiere assiette. “ Je vous avoueraï , *répondit-il* , que la grande diversité de choses qui entrent dans sa composition , m'arrête un peu. Je cherche à les goûter les unes après les autres , afin de savoir précisément ce que c'est ; après quoi , je jugerai si elles sont toutes bien assorties ensemble. “ Cette réponse qui n'étoit qu'une honnête défaite , fit de la peine au Maître de la maison. “ Il seroit surprenant , *dit-il* , que l'Imam Ibrahim eût trouvé ce pâté de son goût ; ce seroit la premiere fois qu'il lui seroit arrivé d'approuver à pur & à plein quelque chose de ma façon. Ainsi , Messieurs , sans vous embarrasser de ce qu'il pense , mangez toujours , puisque vous trouvez ce mets bon. “

Une réponse aussi seche & aussi pleine de

210 LETTRES CABALISTIQUES ,  
mépris , piqua cet Iman. “ Ce n'est point,  
» dit-il , parce que je trouve du plaisir à  
» désapprouver ce que vous faites , que je  
» me suis exprimé comme je viens de  
» faire ; au contraire , puisqu'il s'agit de  
» parler clairement , je vous dirai que dès  
» le premier morceau que j'en ai goûté ,  
» ce pâté ne m'a point paru bon. Mais  
» voyant que toute la compagnie le trou-  
» voit exquis , & me défiant de mon goût ,  
» je cherchois quelque chose qui pût le  
» rapprocher de celui de ces Messieurs ;  
» mais je vous avoue que quelque effort  
» que j'aie fait , il ne m'a pas été possible  
» d'en venir à bout. “ Quelqu'un lui ayant  
demandé là-dessus ce qui lui déplaisoit si  
fort dans ce mets , voici ce qu'il répondit ,  
sans se faire presser davantage. “ Ce qui  
» domine dans ce pâté , & ce qui en fait  
» l'essence , c'est des lambeaux de Sermons  
» hâchés bien menu , & ensuite délayés  
» dans de la crème. On a bien battu ce  
» mélange , qui s'est enflé comme fait la  
» crème fouettée. J'avois d'abord soup-  
» çonné cela , lorsque j'y ai trouvé des  
» morceaux de papier assez grands , qui  
» n'avoient été ni bien hâchés , ni assez

» délayés. En falloit-il davantage pour me  
» donner du dégoût pour un tel mets ?  
» Ce qui vous a fait prendre à tous le  
» change, c'est la quantité d'ingrédients  
» dont il a accompagné sa composition.  
» Vous y trouvez des productions de tou-  
» tes les parties du Monde; il y a même  
» quantité de choses rares que la Nature  
» ne produit plus aujourd'hui, que les  
» Anciens ont eu soin de ramasser, & qui  
» sont parvenues par ce moyen jusques à  
» nous. Il a joint tout cela aux lambeaux  
» dont je vous ai parlé, & en a fait ce  
» pâté; c'est la raison pourquoi vous êtes  
» si fort partagés sur le goût qui y domi-  
» ne. Comme l'Iman Mahomet, *ajouta-t-*  
» *il*, n'est ni Epicier, ni Droguisse, il  
» s'est souvent laissé tromper par ceux de  
» qui il a acheté les ingrédients dont je  
» vous ai parlé. [Au lieu de s'adresser aux  
» Marchands qui les ont de la première  
» main, & qui les vendent sans aucune  
» falsification, il les a achetés dans la pre-  
» mière boutique, sans s'informer si ces  
» Marchands en détail étoient de bonne  
» foi ou non; de sorte qu'il a souvent  
» été trompé, & qu'il a fait entrer dans la

„ composition de son pâté bien de mau-  
 „ vaises drogues. Si quelquefois il s'est  
 „ adressé à ces gros Marchands, il ne s'est  
 „ pas donné la peine de choisir ce qu'il  
 „ y avoit de meilleur dans leur magasin;  
 „ il a pris au hasard, & a employé assez  
 „ souvent ce qu'il pouvoit choisir de  
 „ moindre. D'ailleurs, je regarde comme  
 „ un grand défaut cet état d'incertitude  
 „ dans lequel il nous laisse. Aucun de nous  
 „ ne sauroit dire quel est précisément le  
 „ goût de ce pâté; cependant il est agréa-  
 „ ble de savoir ce qu'on mange. “ Il dit  
 encore diverses autres choses, pour ap-  
 puyer le jugement qu'il venoit de porter  
 de ce pâté.

Tous les Conviés furent étonnés de la  
 hardiesse avec laquelle il venoit de parler.  
 Les plus sensés, qui font toujours le plus  
 petit nombre, approuverent ses raisons;  
 mais la multitude le regarda comme un  
 hargneux qui cherchoit à mordre sur tout,  
 & qui n'avoit trouvé à redire à ce pâté  
 que pour faire de la peine à celui qui l'a-  
 voit fait. Depuis ce moment-là, ils devin-  
 rent ennemis déclarés, & toute la Ville  
 prit parti dans leur querelle. Il y a cin-

quante aus que la chose dure. & les deux factions sont aujourd'hui aussi animées l'une contre l'autre, qu'elles l'étoient quelques jours après l'aventure du pâté. Il est vrai que divers incidents sont encore venus à la traverse, & ont contribué à aigrir davantage les esprits. Ce petit homme que tu as vu à la tête du parti des *Schoquarites*. est aussi un Iman. La Mosquée qu'il sert, est une des moins considérables de la Ville, & il souhaiteroit fort. . . .

Mon Sylphe se préparoit à en dire davantage, lorsqu'il ouit une voix qui l'appelloit. " Je suis, *me dit-il*, obligé de te  
 „ quitter pour voler là, où mon devoir  
 „ m'appelle. Aussi-tôt que je me ferai ac-  
 „ quitté de ce qu'on exige de moi, je te  
 „ rejoindrai, & acheverai l'Histoire dont  
 „ tu souhaites de voir la fin. En atten-  
 „ dant, amuses-toi à contempler ce qui  
 „ s'offre à ta vue. " En disant ces dernie-  
 res paroles, il me quitta. Ce départ précipité causa une telle révolution au-dedans de moi, que je me réveillai, & mis fin de cette manière à mon rêve.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



## L E T T R E C L X X V .

Ben Kiber, *au sage Cabaliste Abukibak.*

**J**E réfléchissois il y a quelques jours , sage & savant Abukibak , sur les diverses choses qui entrent dans le commerce , & qui sont l'objet du négoce. Je trouvai qu'il n'y avoit aucun peuple , qui , soit directement , soit indirectement , n'y mît quelque chose du sien. Dans presque tous les pays du monde il y a du superflu , que les habitants ne sauroient entièrement consumer , & dont ils font part à leurs voisins , qui leur donnent d'autres choses en échange dont ils ont besoin. Ceux qui n'ont pas ce superflu , n'ont pas laissé de trouver le moyen de mettre quelque chose dans le commerce ; ils se sont chargés de porter dans les pays éloignés celui des Nations qui sont dans leur voisinage , & leur ramènent en échange quantité de choses , qui , si elles ne sont pas nécessaires , sont néanmoins utiles. Pour

s'emparer de cette branche du commerce , qui est la plus propre à enrichir, il a fallu être à portée de recevoir, sans beaucoup de frais, les marchandises des autres, & de les transporter ailleurs de la même manière. Les grandes rivières d'un côté, & la mer de l'autre ont été les circonstances les plus avantageuses pour faciliter ces envois & ces retours ; mais tous les peuples n'ont pas été situés aussi avantageusement. Que pouvoient mettre dans le commerce ceux, qui n'ayant point de superflu, n'ont pas cette commodité ? Ils devoient, ou se passer des marchandises des autres Nations, ou trouver quelques moyens de se les procurer, en donnant quelque chose en échange. Il n'y en a eu qu'un petit nombre assez sage pour se contenter des productions de leur pays ; peut-être même n'y en a-t-il aucune qui ait poussé la modération jusques à ce point. Toutes ont voulu avoir du superflu des autres, & il n'y a sorte de moyens qu'elles n'aient imaginées pour avoir de quoi faire un échange. Deux entre autres m'ont paru fort singuliers.

• Il y a des peuples renommés par leur

valeur , leur fidélité & leur endurcissement  
 au travail , qui ont profité habilement de  
 cette réputation pour échanger le prêt de  
 ces qualités contre les choses dont ils cro-  
 yent avoir besoin dans leurs pays. Leurs  
 Souverains ont autorisé leurs sujets à sortir  
 de leur patrie pour un certain temps , afin  
 d'aller chez les étrangers échanger l'usage  
 de ces qualités contre le superflu des peu-  
 ples au service desquels ils entrent, Quand  
 ils ont fait ce commerce pendant quelques  
 années , ils retournent dans leur patrie ,  
 où ils jouissent paisiblement du fruit de  
 leurs travaux. Ce genre de négoce est d'au-  
 tant plus lucratif , qu'il n'en coûte rien  
 de réel aux peuples qui le font : il ne sort  
 de leur pays que des hommes qu'ils ne fau-  
 roient à quoi employer , & il y rentre un  
 équivalent , propre à les mettre au large.  
 D'ailleurs , l'exercice de ces qualités qui  
 les font rechercher par les étrangers , fait  
 qu'elles se fortifient par cet usage , &  
 qu'ils sont plus propres à servir leur pa-  
 trie quand ils y reviennent. Il est vrai  
 aussi que quelquefois ils y introduisent les  
 vices des peuples parmi lesquels ils ont vé-  
 cu , & qu'ils cherchent à vivre dans leur  
 Patrie

Patrie de la même manière que l'on vit dans le pays où l'abondance a fait naître le luxe, & tant d'autres choses qui en sont inséparables. C'est un mal, je l'avoue; mais où ne trouvera-t-on pas des inconvénients? C'est l'affaire des Souverains de prévenir ce malheur.

Plusieurs personnes regardent avec mépris le genre de commerce que font ces peuples; mais il me semble, sage Cabaliste, qu'elles se trompent dans leur jugement. Le commerce le plus noble, est celui que l'on fait de choses qui nous appartiennent réellement, Plus le droit de propriété que l'on a sur les choses est équivoque, moins le commerce en est noble & légitime. Celui de tous qui me paroît le plus vil, & le plus indigne du caractère d'homme, est celui d'un marchand qui négocie une chose qui ne lui appartient point. C'est le cas de tous ceux qui n'ont point de fonds à mettre dans le commerce, & qui empruntent dans un pays pour aller vendre dans un autre. S'ils ne réussissent pas à vendre les marchandises qu'ils ont empruntées, ils se mettent dans la né-

cessité de faire perdre ceux qui ont eu assez de bonne foi pour les leur confier. Mais quel marchand peut se promettre de réussir ? Et s'ils sont dans cette incertitude que doit-on penser de leur hardiesse à emprunter ce qu'ils ne sont pas sûrs de pouvoir rendre ! Il en est un peu autrement de ceux qui échangent le superflu du revenu de leurs terres ; comme elles leur appartiennent en propre , ils y ont un droit légitime , & ce qu'elles produisent est à eux. Mais si l'on vouloit rechercher comment ils sont en possession de ces terres , de combien d'injustices ne trouveroit-on pas qu'ils se sont rendus coupables pour en acquérir la propriété ? Ceux qui les ont reçues en héritage de leurs ancêtres , ne pourroient pas même être tranquilles à cet égard ; tout leur droit se réduiroit à celui de la possession. La tranquillité publique exige que ce droit soit suffisant , & les Législateurs ont sagement établi que l'on ne pût inquiéter aucun de ceux qui en jouissent ; mais à examiner la chose en Philosophe , cette possession donne-t-elle un droit réel ? La justice & l'équité ne souffrent aucune prescription , il n'y

a donc point de commerce plus noble  
 que celui que l'on fait de ses talents,  
 qui sont des qualités qui nous appartiennent  
 en propre, sur lesquelles nous avons,  
 non-seulement un droit légitime, mais  
 encore un droit juste & fondé sur toutes  
 les regles de l'équité. En changeant l'usage  
 de ses talents contre d'autres choses,  
 on troque une marchandise sur laquelle  
 personne ne peut prétendre de droit. Il  
 n'y a que le Souverain qui puisse en exiger  
 l'usage; encore n'est-ce qu'en cas qu'il  
 en ait besoin. Mais si le Souverain permet  
 qu'on les emploie au service des étrangers,  
 l'on est alors libre d'en user comme  
 l'on juge à propos. Il n'est presque pas  
 nécessaire, sage Abukibak, de te dire que je  
 suppose dans tout ceci qu'on ne fait de ses  
 talents qu'un usage conforme à la probité  
 & à la bonne foi.

La seconde espece de commerce qui m'a  
 paru singuliere, est celle de vendre des  
 hommes pour en faire des esclaves. Les Nations  
 de l'Europe qui ont des établissemens  
 en Amérique, ont besoin d'un grand nombre  
 de personnes pour faire valoir leurs  
 terres, & en tirer un revenu qui puisse les

dédommager des dépenses qu'elles font obligées de faire. Les François & les Anglois, qui s'établirent en 1626. à *S. Christophe*, s'apperçurent bientôt que leurs compatriotes ne suffisoient pas pour faire fleurir leurs sucreries, & qu'ils n'étoient pas en état de soutenir le travail qu'elles exigent. Il fallut chercher les moyens de remédier à cet inconvénient, rien ne leur parut plus propre que d'employer des esclaves à ce travail.

Les Anglois penserent les premiers à cela, ils avoient quelque commerce sur les côtes d'Afrique, où les différents peuples qui y habitent, se font la guerre les uns aux autres, uniquement pour faire des prisonniers dont ils font des esclaves. Ils crurent que ces Nations, qui font entre elles commerce de ces prisonniers, ne refuseroient pas de négocier cette marchandise avec eux; ils ne se tromperent point. A leur retour ils amenerent des esclaves Afriquains du Sénégal, du Cap-Verd, de la riviere de Cambie, de celle de Serrelione, & enfin de la côte de Guinée. Ce succès engagea les François à en faire autant. Depuis ce temps-là, ce commerce a été poussé

plus loin, & il a été établi d'une manière fixe & permanente dans le Royaume de Juda.

Avant ce temps-là, ce Royaume ne faisoit aucun commerce, & aucune Nation Européenne n'y avoit d'établissement comme en d'autres endroits de l'Afrique, il étoit même assez peu considérable; mais depuis qu'il est devenu le principal marché où l'on puisse acheter des Negres, il s'est mis en réputation; les peuples se sont procurés les commodités de la vie, & l'on peut dire que les Grands du pays ont acquis par-là le moyen de vivre délicatement. “ Un Etat  
 „ des plus petits de la côte de Guinée,  
 „ sans mines d'or ou d'autre métal, sans  
 „ trafic de cuirs, d'yvoire, de Maniguette,  
 „ de bois, de plumes d'Autruche, de gom-  
 „ me, ou des autres marchandises que l'on  
 „ trouve dans le reste de l'Afrique, ne laisse  
 „ pas de faire un Royaume très-riche, &  
 „ un Roi des plus puissants, seulement par  
 „ le commerce des esclaves, qui est le  
 „ plus considérable de toute la côte (1) „.

(1) Voyage du chevalier de Marchais en Guinée, Tom. II, p. 82. Ed. d'Amsterdam. 1731.

C'est en ces termes qu'un voyageur parle du Royaume de Juda.

L'on croit communément que ces peuples qui négocient en esclaves, vendent leurs propres enfants; mais rien n'est plus éloigné de la vérité, il n'y a point de peuple au monde qui les aime plus tendrement. D'ailleurs s'ils les vendoient, leurs pays seroient bientôt dépeuplés. Il n'a que quatorze à quinze lieues d'étendue le long de la mer, & huit à neuf de largeur. Les femmes n'y sont point fertiles, & ils vendent toutes les années seize à dix-huit mille esclaves; comment seroit-il possible qu'il subsistât? Jamais ils n'exposent en vente des naturels du pays, à moins qu'ils n'aient été réduits en esclavage en punition de quelques fautes auxquelles les loix ont attaché ce genre de peine. Pour tenir leurs femmes dans le devoir, les loix permettent à un mari de les vendre s'il n'en est pas content. Quand le Roi a besoin d'argent, il négocie tout son ferrail, & force les Grands à le remplir de nouveau. Ils vendent aussi les enfants, nés de personnes qui sont leurs esclaves, pourvû que ni le pere, ni la mere ne soient libres. Tout cela

n'en fourniroit pas un nombre aussi grand que je l'ai d'abord dit; aussi la plûpart sont amenés à Juda depuis l'intérieur du pays, & quelquefois de plus de cinq cents lieues avant dans les terres. Il y en a de neuf especes de qualités différentes. Il n'est pas difficile de les reconnoître, parceque chaque Nation se fait des incisions particulieres sur le corps, qui la distingue de toute autre.

La maniere dont se fait ce commerce, illustre Cabaliste, m'a paru bien singuliere. Chaque vaisseau Européen qui vient à Juda pour acheter des esclaves, est obligé de payer de certains droits avant de commencer son achat. La monnoie du pays consiste dans une espece de coquilles qu'on pêche aux Isles Maldives. On les nomme des *Bouges*, ou *Cauris*: on en donne mille & quatre-vingt livres au Roi, deux cents vingt-cinq aux Grands, & cinq au Tonnelier du Roi. Après cela, il faut faire présent d'une pinte d'eau-de-vie au crieur public, & acheter neuf esclaves, tant du Roi que des Grands. On n'a pas la liberté de les examiner, & il faut les prendre tels qu'ils sont, & les payer tout comme les

224 LETTRES CABALISTIQUES ,  
autres. Pour l'ordinaire ils sont vieux ou  
malades , & meurent en route. Quand on  
a payé ces droits , le Roi fait annoncer  
à ses sujets qu'il leur accorde la liberté de  
négocier les esclaves avec les gens d'un  
tel vaisseau.

L'on ne donne point d'argent contre  
ces captifs , tout se paye en marchandises ,  
ou en cette espece de coquilles dont je  
t'ai parlé. La quantité qu'on en doit don-  
ner, aussi bien que des autres choses , est  
réglée. Un homme, par exemple, coûtera  
quatre-vingt livres de Bouges, ou bien  
quatre ou cinq ancrs d'eau-de-vie. On  
paiera un peu moins d'une femme ; elles  
peuvent couter quinze à dix-huit grosses  
de pipes de Hollande. L'on donne aussi  
en échange quelques pieces de ces plus  
mauvaises toiles de coton des Indes , de  
la poudre à canon , & des fusils à pro-  
portion ; de sorte que chaque esclave ne  
coûte guere plus qu'un porc ou un veau.

Ce que je viens de te dire du prix des  
enfants , n'est pas tellement fixe qu'il n'y  
ait aucune variation. L'âge, le sexe, &  
l'état de la santé y causent souvent du  
changement & en font rabaisser le prix.

C'est quelque chose de fort comique de voir la maniere dont on les examine avant de les acheter. On diroit, à voir tout ce manège, qu'on est à un marché de chevaux, & que les acheteurs & les vendeurs font des maquignons qui cherchent à se tromper réciproquement. On fait venir des experts qui visitent ces esclaves, & examinent « leurs yeux, leurs dents, » leurs parties nobles. Il faut les faire » marcher, courir, remuer & étendre les » bras & les jambes, les faire touffer vio- » lement, en tenant la main sur l'aîne » . Il ne seroit pas difficile de connoître leur âge, si les vendeurs n'usoient pas d'artifice « On fait, par exemple, que la » barbe ne croît aux Nègres qu'à vingt- » quatre ans ou environ; mais ils rasent » de près ceux à qui elle a poussé, & » quand le rasoir ne peut plus en tirer, ils » passent dessus la peau une pierre ponce » qui rend le cuir uni & doux comme » s'il n'y avoit jamais eu de poil. La vue, » ni le toucher n'y peuvent rien connoître; » les plus habiles barbiers y seroient trom- » pés. Que font les Portugais? Ils passent » leur langue sur les endroits où le poil a

„ pû croître , & ils distinguent par cet at-  
 „ touchement ce qui auroit échappé aux  
 „ yeux , à la main , & peut-être au mi-  
 „ croscope ( 1 ). „

Quand on a acheté les captifs , on leur applique une marque , comme font les marchands aux bêtes à corne. On se sert pour cela d'une lame d'argent mince , contournée de manière qu'elle représente les armes de l'acheteur ; elle a un manche d'argent ou de fer , enchassé dans une poignée de bois. On la fait chauffer , on frotte avec du suif l'endroit où l'on veut l'appliquer , & on met dessus un papier graissé ou huilé , sur lequel on applique légèrement la plaque. La chair s'enfle d'abord ; mais elle est bientôt guérie , & alors les armes paroissent en relief , & ne s'effacent jamais. On choisit pour cette application , ou le gras du bras , ou le côté de l'estomac. A mesure qu'on achete des esclaves , on les met dans les prisons du Roi qui en répond , & à qui l'on donne pour cela en partant , une certaine quantité de Marchandises , tant à lui qu'à ses Officiers. Lorsque la car-

( 1 ) Ibidem , p. 105. & 106.

gaïson est prête , on les embarque dans les entre-ponts , enchaînés par un pied , deux à deux. Ils sont souvent si pressés qu'ils y étouffent , si l'on ne prend pas la précaution d'en faire sortir de temps en temps quelques-uns sur le pont pour prendre l'air. L'on est obligé de les tenir ainsi resserrés , à cause des révoltes fréquentes qui arriveroient sans cela , & qui se sont quelquefois terminées par égorger l'équipage.

Il en meurt toujours beaucoup dans le trajet de l'Afrique en Amérique , c'est ce qui a ruiné la Compagnie d'Afrique de France ; au lieu que les Génois & les Anglois qui ont fait le même commerce , y ont beaucoup gagné. Ils traitoient mieux leurs esclaves , & il en mouroit un beaucoup moins grand nombre. Les Génois premièrement , ensuite les François , & enfin les Anglois ont eu l'*assiento* ; c'est ainsi qu'on nomme en Espagne le droit exclusif de faire passer dans l'Amérique Espagnole les Nègres qui y sont nécessaires , & avec eux des marchandises de toute espèce. Les Compagnies qui ont eu cette ferme , s'engageoient à fournir chaque

228      LETTRES CABALISTIQUES ,  
année quatre mille huit cents Negres ,  
*piece d'Inde & de la mesure ordinaire.* Le  
Roi d'Espagne reçoit pour chacun de ces  
Negres trente trois piastres & un tiers ,  
& il permet à la Compagnie de les ven-  
dre à ses sujets des Indes autant qu'elle  
peut. Il est vrai que comme on suppose  
toujours qu'il en périt beaucoup en che-  
min , le Roi leur fait grace d'une partie ,  
& se contente de la capitation de quatre  
mille Negres par an.

Voila en abregé , sage Abukibak , la na-  
ture du commerce que les hommes font  
de leurs semblables.

Je te salue.



## L E T T R E   C L X X V I .

Astaroth , *au Cabaliste* Abukibak.

Il n'y a pas long temps , sage Abukibak ,  
que j'ai été faire un tour en Angleterre.  
J'y ai trouvé les esprits fort échauffés sur  
un point , dont la décision sembleroit être  
du ressort des intelligences de mon ordre.

La question est de savoir si nous pouvons entrer dans le corps d'un homme pour nous en emparer , & si nous avons fait quelquefois usage de ce pouvoir ? Les uns sont pour l'affirmative , & les autres pour la négative. Il s'est publié divers Ecrits pour & contre , & chacun prend parti dans cette querelle avec plus ou moins de connoissance de cause. Quand ils auront beaucoup barbouillé de papier , il se trouvera à la fin que la question sera plus obscure & plus embrouillée qu'elle ne l'étoit auparavant. La raison en est évidente , chacun cherchera à faire triompher sa cause , étalera toutes ses raisons avec force , & obscurcira l'évidence de celles de son adversaire. Si l'on n'entend qu'une des parties , on lui donnera gain de cause ; mais si on lit les pieces du procès de part & d'autre , l'on ne saura à quoi s'en tenir , l'on flottera dans l'incertitude , & l'on sera moins avancé qu'auparavant.

Ces Messieurs devroient considérer que c'est ici une question de fait , qui ne sauroit être traitée de la même maniere qu'on traite celles de Droit ; ce n'est pas par des raisonnemens recherchés , & tirés de loin

230      LETTRES CABALISTIQUES,  
qu'ils pourront la décider. Comme ils ne nous connoïtroient point , s'il ne leur avoit pas été révélé que nous existons , c'est à cette révélation qu'ils doivent recourir pour trouver les principes dont ils ont besoin dans cette occasion. Il y auroit encore une autre voie : si une demi-douzaine des plus méchants Diabes de nos sombres demeures se logeoient dans le corps de quelques-uns de ceux qui nient ces possessions , les tourments qu'ils leur feroient endurer, les feroient revenir de leur opiniâtreté à nier ce fait. La chose ne seroit cependant pas infallible , parce que d'un côté ceux de ce parti, exempts de ce malheur , traiteroient ceux qui en seroient l'objet de visionnaires, & trouveroient d'abord une maladie dont ils diroient qu'ils sont affectés ; & d'un autre, les accès des possédés les empêcheroient de parler avec le sens froid & la tranquillité nécessaire pour persuader. L'on seroit sur ce fait les mêmes raisonnemens que l'on fait sur tant d'autres d'une certitude non moins évidente. Je me retracte donc, sage Abukibak, & je dis que le seul moyen de décider la question, est de l'examiner par la révélation.

Tu ne dois pas être surpris que j'en appelle à cette preuve, nous autres Diabes nous croyons à la révélation, & en cela on peut dire que nous avons l'esprit & le jugement moins de travers que bien des hommes qui sont nés Chrétiens. L'évidence fait impression sur nous, & nous sommes capables de sentir la vérité, sans nous laisser emporter à la passion & aux préjugés. Il seroit de notre intérêt que la révélation fût fausse; mais cet intérêt ne nous aveugle pas au point de nous porter à croire que ce qui est, n'est pas. Le jugement que nous porterions, ne changeroit point la nature des choses; & quoique nous crussions, il ne seroit pas moins vrai qu'elles seroient toujours ce qu'elles sont. Plusieurs personnes agissent bien différemment, elles se piquent de Philosophie, & veulent persuader aux autres qu'elles agissent par principe; mais comme leur conduite n'est rien moins que conforme aux principes établis dans la révélation, on ne manqueroit pas de leur reprocher cette inconsistency. Que faire pour éviter cela? Le plus sûr est de dire qu'on ne croit pas à la révélation, & de substituer d'autres

232 LETTRES CABALISTIQUES ,  
principes à ceux-là, auxquels leur conduite soit plus conforme. C'est ce qu'ils ont fait, chacun s'est formé un système particulier, & cela a produit autant de différents principes de conduite, qu'il y avoit de différence entre la maniere de se conduire de ceux qui les ont imaginés.

Notre conduite, sage Abukibak, approche plus de celle de ces Chrétiens qui croient à la révélation; mais qui ne se conduisent point selon les principes qui y sont établis. Nous sentons toute l'évidence des preuves qui en établissent la certitude; mais nous ne saurions la prendre pour la regle de notre conduite; le penchant de notre cœur nous entraîne, & l'emporte sur la force de la vérité. Il en est de même de la plûpart des Chrétiens, ils sont convaincus de la vérité de la révélation; mais ils n'en suivent pas mieux les préceptes. Ils savent ce qui est bien; mais ils ne laissent pas de faire le mal, leur conduite est plus blâmable que la nôtre. La révélation ne nous donne aucune espérance de salut; au lieu qu'elle leur permet de concevoir celle de tout ce que l'on peut de plus glorieux. Après cela, ne te semble-t-il pas,

sage Abukibak, qu'ils sont plus criminels que nous ?

Je serois fâché que ce que je viens de te dire, devînt public ; il est de notre intérêt que l'empire des méchants dont nous avons le gouvernement, s'étende autant qu'il est possible ; mais ce seroit le véritable moyen d'empêcher son aggrandissement, de faire voir aux hommes qu'un grand nombre d'entr'eux sont encore plus Diables que nous. Si nos grands Potentats venoient à apprendre que j'ai révélé ce mystere, je serois la victime de mon imprudence, & il n'y auroit sortes de tourments, auxquels je ne dussé m'attendre. Tu es mon ami, sage Cabaliste, j'espere que tu ne me trahiras point ; & que tu ne m'exposeras pas dans cette occasion. Ce n'est point uniquement la démangeaison de parler qui m'a arraché ce secret, je souffrois depuis long - temps de voir l'impudence avec laquelle les hommes parlent de notre méchanceté. A les entendre, un Diable est tout ce que l'on peut concevoir de plus abominable ; & il n'y a rien qui approche parmi eux de la noirceur de notre caractère. Quoique tu nous connoisses mieux que

le reste des mortels, j'appréhendois que tu ne te laissasses aller au torrent ; j'ai cru devoir prévenir ce malheur, & prendre de justes mesures pour l'empêcher. Je reviens à mon sujet.

Ceux qui disputent sur la réalité des possessions, reconnoissent notre existence. Ils admettent en même-temps que nous sommes des êtres immatériels, ou d'une substance si fine & si déliée, que le lieu que nous occupons, n'est, pour ainsi dire, qu'un point. La quelle de ces deux opinions qu'on embrasse, il n'est point impossible que nous entrions dans le corps d'un homme pour y causer quelques dérangements. Il y a tant d'ouvertures par lesquelles nous pouvons y pénétrer, qu'il est surprenant qu'on ose nier ce fait. L'espace que nous occuperons, après y être entrés, sera si petit, que nous trouverons un million d'endroits à nous loger.

Si l'on dit que nous sommes matériels, il n'est pas difficile de concevoir comment nous pouvons agir sur le corps d'un homme dans lequel nous sommes entrés. Les choses matérielles agissent les unes sur les autres par impression & par contract. Si

l'on se détermine pour l'immatérialité de notre substance, la chose sera un peu plus difficile à concevoir; mais elle ne sera pas impossible. Les hommes n'admettent ils pas l'immatérialité de leur ame, & ne reconnoissent-ils pas son action sur le corps? Or, si leur ame peut agir sur une substance matérielle, pourquoi n'aurions-nous pas le même privilege, puisque notre substance est de même nature que celle de leur ame?

Je veux leur accorder qu'il est impossible que nous puissions pénétrer dans le corps d'un homme pour y établir notre domicile; qu'en voudroient-ils conclure? Ne pourrions-nous pas causer chez lui des dérangements, des accidents fâcheux, sans qu'il fût nécessaire que nous entraissions pour cela dans l'intérieur de son corps? Combien de moyens n'avons-nous pas en main pour tourmenter de cette façon les hommes? Ceux que nous obséderions de cette maniere, ne seroient ils pas réellement possédés? Qu'importe de la maniere que la chose se fasse, pourvû que le fait soit réel.

Nous ne rions pas la possibilité Physique du fait, dira-t-on; mais nous ne cro-

Yons pas qu'il soit de la sagesse & de la bonté de Dieu de livrer ainsi les hommes à la malice du Diable. Nous serions bien malheureux , continuent-ils , si ces malins Esprits avoient la liberté de nous tourmenter comme ils le jugent à propos. C'est-là, sage Abukibak , un de ces raisonnemens , fondés sur la bonne opinion que les hommes ont d'eux-mêmes. Ils se croient des créatures par excellence , & nous regardent comme infiniment inférieurs à eux ; cependant je t'ai fait voir qu'il y en a un grand nombre qui sont pires que nous. S'ils ne font pas autant de mal que nous en faisons , c'est qu'ils n'ont pas autant de pouvoir. Si leur puissance égaloit la nôtre , ils bouleverseroient l'Univers , si leur Créateur ne modérait par leur malice. Il y a tels à qui nous serions beaucoup d'honneur de prendre logement chez eux ; pourquoi Dieu ne nous permettroit-il pas de les tourmenter ?

Les connoissances des hommes sont si bornées ; ils ignorent tant de choses qu'il faudroit savoir , pour ne pas se tromper dans leur jugement , qu'il y a bien de la témérité à prononcer avec ces airs de hau-

teur. De ce qu'une chose leur paroît contraire à la bonté & à la sagesse de Dieu, s'ensuit-il qu'elle le soit réellement ? Une autre personne, qui l'envisagera d'un autre point de vue, n'y appercevra pas la même contradiction, & portera un jugement tout opposé au premier. Que faire dans ce cas ? L'un ou l'autre se trompe, le meilleur est d'attendre de nouvelles lumières, & de consulter la révélation. Tandis qu'on n'en aura point d'autres, il faut suspendre son jugement.

Tu me demanderas sans doute, sage Cabaliste, si je crois que les raisons qu'on allégué pour prouver d'un côté qu'il est contraire à la sagesse & à la bonté de Dieu de permettre ces possessions ; & de l'autre, qu'en cela il n'y a rien d'opposé à ces perfections, ont un poids égal. Je te répondrai que non. Les hommes sont sujets à des maladies & à un grand nombre d'accidents ; dira-t-on qu'il est contraire à la sagesse & à la bonté de Dieu, de permettre qu'ils soient exposés à ces malheurs ? Je fais bien qu'il y a eu des Philosophes qui ont été embarrassés à concilier cela avec les perfections de Dieu ; mais je fais aussi

238      LETTRES CABALISTIQUES ,  
qu'on leur a fait des réponses qui devroient être satisfaisantes. Quoi qu'il en soit, ces maux sont un fait réel; il ne l'est pas moins que ces maux existent par la permission de Dieu, & que les hommes n'y sont exposés que parce qu'il le permet. Je te demande maintenant s'il est plus contraire à la bonté & à la sagesse de Dieu, que les hommes soient tourmentés par ces maladies & par ces accidents, que par nous.

Une tempête, un incendie, ou une inondation, réduiront un homme à la mendicité. Il sera si sensible à ce malheur, qu'il en contractera une maladie dangereuse, ou qu'il en perdra l'esprit. Cet événement est-il moins contraire aux perfections de Dieu, que si cet homme étoit tombé dans l'état où je le suppose, par l'action de moi, ou de quelques-uns de mes confreres? Le cas est absolument le même. Qu'importe que Dieu se serve pour affliger ou rendre malades les hommes, du ministère des autres créatures, ou du nôtre? N'est-ce pas toujours la même chose? Or, comme l'on reconnoît que dans le premier cas il n'y a rien d'opposé aux

perfections de Dieu, il en faut nécessairement dire autant du second.

L'on dira peut-être que le cas n'est pas tout-à-fait le même. Nous autres Diables sommes des créatures intelligentes qui haïssons les hommes, & qui avons un penchant invincible à les tourmenter. Si nous avions la permission de le faire, aucun mortel ne seroit exempt de nos attaques. Je ne nierai pas tout-à-fait le principe : notre inclination nous porte assez à vous faire du mal ; mais je crois que la conséquence est fautive.

On ne peut pas dire des créatures inanimées qui causent quelquefois de grands maux aux hommes, qu'elles aient du penchant à faire mal. C'est Dieu, qui par des loix générales, ou particulières détermine les choses d'une façon à leur faire produire ces effets ; mais tous les maux qui arrivent aux hommes, n'arrivent pas par des créatures inanimées. Ils sont souvent causés par des créatures intelligentes, je veux dire les hommes eux-mêmes. Combien de maux ne se causent-ils pas les uns aux autres ? Ne se haïssent-ils pas souvent autant que nous pouvons les haïr nous-

240 LETTRES CABALISTIQUES ;  
mêmes ? L'inclination à se faire du mal  
réciproquement , n'est-elle pas aussi forte  
chez plusieurs d'entr'eux , qu'elle l'est chez  
nous ? Cependant on ne dit point , que  
quand ils se cassent bras & jambes ; qu'ils  
se font des blessures mortelles ; qu'ils se  
tuent ; qu'ils s'empoisonnent , & tant d'au-  
tres choses de cette nature , il soit contrai-  
traire à la bonté & à la sagesse de Dieu de  
permettre cela.

Il est vrai , dira-t-on encore ; mais com-  
me la puissance des hommes est beaucoup  
plus bornée que celle de mes confreres &  
de moi , le mal qu'ils peuvent faire , est  
fort inférieur à celui que nous pouvons  
faire. La sagesse & la bonté peut permet-  
tre l'un ; mais l'autre est incompatible avec  
ces perfections. C'est-là , sage Abukibak ,  
un raisonnement fondé sur l'ignorance.  
Nous avons plus de puissance que les  
hommes , il est vrai ; mais comment fait-  
on que ce pouvoir n'est point borné ,  
quand il s'agit de vous faire du mal ? Si  
les personnes qui font cette difficulté , s'é-  
toient donné la peine de réfléchir sur les  
exemples de possession , qui sont allégués  
dans la révélation , elles auroient bien vu  
que

que le mal que nous avons fait dans ces occasions , n'étoit pas l'effet de l'exercice de tout notre pouvoir. Mais cela même ne devoit-il pas leur apprendre qu'il a des bornes , quand il s'agit de vous nuire ? En réfléchissant avec attention sur ces exemples , l'on verra qu'il n'y en a aucun , où les souffrances des possédés aient excédé les maux que les hommes peuvent se faire les uns aux autres. Après cela , n'est-il pas bien singulier de vouloir qu'il soit contraire aux perfections de Dieu de nous permettre de faire une chose , qu'il peut permettre aux hommes de faire , sans blesser ces mêmes perfections ? J'aimerois autant être ce démoniaque qui disoit avoir une légion de Diables dans le corps , que d'avaler un de ces poisons lents que la vengeance des hommes a inventés , qui déchirent les entrailles peu-à-peu , & font souffrir les douleurs les plus cruelles pendant long-temps.

Je te salue , en *Belsebuth* , & par *Belsebuth*.



## L E T T R E C L X X . V I I .

*Le Sylphe Oromasis, au sage & savant  
Abukibak.*

**N**’AYANT rien à faire, ni rien de nouveau à s’apprendre, je m’avisai ces jours passés, sage & savant Abukibak, d’entreprendre un voyage de plaisir. Persuadé que je trouverois quelque chose, capable de remplir le vuide de tes occupations, je pris mon effort, je fendis les airs, & descendis droit en Allemagne. De Tubinge je passai à Stutgard, où je trouvai le TRADUCTEUR des *Lettres Juives*, occupé à prendre les arrangements nécessaires pour son départ de cette Ville. Je mis incessamment la main à l’œuvre, & je lui aidois de mon mieux, lorsque tout à coup la curiosité ordinaire aux gens de Lettres, l’engagea à parcourir un tas de papiers qui sortoient de la boutique d’une revendeuse pour en revêtir quelques ballots. A la vue d’une These, où il étoit pris à partie, il fronça le sourcil, & se

sentit animé d'un dépit que la réflexion calma presque dans l'instant. J'avois intérêt qu'il changeât de conduite, je l'amemai si loin, que forcé par mes suggestions, & lassé par les importunités d'un de ses amis, il prit la plume & écrivit à son Antagoniste Théologien. Dès que la Lettre fut achevée, il en fit tirer une Copie, que j'enlevai pour te la communiquer; la voici :

---

## L E T T R E

*Du Traducteur des Lettres Juives à  
M. EBERHARD WEISMAN,  
Professeur en Théologie dans l'U-  
niversité de Tubinge.*

M O N S I E U R ,

**L**E pur hasard me donne l'occasion de vous écrire. Avant d'arriver à Stutgard, où j'ai séjourné deux ou trois jours, j'igno-rais si vous étiez au Monde; & sans doute je l'eusse toujours ignoré, si je n'eusse vu dans cette Ville une These que vous

L ij

244      LETTRES CABALISTIQUES ,  
 fites soutenir à deux de vos Ecoliers, il  
 y a environ quatre ans. Voici comment  
 cette These est tombée dans mes mains.  
 J'envoyai un Domestique chez une reven-  
 deuse pour acheter du vieux papier qui  
 m'étoit nécessaire pour faire couvrir quel-  
 ques ballots. Parmi plusieurs Livres déchi-  
 rés & à demi moisis que la curiosité me  
 fit parcourir je trouvai votre These (1)  
*sur les louanges qu'on donnoit à Mahomet  
 pour détruire le Christianisme.* J'en lus les  
 trois premières pages, & ennuyé de vos  
 raisonnemens, aussi fades que ridicules,  
 j'allois la livrer à ceux qui faisoient mes  
 paquets, lorsque les mots de *Lettres Juives*  
 me frapperent. Cela m'engagea à voir de  
 quoi il étoit question, & par quel hasard  
 cet Ouvrage se trouvoit nommé dans vo-  
 tre brochure. Je ne fus pas médiocrement  
 surpris de voir que quelques plaisanteries  
 que j'avois dites au sujet du Comte de

(1) *Porismata Sapientiæ & Religionis ex lau-  
 dibus Mahometi & Mahometismo in fraudem Re-  
 ligionis Christianæ nimis liberali mensura imper-  
 titis, Deo juvante præside Christiano Eberhardo  
 Weifmano, Theol. D. & p. p. ord. Ecclesiæ Tub.  
 Decano, atque Ducalis Seminarii Superattende-  
 te, ad dies mensis Augusti. A.D. MDCCXXXVII.  
 Tubingæ, ære Sigmundiano.*

BONNEVAL, & quelques éloges que j'avois donnés en passant à MAHOMET sur son génie, qui fut réellement très-vaste & très-sublime, m'avoient attiré de votre part un torrent d'injures. D'abord vous me parûtes si méprisable, si inconnu dans le Monde, si ignorant, si stupide, que je crus qu'il y auroit de la foiblesse, & même du ridicule à vouloir me donner la peine de répondre à un personnage de votre espece. Pendant que j'étois dans cette pensée, un de mes amis survint pour me souhaiter un heureux voyage. Je lui demandai qui vous étiez, & quel étoit votre caractère; car pour votre génie, je savois déjà à quoi m'en tenir; & votre Dissertation prétendue m'avoit parfaitement éclairci. Cet ami m'apprit que vous étiez un vieillard hargneux, inquiet. Il me dit que vous étiez ennemi déclaré de quiconque avoit du mérite; que vous tourmentiez sans cesse un très-habile homme qui professe la Philosophie dans l'Université où vous êtes; que vous déclamiez toute la journée contre le Célèbre WOLF, l'honneur de l'Allemagne, & même de l'Europe; que vous égayez journellement

vosre bile par mille contes odieux que vous débitiez contre la mémoire de l'illustre LEIBNITZ. Il ajouta que je rendrois service à tous ceux qui ont à faire avec vous, si je pouvois vous donner quelque leçon qui vous rendit moins fanatique. Je répondis d'abord à cet ami, que ce qu'il me demandoit me paroissoit impossible; que s'il vous étoit permis en qualité de pedant d'injurier, de calomnier les gens qui ne vous avoient jamais rien fait, & que même vous ne connoissiez point, il n'en étoit pas ainsi de moi, qui faisois profession d'être un galant homme, & de ne profaner jamais la Philosophie jusqu'à lui faire parler le langage des crocheteurs & des porteurs-d'eau. Mon ami ne se rendit point à mes raisons, il persista toujours dans son dessein. Il me représenta que dans certaines occasions, il étoit permis pour le bien public de sortir de cette modération Philosophique, qui convient si parfaitement à un homme de Lettres; il me répéta à ce sujet tout ce que vos Confreres ont écrit si souvent pour justifier les expressions fortes & violentes dont LUTHER a rempli ses Ouvrages. Voyant

que je n'étois point ému par l'exemple de ce savant Saxon, il me cita celui d'un fameux Théologien François, dont il savoit que j'estimois infiniment la science, & de qui GUY PATIN, quoique bon Catholique, disoit souvent *que depuis les Apôtres, il n'étoit pas né un plus bel esprit; c'est CALVIN, dont je veux parler, qui, attaqué insolemment & brutalement par VESTPHALE, Ministre Luthérien de Hambourg, qu'il pouvoit traiter avec aigreur ce féroce Théologien, & justifier sa conduite par l'exemple de Dieu, qui prononce qu'il se montrera entier envers l'homme entier.* Pouvois-je faire autre chose là-dessus, dit CALVIN, sinon comme porte le Proverbe, *à rude àne, rude ànier, afin qu'il ne se pleust trop en sa forcenerie?* L'exemple de CALVIN ne me déterminâ point encore; mon ami y joignit celui de Mrs ARNAUD & PASCAL contre les Jésuites, celui de DESPREAUX contre PERAULT, celui de BARBEIRAC contre le Pere DU CELIER, celui de M. DE BEAUSOBRE contre les Journalistes de Trevoux, celui de M. DE LA CROZE contre le Pere HARDOUIN. Enfin il me nomma tant de fameux Savants,

qui, à l'exemple de CALVIN, avoient été à rude âne, rude ânier, que je lui promis de vous traiter en âne rude pour le bien public. Mon ami, qui craignoit que s'il ne profitoit de la disposition dans laquelle il me voyoit, je ne changeasse de sentiment lorsque je serois parti, m'obligea à rester encore un jour à Stutgard. J'eus beau lui représenter que je n'avois avec moi ni les Livres qui pouvoient m'être nécessaires, ni le temps que demandoit une réponse en forme, il me témoigna qu'il seroit content des remarques & des citations que pourroit me fournir ma mémoire. Il me prêta un exemplaire des *Lettres Juives*, fit monter deux feuilles de papier, les plumes & l'écrivoire dont l'hôte du cabaret se sert pour régler ses comptes, & m'enferma ensuite dans ma chambre. Dans deux heures de temps je fis les remarques que je vous adresse ci-dessous. Je souhaite qu'elles rendent plus sensée votre Superintendance; car pour plus éclairée & plus spirituelle, cela est impossible. A votre âge, l'esprit se déforme, au lieu de se former; un arbre, prêt à secher, ne sauroit donner des fruits

plus doux & plus délicats que ceux qu'il produisoit dans sa jeunesse.

Votre premier reproche , Monsieur *Weisman*, est fondé sur ce que j'ai fait dire au Secrétaire du Comte de *Bonneval*. A vous ouïr, rien n'est plus dangereux (1), rien n'est plus séducteur que le discours que je lui prête. Vous gémissiez amèrement de ce que j'ose badiner sur un sujet aussi triste & aussi lugubre, vous croyez qu'il

(1) Ponamus Autorem harum Epistolarum singularia illa monumenta ex vera & serâ Traditione accepisse, quod non valde credibile est: quæso quam maligna & seductoria est ea narrandi ratio qua hic utitur in materia longe tristissima, iustoque & serio commentario hominis verè sapientis non dicam Christiani dignissima? sed cum figmentis ad scenam accomodatis, atque minimum pro lubitu interpolatis, similia sint, quam veræ certæque historiæ quænam ratio dari potest quæ homini sapienti & religioso persuadere possit, licere sibi ut tam plausibiliter de Religione Mahometana disputet, ut sine omni necessitate & utilitate omnes nugæ hominis Mahometani, quasi ad fallendum tempus ornet, pingat, & tantâ multitudine Lectorum imprudentium exponat? Hoc certè præcepta meliora & solidiora nemini iisdem imbuto permittent unquam, nec injusta suspicio vocari meretur, si quis de perversa & irreligiosa intentione huiusmodi Scriptores, nostra maxime ætate, non modo apud semet ipsum, sed etiam publicè accuset, *Porismata Sapientiæ*, &c. pag. 18.

est excessivement criminel de donner quelque couleur d'apparence & de vérité aux raisons dont se servent les Mahométans pour appuyer leur opinion , & vous pensez être bien fondé à soutenir qu'il est permis non-seulement de condamner tacitement les Ecrivains qui ont agi comme moi ; mais qu'il est louable de les accuser publiquement d'irréligion & de mauvaise foi. Mon Dieu ! qu'il y a dans tout ce raisonnement de pédantisme , & qu'on a raison de dire qu'un pédant est un animal ridicule ! Et depuis quel temps les honnêtes gens de toutes les Religions se font-ils fait un scrupule de lire quelques badineries ingénieuses qui défendent les systèmes les plus faux ? A-t-on traité de gens sans Religion ceux qui ont voulu peupler les planetes ? Les FONTENELLE & les HUGENS, ont-ils été regardé comme des personnes de mauvaise foi parce qu'ils défendoient un ingénieux Système , & qui étoit pourtant directement contraire à tous les Dogmes Théologiques ? Les Savants & les Petits-mâtres ont également compris que ces hommes illustres ne soutenoient leur opinion que comme un jeu-

d'esprit ; un peu de bon sens suffisoit pour empêcher de donner dans le ridicule où vous êtes tombé. Si vous étiez capable de penser, vous deviez bien avoir honte, vous Professeur, vous Doyen, vous Superintendant, d'avoir moins de lumiere que le plus étourdi Petit-maître, & la plus chetive femmelette. Dites-moi, M. le Théologien, avez-vous jamais vu qu'on ait fait un crime à l'Auteur de l'*Espion Turc dans les Cours étrangères*, d'avoir parlé dans deux cents endroits de son Ouvrage avec éloge de MAHOMET, & de la Religion de ce faux Prophete ? Connoissez-vous quelque Savant qui lui ait reproché d'avoir insulté dans plusieurs endroits tous les Chrétiens ; ce qu'il a fait réellement, & dont je me suis abstenu, & en quoi j'ai cru ne devoir point l'imiter ? Il paroît que les *Lettres Persanes* vous sont connues, savez-vous bien que ce Livre est fait par un des plus grands hommes qu'il y ait aujourd'hui en Europe ? Voyez combien MAHOMET & HALY y sont loués, combien la Religion Musulmane y est exaltée ; consultez les endroits où il est parlé du bien qu'il s'enfuit dans la Société, de la

pluralité de femmes, & de la permission de répudier celles qui sont stériles. Lisez attentivement la Lettre où l'Auteur soutient qu'un homme trop malheureux peut s'ôter la vie. Les honnêtes gens ont-ils fait une crime à cet illustre Magistrat de ses opinions ? Ils s'en sont bien gardés, ils les ont regardées comme d'ingénieuses rêveries, faites uniquement pour amuser, & qui étoient d'autant plus pardonnable, qu'elles étoient conformes au caractère d'un Persan & d'un Philosophe Oriental. Vous semblez avoir senti ce que je vous dis, lorsque après avoir rapporté soigneusement tous les endroits où il est parlé de MAHOMET dans les *Lettres Juives*, vous dites (1) : « Si quelqu'un trouve dans un Livre semblable à celui-ci, dont le titre est *Lettres Persanes*, de pareilles opinions, elles doivent lui paroître moins étranges, parce qu'elles sont placées dans la bouche d'un

(1) Si quis in simili Libro qui titulum *des Lettres Persanes* habet, paria passim inveniat loca, id ipsi minus mirum videbitur, quoniam illæ omnes in persona hominis Mahometani scriptæ sunt, quæ similis etiam stylus & par judicandi differendique forma accommodari debuit. *id. ibid.* pag. 10.

» Mahométan, au caractère duquel l'Au-  
 » teur a dû accommoder son style & sa  
 » façon de penser. »

Il faut, ou que vous foyez le plus ignorant homme de l'Unîvers, ou le plus fourbe. Choisissez laquelle vous voudrez de ces deux épithetes ? mais il n'y a pas à balancer, il faut absolument opter, & vous ne pouvez éviter l'une, que vous ne preniez l'autre. Dans la bouche de qui ai-je placé les discours qui vous ont si fort révolté ? Est-ce dans celle d'un Juif ? Point du tout. Dans celle d'un Chrétien ? Encore moins ; mais dans celle d'un Musulman. Ces discours ne passent pas même par la plume du Juif voyageur, il les envoie dans un Ecrit, tel qu'il l'a reçu du Musulman. Où aviez-vous vos yeux, pour ne point voir à la tête de cet Ecrit : *Mémoire de Haly, Secrétaire d'Osman Bacha, autrefois Comte de Bonneval* ? Etois-je moins obligé d'accommoder mon style dans ce Mémoire au caractère Mahométan, que l'inimitable Auteur des *Lettres Persanes* ? Pourquoi donc voulez vous me rendre plus criminel que lui ? Je le répète, il faut choisir entre l'ignorance la plus

254 LITTRÉS CARALISTIQUES ;  
profonde , & la mauvaise foi la plus mar-  
quée.

Mais, direz-vous, ce Secretaire d'OS-  
MAN Bacha avoit été Chrétien auparavant  
d'être Turc. J'en conviens ; mais il parle  
dans le Mémoire selon l'état dans lequel  
il se trouvoit pour lors ; & pour conserver  
plus de vérité dans le caractère que je  
lui donne, ISAAC ONIS avoue qu'il a été  
*surpris de le voir si zélé pour Mahomet. Je  
croyais, ajoute-t'il, qu'il étoit aussi mauvais  
Turc qu'il avoit été mauvais Nazaréen.* Il  
s'ensuit de-là que je devois faire parler le  
Secretaire comme un Turc zélé, & par  
conséquent, qu'en lui faisant défendre le  
plus ingénieusement qu'il m'a été possible,  
le Mahométisme, je n'ai agi ni plus cri-  
minellement, ni plus témérairement que  
cent autres Ecrivains qui ont fait la mê-  
me chose, & qui sont aussi estimés &  
aussi chéris des honnêtes gens, que vous,  
Monsieur WEISMAN, vous méritez peu  
de l'être par votre ignorance, ou par vo-  
tre mauvaise foi.

Je viens actuellement à l'intention que  
j'ai eue en composant ce prétendu Mé-  
moire du Secretaire du Comte de BONNA-

VAL. Loin que j'aie voulu élever la Religion Mahométane , je n'ai songé qu'à montrer que les Juifs avoient entièrement dégénéré de l'ancien Judaïsme , & que leur Religion aujourd'hui étoit presque méconnoissable (1). « Voyons, dit le » *Profélyte Turc*, si vous n'avez pas fait » des changements plus considérables. » Vous avez manqué dans votre dispersion aux points les plus considérables de » la Loi, vous avez cessé de circoncire » en Espagne ; cependant quelque crainte » qu'il y eût à le faire, rien ne pouvoit » vous obliger à discontinuer une cérémonie aussi essentielle. Vous avez sacrifié pendant un temps des enfants en France, que vous achetiez, & contre la volonté de Dieu vous avez arrosé les Autels que vous lui dressiez, de sang humain, quoiqu'il vous fût expressément défendu de sacrifier hors de Jérusalem. Je ne parle point de toutes les rêveries de vos Docteurs. Où avez-vous trouvé dans les Livres anciens, qu'il vous fût défendu de couper votre

(1) *Lettres Juives, Tom. I. Let. IX.*

„ pain avec de certains couteaux , & qu'il  
 „ ne vous fût pas permis de boire du  
 „ vin que vous n'aviez point pressé ? Dans  
 „ quel endroit de la Genèse , du Deutéro-  
 „ nome , des Pseaumes de David , avez-  
 „ vous lu ce principe impie , que c'est un  
 „ point de Religion de tromper tous ceux  
 „ qui ne sont pas de la vôtre ? Je fais que  
 „ vous n'accordez pas publiquement que  
 „ vous avez ces sentiments. La raison  
 „ en est évidente , on seroit beaucoup  
 „ plus sur ses gardes , & vous auriez peine  
 „ à satisfaire les fonctions de votre nou-  
 „ veau Judaïsme. Convenez donc que  
 „ vous n'avez des anciens Juifs que le  
 „ nom , & que les Musulmans en ont la  
 „ Religion. “

Que dit à cela ISAAC ONIS ! Applau-  
 dit-il en quelque chose à ce Mémoire ?  
 Point du tout , il le regarda comme un  
 Ouvrage qui ne mérite presque pas d'être  
 réfuté. “ Il te sera aisé , dit-il , mon cher  
 „ Monceca , de démêler le foible de cet  
 „ Ecrit & les sophismes dont il est rempli ;  
 „ mais je t'avouerai que j'en ai trouvé  
 „ l'idée singulière. Bien des gens nous  
 „ ont reproché d'être dans l'erreur ; mais

„ personne ne s'étoit avisé de vouloir  
 „ nous prouver que les Mahométans  
 „ étoient les véritables Juifs sous un nom  
 „ différent.,

Il faut être stupide , pour ne pas sentir quel a été mon but , & pour se figurer que j'ai prétendu établir sérieusement le Mahométisme. Il est vrai qu'au commencement de ce Mémoire , j'ai montré la ressemblance qui se trouve dans plusieurs choses , & même dans beaucoup , entre le Mahométisme & le Judaïsme ? mais quel est l'homme , un peu versé dans l'histoire Orientale , qui ne sache que la Religion de MAHOMET n'est qu'un ramas de dogmes des Juifs & des Chrétiens , mêlés confusement ensemble , quelquefois tels qu'ils sont crus par ceux qui les professent , & quelquefois défigurés ? “ Nous  
 „ avons , nous autres Musulmans , *dit le*  
 „ *prétendu Secrétaire* , les mêmes cérémonies & la même croyance que vous autres Juifs dans les points essentiels. Un  
 „ seul Dieu , l'immortalité de l'ame , la  
 „ punition des méchants , la récompense  
 „ des bons , la circoncision , l'horreur des  
 „ images , l'observation du jour du Sab-

„ bath, & nos Mosquées, ainsi que vos  
 „ Synagogues, ne sont point louillées par  
 „ des Idoles. Lorsque nous jeûnons, nous  
 „ ne mangeons, comme vous ~~ne~~ qu'après le  
 „ Soleil couché; nous avons du respect  
 „ pour la mémoire de Moïse & des Pro-  
 „ phetes; nous regardons avec vénération  
 „ la ville de Jérusalem; nous nous ab-  
 „ tenons des viandes défendues. Voilà dans  
 „ tous les points le Judaïsme ancien; voilà  
 „ la foi d'Israël dans son plus grand jour,  
 „ & telle qu'elle subsistoit dans le temps  
 „ de David. Examinons à présent qui sont  
 „ ceux qui ont le plus changé & ajouré,  
 „ ou de vous, ou de nous.

Après ce passage, suivent les preuves de  
 la venue du Messie, que les Turcs croient  
 être arrivé, ainsi que nous. Si vous étiez  
 moins fanatique, vous auriez vu par la  
 maniere dont je m'explique dans cet en-  
 droit, quel étoit mon véritable but dans  
 cette Lettre. Je placerai ici, ce que je dis  
 à ce sujet, pour vous en renouveler le  
 souvenir. Si tant est que vous y ayez fait  
 déjà quelque attention; ce que j'ai de la  
 peine à croire, vu votre stupidité. “ Un  
 „ des griefs que vous nous reprochez,

„ dit le Turc, consiste dans le culte que  
 „ nous rendons au Messie ; mais pour-  
 „ quoi ne voulez-vous pas que nous re-  
 „ connoissions sa venue, lorsqu'il en est  
 „ tant de preuves évidentes ? Comment  
 „ réglez-vous votre attente éternelle avec  
 „ les semaines de Daüiel ? Vous avez  
 „ perdu votre compte, & las de faire d'i-  
 „ nutils supputations, vous avez mieux  
 „ aimé dire que c'étoit un Mystere au-  
 „ quel vous n'entendiez plus rien. Vous  
 „ vous tirez d'affaire approchant sur l'ex-  
 „ plication de cette Prophétie, dans la-  
 „ quelle il est dit, si clairement que le  
 „ Sceptre ne sera point ôté de la Maison  
 „ de Juda jusqu'à l'arrivée de celui qui  
 „ doit venir. Je fais que vous soutenez  
 „ que ce n'est pas du Sceptre dont il est  
 „ parlé dans la Prophétie, mais d'un mot  
 „ qui signifie une verge de tribulation.  
 „ Moyennant un tour forcé que vous don-  
 „ nez à ce passage, vous voulez le faire  
 „ servir à votre défense ; cependant malgré  
 „ toutes les ténèbres que vos Rabbins ont  
 „ voulu répandre sur les Prophetes, vous  
 „ savez l'histoire d'un de vos fameux Doc-  
 „ teurs. Etant prêt à mourir, il fit assen-

„ blier sa famille autour de son lit : *Mes*  
 „ *enfants* , leur dit-il , *j'ai bien peur que ce*  
 „ *Jesus de Nasareth que nos Peres ont cruci-*  
 „ *fié* , *ne soit le Messie*. Il mourut peu après ,  
 „ & quelques soins qu'on voulût apporter  
 „ pour cacher au Public les doutes de ce  
 „ Rabbïn , on n'en put venir à bout. Mais  
 „ enfin , supposons pour un instant que  
 „ nous nous trompions , en croyant que  
 „ le Messie soit arrivé ; voyons quels sont  
 „ les changements essentiels que cela nous  
 „ a fait faire au fond du véritable Ju-  
 „ daïsme , &c.

Ne faut-il pas avoir fait banqueroute à la raison , pour se figurer , après avoir lu ce passage qui fait une grande partie du discours du Musulman , que j'ai eu dessein de nuire à la Religion ; Ne faut-il pas être stupide au suprême degré , pour ne pas comprendre que mon dessein a été de détruire les fausses raisons dont se servent les Juifs pour excuser leur aveuglement ? J'aurois bien envie , Monsieur , voyant votre peu de pénétration , de vous appliquer ce que Luther dit assez mal-à-propos de tous les Catholiques dans le quatrième Volume de ses Œuvres , pag.

282. *Edit. Jen. Germ.* “ Les Papistes , écrit-  
 „ il , sont tous des ânes , & restent tou-  
 „ jours ânes ; en quelque sauce qu'on les  
 „ mette , bouillis , rôtis , fris , trempés ,  
 „ pelés , battus , brisés , tournés , revirés ,  
 „ ce sont toujours des ânes „. Permettez  
 „ qu'au mot de *Papiste* je substitue *Weisman*.

Voici enfin l'endroit qui vous a le plus révolté , celui qui vous a fait tomber en convulsion , celui qui m'a attiré ce torrent d'injures , sous lesquelles vous avez prétendu m'accabler. “ Quel mal , dit le Turc ,  
 „ peut-il y avoir à honorer un Prophete ,  
 „ un grand homme , un Législateur , dont  
 „ la morale est si belle & si utile au repos  
 „ & à la tranquillité de la Société ? S'il  
 „ nous a appris à ajouter quelque chose à  
 „ l'ancien Judaïsme , ce sont des senti-  
 „ ments si épurés , qu'on voit bien qu'ils  
 „ viennent du Ciel ; & si Moïse ne les inf-  
 „ pira point aux anciens Juifs , c'est qu'il  
 „ connut que la dureté de leur cœur les  
 „ en rendoit incapables. Nous n'avons donc  
 „ apporté d'autre changement à l'ancienne  
 „ Religion , que d'épurer la morale , & de  
 „ rendre à celui qui nous la prêchoit , la  
 „ gloire que nous lui devons „.

Ho ! le plus imbécille des mortels ! C'est donc là ce qui a si fort ému votre bile ? C'est à cause d'un éloge badin & ironique, plutôt que réel, d'un homme dont les impostures sont connues des plus simples Chrétiens, & dont le panégyrique est regardé comme un jeu d'esprit, aussi peu réel que celui que fit un ancien Rhéteur du Tyran Phalaris ; c'est à cause, dis je, de cet éloge, que vous avez sonné le tocsin, que vous avez cru la Religion attaquée jusques dans ses fondements. N'attendez pas que je me donne la peine de répondre sérieusement à vos extravagances ; vouloir vous donner du bon sens, c'est tenter une chose impossible. J'appliquerai à celui qui voudroit l'entreprendre, ce que disoit un savant Allemand de ceux qui vouloient prouver que Platon avoit cru la création de la Magiere. *Ces gens-là prétendent blanchir un Noir.* J'aimerois mieux être chargé du soin de faire changer de couleur à tous les Ethiopiens, que de celui de vous apprendre à penser. En voilà assez sur cet article, venons à un autre.

Dans la Lettre où j'ai parlé de la fermeté avec laquelle le Bacha Osman, ci-

devant Comte de Bonneval, se vit à la veille de la mort dans une maladie dangereuse qu'il eut à Constantinople, vous trouvez extraordinaire qu'il dise à un de ses confidens : "Ma mémoire (1) fera un  
 „ exemple du malheur le plus accompli  
 „ & de la constance la plus ferme. Tou-  
 „ tes les traverses que j'ai essuyées, n'ont  
 „ pu me distraire du soin de me venger  
 „ de mes ennemis : si je n'ai pu être  
 „ assez fortuné pour voir réussir mes des-  
 „ seins, l'embarras & le trouble que je  
 „ leur ai causés par la crainte des maux  
 „ que j'ai voulu leur faire, me console  
 „ de ceux dont je n'ai pu les acca-  
 „ bler. „

Vous condamnez encore sévèrement les Lettres que ce Comte écrit à sa femme & à un Seigneur de ses amis, dans lesquelles il paroît qu'il meurt en véritable & parfait Déiste. L'indifférence (2) de

(1) Lettres Juives *Tom. I.* Lettre XXX.

(2) *Evolvamus præ cæteris elogium intrepiditatis & generositatis quod prospectanti mortem proximam profelito Mahometano cum emphasi impertitur. Suppono Christiani nominis hominem esse qui hic judicet, ut in persona Judæi loquatur. Suppono loqui eum ex proprio sensu, non*

ce Comte vous paroît totalement déplacée, vous auriez souhaité que je l'eusse représenté comme un homme tremblant, croyant voir le Diable, & ayant autant de peur de ce malin Esprit qu'en avoit Luther, à ce qu'il nous apprend lui-même (1), lorsqu'il disputoit avec Belsébut sur la validité de la Messe. L'expression familière dont se sert le Comte, en disant qu'il est prêt à faire son voyage, & que  
ses

alieno: quid enim personæ hominis Judæi quam adsumit, debeat; plane oblitus est. Quantum hoc frigus indifferentisticum est in homine qui Religionem Christianam deseruit ex pessimis rationibus, qui ne moriturus quidem, sic enim tunc patebat, ulla hujus apostasiæ penitentia ducitur, qui in ipsa mortis janua nihil nisi vindictam spirat! *Porismata Sapientiæ, &c.* pag. 18.

(1) Diabolus sua argumenta fortiter figere & urgere novit. Voce quoque gravi & forti utitur, nec longis meditationibus disputationes ejusmodi transiguntur, sed momento uno & quæstio & responsio absolvitur. SENSU EQUIDEM ET PROBE EXPERTUS SUM, quam ob causam illud nonnunquam evenire solet, ut sub auroram quidam mortui in stratis suis inveniantur. Corpus ille perimere vel julare potest. .... Credo equidem quod *Occokampadus & Emserus* alique eorum similes, illiusmodi ignitis Satanæ telis & hastis confossi subitanea morte perierunt. *Luther. de Missa privata*, Tom. VI. fol. 18.

ses bottes (1) sont déjà graissées, vous revolvez; vous en voulez furieusement à ces bottes, on voit qu'elles vous tiennent au cœur. Vous ne pouvez souffrir que j'aie représenté Bonneval bravant (2) la mort; enfin j'ai fait dans cette occasion un crime énorme.

Il faut convenir que dans tout ce raisonnement il n'y a que de l'ignorance, & point de mauvaise foi. Ici vous n'avez pas fait comme peu auparavant; mais si vous n'êtes pas fourbe dans cette occasion, grand Dieu! que vous êtes stupide! Hé quoi! pouvez-vous ignorer qu'un Ecrivain est obligé de conserver toujours aux personnages qu'il fait parler, le caractère qu'ils ont eu réellement, & qu'il se rendroit ridicule auprès de tous les gens de goût, s'il agissoit autrement? Que diroit-

(1) Qui suam promptitudinem moriendi, h. e. illam ipsam intrepiditatem cum ocreis itineris causâ jam inunctis comparat. *Porismata Sapiëntiæ*, &c. pag. 18.

(2) Tantopere laudare militarem quandam ferociam mortem contemnentem, tanquam virtutem, solis hominibus magnis propriam, nulla ratione habita Religionis, & enormium peccatorum adversus prima Religionis principia, quæ hic admissa sunt. *id. ibid.*

266      LESTRRES CABALISTIQUES ,  
on d'un Auteur qui feroit d'*Achille* un  
homme timide ; de *Salmonée* , un dévot ,  
d'*Ajax* , un Prince pieux ; de *Sixte-Quint* ,  
un Pape pacifique ; de *François I* un pol-  
tron ; de *Charles-Quint* , un Prince esclave  
de sa parole ? Ne tourneroit-on pas en  
ridicule un Ecrivain qui représenteroit si  
mal les gens dont il parle ? J'avois à pein-  
dre un homme qui a été connu pour être  
sans Religion , qui a passé toute sa vie  
pour un esprit fort , qui réellement a dit  
dans une maladie qui l'avoit réduit à l'ex-  
trémité , ce que je lui fais dire ; pouvois-  
je donc , sans me rendre aussi ridicule que  
vous l'êtes , le changer en dévot , démen-  
tir la vérité , & donner au personnage que  
je faisois parler un caractère tout opposé  
à celui que le Public lui connoissoit ? Je  
n'ai pas commis un plus grand crime en  
représentant *Bonneval* occupé dans ses der-  
niers moments du soin de sa vengeance ,  
que si j'avois dépeint *Melancthon* à l'ar-  
ticle de la mort se félicitant de mourir ,  
& d'être délivré des disputes & des caba-  
les de ses confreres les Théologiens , par-  
ce que ces deux faits sont également vrais ,  
& que s'il n'est point permis de donner

à un homme un caractère qu'il n'a point eu, il l'est encore moins de déguiser la vérité, & de profaner l'Histoire par le mensonge ou la dissimulation.

Je ne trouve rien de si fanatique que ce que vous dites au sujet des Historiens (1) qui ont écrit naturellement & avec candeur les vertus, les bonnes qualités qu'ont eues certains Philosophes dont on a soupçonné l'Orthodoxie. Vous ne pouvez sur-tout souffrir qu'on ait rapporté qu'ils sont morts avec beaucoup de fermeté. Vous vous emportez (2) contre un

(1) Sed ex aliis quoque exemplis patet solere libertinos nostri temporis suorum hominum rationem moriendi generosam & immotam magnificè describere. Stupendam & Atheisticam sapiunt audaciam qui hanc in rem collegit *Anonymus*, Auctor libelli *des Reflexions sur les grands hommes, morts en plaisantant*, id. *ibid.*

(2) Cum quo si conferatur historia novissimorum *Spinose*, *Balii*, *Collini*, *Wolstoni*, *S. Evremonti*, (ut alios jam prætereamus) in *Vitis primorum*, nec minus in *Critique désintéressée des Journaux Littéraires*; *Bibliot. Britann.* Tom. I. Part. I. pag. 241. *P. Nicéron*, *Mémoire pour servir à l'Histoire des Hommes illustres*, Tom. VII. pag. 187. seq. *Vid. &c.* Tom. II. *ejusd. Libri.* pag. 76. Discimus equidem ex his speciminibus, horum virorum tranquillitatem & fortitudinem in moriendo in magno pretio haberi: QUO AUTEM JURE ID FIAT, SI SALVA ESSE DEBEANT

268      LETTRES CABALISTIQUES ,  
 des plus honnêtes hommes qu'il y ait eu  
 dans ces derniers temps , qui a écrit la  
 vie de *Sipnosa* , & qui étoit bien éloigné  
 d'adopter les erreurs monstrueuses de ce  
 Philosophe ; vous injuriez tacitement ,  
 mais grossièrement , le savant *M. des Mai-  
 zeaux* , Auteur des Vies de *Bayle* & de *S.  
 Evremont* ; vous n'épargnez pas *M. de Ca-  
 musat* ; il ne tient pas à vous que vous  
 ne flétrissiez l'illustre Ecrivain de la *Biblio-  
 theque Britannique*. Votre critique mauffa-  
 de n'épargne pas même le Pere *Nicron* , &  
 vous taxez grossièrement tous les grands  
 hommes , dont vous n'êtes pas digne de  
 délier les souliers , d'avoir violé les prin-  
 cipes de la Religion Chrétienne ; enfin vous  
 souhaiteriez que ces fideles Historiens  
 n'eussent fait aucune mention de la fer-  
 meté des Savants dont ils écrivoient la  
 Vie. Si un sentiment aussi insensé que le  
 vôtre étoit reçu , il faut avouer que nous  
 aurions une idée bien juste du caractère

RELIGIONIS CHRISTIANAE PRINCIPIA; NE-  
 MO FACILE INTELLIGET. Aut ergo hæc ne-  
 gligenda & contemnenda sunt , quod tamen se  
 facere & intendere isti panegyrici non fatentur  
 aut dicendum non fortitudinem vel *ιδυαίαν*  
 sed Lethiargiam. & *id. ibid.*

de tant d'Ecrivains & de Héros célèbres, dont les Ouvrages & les vertus font encore aujourd'hui l'admiration de l'Univers.

Votre fanatisme me rappelle celui d'un Théologien Catholique de l'Université de Louvain, Censeur des Livres à Malines, qui ne veut pas qu'on donne (1) des épithètes honorables à tous les Ecrivains qui ne sont point de la Communion Romaine. Il soutient que par de grandes raisons on doit (2) empêcher de dire le divin *Scaliger*, le grand *Erasmus*, *Melanchton*. La gloire de son siècle; il ne veut pas

(1) Illa epitheta verè sunt honorifica ac proinde delenda, quæ absolute, & sine limitatione laudant hominem, ut bonitate, pietate, &c. præditum. v. g. vir optimus, pius, bonæ memoriæ, virtute, moribus, probitate insignis, illaque absolute sine limitatione laudem tribuunt scientiæ & doctriinæ. *H. Sievat, Ecclesiæ Metropolitanæ S. Rumoldi Canonicus. Grad. &c. Decanus per Archidiecesim Mechliniensem Censor Librorum Archiepiscopalis &c. in approbatione Biblioth. Scrip. Belgic. J. F. Foppens, Ecclesiæ Metropolitanæ S. Rumoldi Canon. Graduat.*

(2) V. G. doctissimus, sapientissimus, vel cum aliis immodestis adulationibus: princeps eruditorum, divinus *Scaliger*; magnus *Erasmus*, Germaniæ lumen; *Melanchton* decus seculi nostri; *Ocellus* doctriinæ & eruditionis &c. omnino notatu digna sunt, & magnis de causis impediri debent. *Id. ibid.*

270 LETTRES CABALISTIQUES ,  
 même qu'on appelle Théologien (1) au-  
 cun protestant , parce que le titre de Théo-  
 logien ne convient qu'à ceux qui font pro-  
 fession de la doctrine Catholique. Par la  
 même raison il traite les Universités Ré-  
 formées & Luthériennes de prétendues  
 Universités. Il se récrie contre un His-  
 torien (2) Catholique qui a osé louer

(1) Titulos doctoris & Magistri certum est,  
 propriè & exactè loquendo , neminem extra Ec-  
 clesiam possidere aut mereri, quemadmodum Uni-  
 versitates hæreticæ , ab Apostolica Sede non con-  
 firmatæ , jus neutiquam habent gradus & titulos,  
 qui in Ecclesia valeant , conferendi. Proinde ac-  
 curate si loquaris , non debet is vocari Magister  
 aut Doctor inter Catholicos , sed abusive tan-  
 tum , ut loquitur vulgus ; & ut improprie & abu-  
 sive vocantur Universitates quæ non sunt Ca-  
 tholicæ. Titulum Theologi non meretur , qui  
 nescit & non sequitur veram & sanam Doctri-  
 nam Catholicam : quamvis materialiter Theologus  
 vocari possit is , qui tractat argumenta S. Scripturæ,  
 & controversias Religionis. *Id. ibid.*

(1) Plurimum , nisi fallor , displicebunt Theo-  
 logi verè catholicis , ea quæ dictus Historicus ha-  
 bet in Præfatione sua ad Prodromum Danielicum...  
 Ut ad exemplum veniam , quis *Hugoni Grotio in-  
 videat appellationem doctissimi insignissimique  
 Scriptoris ... Joannem Clericum* , hominem soci-  
 nianum , Sanctorum Patrum conspurcatorem ,  
 Pontificum Romanorum & totius Cleri calumnia-  
 torem , atque omnium fere miraculorum , quorum  
 in Sacris Litteris fit mentio , destructorem nomi-  
 nat *virum clarissimum , eruditissimum , & longe*

*Grotius*, le Clerc, & *Barbeirac*. Enfin, vous, avez trouvé dans cet homme un fanatique qui vous égale; sans lui il auroit été impossible que vous eussiez eu votre semblable, car quel est l'homme assez insensé pour soutenir qu'il ne faut pas rendre justice au mérite, qu'il faut déguiser la vérité, & qu'en parlant des hommes célèbres dont les opinions ne se sont pas accordées avec les nôtres, on doit passer sous silence toute la fermeté qu'ils auront fait paroître? C'est à quoi aboutit votre sentiment. Pourquoi est-ce qu'un Catholique sera obligé de convenir des bonnes qualités d'un Luthérien, s'il doit dissimuler celles d'un Turc? Ils sont également damnés, selon lui, & même il est obligé de croire le Luthérien plus coupable, parce qu'il a eu plus d'occasions & plus de moyens de s'éclairer. Je vous demande, Monsieur *Weisman*, comment jugeriez-vous d'un Historien Catholique qui déguiseroit toutes les particularités de la mort

*laboriosissimum? Neque defunt inter Catholicos, qui Joannem Barbeirac, Juris & Historiarum Groningæ Professorem, Calvinistam furiosum, epithetis exornent honorificis. id. ibid.*

M i

272      LETTRES CABALISTIQUES ,  
 de *Luther* qui peuvent lui faire honneur ,  
 ou qui tâcheroit d'en faire des applica-  
 tions malignes & flétrissantes ? Vous  
 vous recrieriez sans doute sur la partiali-  
 té de cet Historien ; pourquoi ne voulez-  
 vous point qu'on fasse pour les autres  
 ce que vous exigez pour vous ? Au reste ,  
 il est bon de remarquer ici en passant ,  
 une nouvelle preuve de votre bonne foi.  
 Un honnête homme , après avoir fait  
 mention des sentiments qu'il y a dans les  
 deux Lettres écrites par le Comte de *Bon-  
 neval* , qui lui avoient déplu , auroit re-  
 marqué que l'Auteur les tournoit ensuite  
 en ridicule , faisant soupçonner à *Isaac Onis*  
 que *Bonneval* ne fut Juif , & prenant de  
 là le prétexte d'établir dans peu de paro-  
 les , & mieux que vous ne le sauriez faire  
 dans un gros volume , la nécessité d'un  
 culte établi par la Divinité. Un Juif , dit  
 » *Isaac Onis* , mourant dans le sein d'*Is-*  
 » *raël* , n'écriroit pas autrement. Quoi-  
 » que le *Bacha* ne se déclare point ou-  
 » vertement , on apperçoit aisément ses  
 » sentiments. Si pourtant il étoit Juif ,  
 » ce seroit une foiblesse impardonnable  
 » de n'en avoir pas fait un aveu authen-

» tique. D'ailleurs , notre Loi épurée  
 » n'admet point de pareils déguise-  
 » ments..... Il faut nécessairement, mon  
 » cher Monceca , que Dieu ait ordonné  
 » un culte à l'homme ; & puisqu'il l'a  
 » créé pour le servir, sans doute il lui a  
 » tracé les regles & la façon dont il vou-  
 » loit l'être. Quel chaos affreux ne s'en  
 » suivroit-il pas , si chacun avoit une ma-  
 » niere de penser différente sur le culte  
 » qu'on doit à la Divinité ? L'esprit de  
 » l'homme, sujet à s'égarer, retomberoit  
 » bientôt dans les erreurs de l'idolatrie ;  
 » on le verroit encore l'encensoir à la  
 » main , offrir son hommage aux ani-  
 » maux les plus vils , déifier des oi-  
 » gnons , & faire naître tous les jours  
 » mille Divinités dans son jardin po-  
 » tager. »

Si vous agissez dans toutes les occa-  
 sions avec autant de mauvaise foi que  
 dans celle-ci, vous devez être l'homme  
 du monde le plus dangereux ; & j'aimerois  
 mieux avoir affaire avec Cartouche  
 qu'avec vous.

Je viens actuellement aux reproches  
 que vous me faites d'avoir donné de

274 LETTRES CABALISTIQUES ;  
pompeux éloges au génie de *Mahomet*,  
& d'avoir loué certaines choses qui se  
trouvent dans l'Alcoran. J'ai suivi l'exem-  
ple de plusieurs grands hommes, aussi  
recommandables par leurs vertus, par  
leur piété & par leur Religion, que par  
leurs grandes lumières. Il y a au jugement  
de *M. Pascal*, non-seulement de bonnes  
choses dans l'Alcoran, mais encore de  
très-belles prières.

Le Célèbre *M. de la Croze* s'explique  
plus précisément & plus fortement, voici  
les propres termes de ce grand homme  
(1). " Mahomet avoit de fort beaux ta-  
» lents naturels ; il étoit agréable, poli,  
» se faisant un plaisir d'obliger les gens,  
» & propre à converser avec le monde.  
» C'est le témoignage que lui rend un  
» Chrétien Oriental, qui a écrit en Arabe  
» une histoire du Mahométisme. Pour ce  
» qui est de l'esprit de Mahomet, il est  
» aisé de conclurre que c'étoit un hom-  
» me extraordinaire, & l'on peut s'en ap-  
» percevoir aisément dans les Traductions  
» même de l'Alcoran, quoique de l'aveu

(1) *Dissertations Historiques sur divers sujets*  
&c. Tom. I. pag. 38.

de ceux qui entendent la Langue dans laquelle il est écrit, Elles représentent fort imparfaitement les beautés, les agréments & la majesté de l'Original.,,

*Voilà les agréments & la majesté de l'Alcoran*, loués par un des plus grands hommes qu'il y ait eu en Europe, & dont le témoignage ne sauroit être suspect, puisqu'il entendoit parfaitement l'Arabe, & toutes les Langues Orientales, & qu'il parle de même dans un Ouvrage où il réfute les Sociniens. J'ai donc pu dire, sans être traité d'homme sans foi & sans Religion, que *Mahomet* avoit donné des preuves aussi convaincantes de l'existence de Dieu, & de son pouvoir immense, qu'aucun Philosophe moderne. Je suis encore fermement persuadé de ce fait, & je fais juges tous mes Lecteurs si j'ai eu tort ou raison. Sans rien ajouter à ce que j'ai déjà dit sur ce sujet, je me contenterai de les prier de jeter les yeux sur le passage des *Lettres Juives*, que je place au bas de la page (1) ils y verront cette majesté & ces

(1) Je lis actuellement un Livre, pour lequel les Nazaréens & les Juifs nos freres ont affecté un grand mépris. Il contient pourtant d'excellentes

agrémens que M. de la Croze trouve dans l'Alcoran, & ils connoîtront que c'est avec

choses, remplies de piété, & capables de donner à l'esprit une grande idée de la puissance de Dieu. Ce Livre est l'ALCORAN, écrit dans sa Langue, sans aucun Commentaire, & qu'un Arabe m'a donné. Je sais que cet Ouvrage contient plusieurs erreurs contraires aux Livres que nos Prophetes nous ont laissés; mais je ne fais point attention à certains principes de Religion. Regardant l'Alcoran comme le système d'un Philosophe, je le trouve digne de l'estime des honnêtes gens, & utile à la correction des mœurs. Il n'est aucun Philosophe, je n'excepte pas même les modernes les plus savants qui ayent donné des preuves plus convaincantes de l'existence & du pouvoir immense de la Divinité, que Mahomet. Voici comment il s'explique dans le Chapitre du *Misericordieux*; il fait parler la Divinité, elle même. » Nous vous avons tous créés. Si vous ne le croyez pas, considérez tous les biens que vous possédez, les avez-vous créés-vous-mêmes? Nous avons ordonné que vous mourrez. Nous pouvons, s'il nous plaît, mettre d'autres créatures semblables à vous en votre place, & vous métamorphoser en une autre figure, que vous ne savez pas. Nous avons fait entrer l'ame dans votre corps. Si vous ne le considérez pas; considérez vos labourages. Faites-vous produire les fruits de la terre, où les fais-je produire? Si je veux, je rendrai vos champs secs comme de la paille sans grain. Et cependant vous êtes superbes, & vous dites; » *Quoi? nos grains que nous avons semés, seront perdus! Au contraire, nous les conserverons.* » Imbécilles! Pouvez-vous parler ainsi? Levez les yeux au Ciel, considérez l'eau qui en tombe, & qui sert à vous désaltérer. La faites-vous descen-

raison que le véridique Abbé de Vertot a fait un bel éloge de l'éloquence natu-

dre des nues ; ou si c'est nous qui l'en faisons descendre ? Si nous voulons , elle ne tombera point ; ou nous la ferons tomber si mauvaise , quelle ne pourra servir ni à faire fructifier vos champs , ni à vous désaltérer.

Je te demande , mon cher Monceca , ce que tu penses de ce passage. Quelle noblesse n'y trouve-t-on pas ? Quelles grandes idées n'offre-t il point à l'imagination ? Avec quelle majesté ne présente-t-il pas l'immense pouvoir de la Divinité ? après en avoir prouvé l'existence évidemment par ce peu de mots : *Nous vous avons tous créés. Si vous ne le croyez pas , considérez les biens que vous possédez : les avez-vous créés vous-mêmes ?* C'est là le plus invincible argument de la nécessité de la Divinité. Puisque nous connoissons que nous n'avons point été de tout temps , il faut nécessairement remonter à une cause éternelle , à un Etre supérieur , qui , ayant produit tous les êtres , les maintienne dans l'ordre où nous les voyons. Cette règle , si belle & si sage , est une preuve perpétuelle de l'existence de la Divinité ; c'est un argument convainquant , qui se présente sans cesse à nos yeux. Nous ne saurions les ouvrir , sans qu'ils nous représentent les chefs d'œuvre formés , par ce tout puissant , & lorsque nous les tenons fermés notre ame supplée à leur défaut. Elle se dit à elle-même qu'un être pensant & intelligent , tel qu'elle est , ne sauroit être la suite d'un principe ignorant & agissant sans connoissance. Ainsi , la majesté & l'existence de la Divinité se fait connoître aux aveugles comme à ceux qui ont l'usage des yeux. Dès qu'un homme existe , il a les moyens de pouvoir le connoître , puisqu'il pense , & qu'il peut réfléchir sur sa pensée.

278 LETTRES CABALISTIQUES ,  
celle de *Mahomet* " Selon *Elmacin* , dit ce  
sage Historien , Mahomet avoit l'air no-

Mais si les hommes ont le bonheur de pouvoir s'élever par eux-mêmes à la connoissance de Dieu, ils ne doivent point pour cela prétendre à pénétrer dans les secrets qu'il a voulu cacher à nos yeux. Il est absurde que des créatures finies veuillent connoître parfaitement les attributs & les qualités de l'Infini. Quel ridicule n'y a-t-il pas à la créature de prétendre s'élever jusqu'au Créateur , & s'égalier à lui ? La connoissance que nous avons de la Divinité , est le premier motif qui doit déterminer notre obéissance. Il n'est rien de plus insensé que de vouloir régler le pouvoir de Dieu, & de croire qu'une chose ne peut pas être, parce que nous ne comprenons point comment elle peut arriver. C'est-là la source des différentes erreurs qui s'élevent dans toutes les Religions. Voyons , mon cher Monceca , comment Mahomet réfute les incrédules qui veulent borner la puissance céleste , & qui nient la possibilité de la Résurrection des corps. Quoi ! disent les Méchants , nous mourrons , nous serons terre , nous retournerons au Monde ! Voilà un retour bien éloigné ! « Et pourquoi ne ressusciteront-ils point ? Ne voyent-ils pas le ciel au dessus d'eux , comme nous l'avons bâti , comme nous l'avons orné , & comme il n'y a point de défaut ! Nous avons étendu la terre , élevé les montagnes , & avons fait produire toutes sortes de fruits pour signe de notre toute puissance. Nous avons envoyé la pluie du Ciel , & nous en avons fait produire des jardins , des grains agréables aux moissonneurs , des painiers , les uns élevés plus que les autres , pour enrichir nos créatures. Nous avons donné la vie à la terre morte , sèche & aride , ainsi les morts sortiront du tombeau.

, ble , le regard doux & modeste , l'esprit  
, souple & adroit , l'abord civil & ca-

Toute la Philosophie ne sauroit présenter une idée plus majestueuse du pouvoir de la Divinité. Celui, qui d'une terre sèche & aride a formé l'homme , peut sans doute le faire sortir du tombeau. Il n'est pas plus difficile à la Divinité d'ordonner à la matiere de se rejoindre de nouveau ensemble , qu'il le lui a été de l'animer , & de la mettre en mouvement. Celui qui de rien a fait toutes choses, ne peut-il pas exécuter tout ce qu'il veut ? Est-il rien qui révolte davantage notre foible raison , que de penser que de rien on puisse faire quelque chose ? Cependant non-seulement la Religion , mais la saine Philosophie nous apprend que Dieu doit avoir créé la matiere. Car si elle étoit coéternelle avec Dieu elle seroit indépendante de lui , puisqu'elle ne lui devroit point sa création , & qu'il ne pourroit pas la détruire. Dieu alors ne seroit point tout-puissant , il y auroit un être aussi ancien que lui , qui n'en seroit point dépendant. La Divinité ne seroit plus infinie , elle seroit bornée dans son pouvoir , & l'infini doit être infini dans tous ses attributs. La matiere seroit une divinité rivale de la premiere. Quelle absurdité ne s'ensuit-il pas du système qui admet la coéternité de la matiere avec Dieu ? Dès-qu'on veut faire usage de sa raison on est forcé d'avouer que Dieu a créé de rien tous les êtres. Mais comprenons-nous ce mystere ? Non sans doute. Pourquoi donc voulons-nous borner le pouvoir de Dieu dans les autres choses , puisqu'il n'y a rien que sa puissance ne puisse exécuter aisément , dès qu'elle a pu produire toutes choses de rien. « L'Être suprême , dit Mahomet , connoît ceux qui sont injustes. Il a en sa puissance les clefs du futur

„ ressalt , & la conversation insinuante.  
 „ D'ailleurs , il ne ne lui manquoit aucune  
 „ des qualités nécessaires dans un chef de  
 „ parti , libéral jusqu'à la profusion , vif  
 „ pour connoître les hommes , juste pour  
 „ les mettre en usage selon leurs talents ,  
 „ toute la délicatesse pour agir sans se lais-  
 „ ser jamais appercevoir , & il fit paroître  
 „ depuis dans la conduite de ses desseins  
 „ une fermeté & un courage supérieurs aux  
 „ plus grands périls. . . . . Il se faisoit  
 „ écouter par la pureté de son langage ,  
 „ la noblesse & le tour de ses expres-  
 „ sions ; il excelloit sur tout dans une  
 „ certaine éloquence Orientale , qui con-  
 „ sistoit dans des paraboles & des allégo-

Personne ne le fait que lui. Il fait tout ce qui est  
 en la terre , & en la mer. Il fait le nombre des  
 feuilles qui tombent de dessus les arbres , & le  
 nombre des atômes dans les ténèbres de la terre.  
 Il n'y a rien de sec , ni de verd en la terre , qui  
 ne soit écrit dans le Livre de lumière. C'est lui  
 qui vous fait mourir , & qui fait le mal & le bien  
 que vous avez fait . . . Souviens-toi du jour qu'il a  
 dit : *Soit* , & tout a été fait. . . . Il fait le présent,  
 le futur & le passé. Il est très-sage , & rien ne lui  
 est caché . . . . Abraham , voyant la nuit une étoile  
 très-claire , demanda en soi-même si c'étoit son  
 Dieu. *Non* , répondit-il lui-même , *mon Dieu ne*  
*se leve pas , & ne se couche pas.* » Lettres Juives,  
 Lettre LXXXIX.

„ ries très-ingénieuses , dont il enveloppoit  
 „ ses discours (1). „

Vous voyez , Monsieur WEISMAN ,  
 qu'il n'est pas si extraordinaire que vous le  
 pensez , que j'aie pu comparer MAHOMET  
 aux plus grands Philosophes modernes dans  
 un seul point ; c'est-à-dire , sur les preuves  
 qu'il a données de l'existence & du pouvoir  
 immense de Dieu. Et qu'ont donc ces  
 Philosophes de si merveilleux , qu'un hom-  
 me qui a eu les talens & le génie de  
 MAHOMET , n'ait pu penser comme  
 eux sur un article , où il ne faut que lever  
 les yeux au Ciel , & se contempler soi-  
 même pour être aussi éclairé que DES-  
 CARTES ? *Cœli enarrant gloriam Dei.*  
 Vous avez eu donc grand tort de croire  
 qu'il y avoit apparence (2) que je riois  
 & plaisantois lorsque je parlois de même.  
 Je vous répète ici que je parle très-sérieu-

(1) Histoire des Chevaliers Hospitaliers de S.  
 Jean de Jérusalem , appellés aujourd'hui Cheva-  
 liers de Malthe , par l'Abbé de Vertot , *Amsterd.*  
 1728. *Tom. I. Liv. I. pag. 7.*

(2) Credibile est hunc Autorem ridere , non  
 serio loqui ; sed quis in hoc rerum genere ridet ?  
 Ipse derisione dignus est , si modo derisio ad pæ-  
 nam promeritam sufficiat. *Porismata Sapien-  
 tiæ & Religionis , &c. pag. 19.*

sement, dussiez-vous me condamner au feu totalement, puisque vous m'avez déjà jugé digne d'une punition bien plus rigoureuse que la censure, & qu'il n'a pas tenu à vous qu'on ne regardât ce que j'avois dit de MAHOMET, comme un cas qui intéressoit le Magistrat. Je vous reconnois toujours dans toutes vos idées pour un fanatique outré. L'Inquisiteur le plus cruel & le plus persécuteur ne se seroit pas expliqué si cruellement & si violemment que vous; mais aussi vous voyez que je vous tiens parole, & que j'observe parfaitement la maxime à ruda âne ruda ânier.

Voici encore une nouvelle marque de votre peu de sincérité. Vous dites simplement que je compare *l'Alcoran aux (1) Livres des Juifs & des Chrétiens*. Par la manière ambigue & obscure dont vous vous expliquez, vous voudriez faire croire, s'il étoit possible, que je mets en parallèle la Bible & l'Évangile avec l'Alcoran; une

(1) Vide & reliqua, ubi Judæorum & Christianorum Libris & Sententiis eodem instituto Alcoranus comparatur. Maximè verò ad scopum nostrum referenda sunt verba quæ legimus. Tom. III. pag. 45. *Porismata Sapientiæ*, &c. pag. 10.

pareille insinuation, aussi fausse & aussi malicieuse, mériteroit un châtement exemplaire. Pour vous couvrir de confusion, si vous êtes capable d'en avoir, je rapporterai ici le passage dont il s'agit : les (1) Lecteurs qui ne les connoissent point, seront bien surpris de voir qu'il n'est question que du Talmud ; c'est-à-dire, d'un

(1) Combien y a-t-il d'Ecrits de nos Rabbins ; & même des Docteurs Nazaréens, qui méritoient une critique aussi vive que celle qu'on fait de l'Alcoran, & dont on ne dit mot ? Je suis du moins assuré que ces Ouvrages ne donnent point de la Divinité une idée plus magnifique. Si l'on examineroit avec des yeux Philosophiques les Livres de certains Docteurs Espagnols, quelles erreurs n'y découvreroit-on pas ? Combien de principes, contraires au bon sens & à la droite raison, combien de maximes pernicieuses au bien de la Société, n'y trouveroit-on pas ? Le bel Ouvrage que l'on feroit, si l'on ramassoit toutes les impertinences monacales ! Un homme, qui voudroit composer l'histoire des égarements de l'esprit humain, ne manqueroit pas de matière en travaillant sur des Mémoires aussi fertiles & aussi abondants. Le Talmud des Rabbins est cent fois plus ridicule que l'Alcoran. Ne crois pas, mon cher Monceca, que l'esprit de parti détermine mon sentiment en méprisant le Talmud, j'oublie que je suis Caraïte : ce n'est point comme partisan & sectateur d'une croyance opposée à celle des Rabbins, que je condamne ce monstrueux Ouvrage ; c'est comme Philosophe. *Lectures Juives, Tom. IV.*

284      LETTRES CABALISTIQUES ,  
 Livre qui contient toutes les fables des  
 Juifs , rempli d'injures & d'invectives atro-  
 ces contre JESUS-CHRIST & le Chris-  
 tianisme , & de quelques misérables com-  
 pilations de miracles faites par des Moi-  
 nes , qui , au jugement non-seulement des  
 Protestants , mais encore de tous les Ca-  
 tholiques sensés , déshonorent la Religion ;  
 & justifient le Cardinal BESSARION ,  
 lorsqu'il a dit que DIOGENE LAERCE  
 avoit écrit la Vie des anciens Philosophes  
 avec plus de sagesse & de dignité , que l'on  
 avoit fait celle des Saints.

Me voici parvenu au dernier article de  
 votre fade critique, Vous dites que j'ai  
 voulu établir l'indifférence de Religion,  
 & voici sur quoi vous vous fondez (1).

(1) *Ad extremum si quidquam monere velimus  
 ad ultima verba ex his Epistolis à nobis cita, id  
 unum dicendum arbitror, prolixo commentario ad  
 crassissimum Autoris indifferentissimum inde per-  
 spiciendum nequaquam opus esse, quem sane nisi  
 conculcata & adunco naso suspensa Scriptura, quæ  
 de viâ & mediis salutis toto cælo diversa docet,  
 nemo adoptare potest. Quod Judæos primo loco  
 ponit, atque ad portam Orientalem ad comicum  
 schema pertinet quia enim personam Judæi ad-  
 sumperat, aliter loqui non potuit, sed res ipsa  
 crudè & impiè proposita est Porismata Sapientie  
 &c. pag. 20.*

„ Je t'avoueraï, mon cher Monceca,  
 „ que je suis tenté de regarder le Ciel  
 „ comme un palais superbe, où l'on entre  
 „ par quatre portes qui regardent les qua-  
 „ tres côtés différents du Monde. On  
 „ peut venir dans ce superbe édifice, de  
 „ l'Orient, de l'Occident, du Septentrion  
 „ & du Midi; mais les chemins qui y con-  
 „ duisent, ne sont pas également beaux.  
 „ Nous autres Juifs, nous marchons dans  
 „ celui de l'Orient, que la Divinité nous  
 „ a aplani; les Nazaréens viennent par  
 „ celui de l'Occident, raboteux & mau-  
 „ vais; les Turcs passent par la route du  
 „ Septentrion, encore plus gâtée; & tou-  
 „ tes les Religions qui sont dans les In-  
 „ des & dans l'Amérique, marchent dans  
 „ la quatrième, remplie de boue & en-  
 „ tourée de précipices. Beaucoup de gens  
 „ se perdent dans ce chemin; mais cepen-  
 „ dant il en est qui arrivent au palais cé-  
 „ leste, malgré les difficultés d'une route  
 „ aussi périlleuse. „

Ici il y a mauvaise foi & ignorance de  
 votre part. Vous réunissez dans votre cri-  
 tique vos deux qualités ordinaires. La  
 mauvaise foi paroît en ce que vous sup-

primez ce qui suit immédiatement après ce passage, qui marque que mon intention principale a été de blâmer la rigueur avec laquelle les différentes Communions Chrétiennes, & sur-tout la Romaine, damnent celles qui lui sont opposées. Il ne faut que savoir lire pour voir quel a été mon but.

„ Les Nazaréens Papistes, & nos Rabbins  
 „ condamnent ce sentiment, ils croient  
 „ que Dieu ne doit point avoir pitié d'une  
 „ Créature qui a tâché de le servir dans  
 „ une autre Religion; & il est tel Moine  
 „ à Rome, qui consentiroit plutôt d'a-  
 „ vouer qu'il n'est aucune Divinité, que  
 „ d'accorder une place dans le Ciel à quel-  
 „ ques Nazaréens Réformés, qui ont don-  
 „ né dans ce Monde des exemples de la  
 „ vertu la plus parfaite. „

Si ce passage ne vous a pas assez montré mes sentiments, celui où je m'explique si clairement dans une ou deux Lettres avant celle-là, doit bien vous éclairer. Je défie qu'on puisse faire une confession de foi plus authentique sur la nécessité d'une Religion révélée, & d'un Culte ordonné (1). “ Il n'est pas douteux, mon

(1) Lettres Juives, Lettre XXVI. nouv. Edit.

„ cher Isaac, qu'il n'y ait un Culte or-  
 „ donné par Dieu même; mais il l'est pour  
 „ faciliter le salut des hommes, & non  
 „ pour les perdre. Heureux sont ceux à  
 „ qui Dieu l'a révélé? Mais c'est une im-  
 „ piété, selon moi, de dire qu'il ait créé  
 „ les autres hommes pour être damnés. Ils  
 „ ont plus de peine à parvenir au Ciel;  
 „ mais s'ils sont bons, sages & vertueux,  
 „ le Tout-Puissant feroit plutôt un mi-  
 „ racle pour les attirer à lui, que de per-  
 „ mettre que la vertu fût payée d'un sup-  
 „ plice éternel.

Mais, direz-vous, c'est une erreur de  
 croire qu'on puisse être sauvé hors du  
 Christianisme, & les Payens n'ont jamais  
 pu, ni ne peuvent faire encore aujourd'hui  
 leur salut. Vous pouvez être, si vous vou-  
 lez, Monsieur *Weissman*, dans cette opi-  
 nion: mais moi, je pense le contraire,  
 & j'ai pour moi plusieurs Peres de l'Egli-  
 se, anciens & modernes, cela vaut mieux  
 que votre autorité. Si vous étiez moins  
 emporté que vous ne l'êtes, avant de con-  
 damner mon opinion, vous l'auriez exa-  
 minée; vous auriez vu que *S. Justin*, *Phi-*

288 LETTRES CABALISTIQUES ,  
 losophe (1) & Martyr , a soutenu que *Socrate* & *Héraclite* avoient été Chrétiens sans être baptisés , & qu'ils avoient été justifiés par leur vertu. *Clément d'Alexandrie* (2) a jugé aussi favorablement du salut des Payens qui vivoient selon la Loi de Nature. Mais , dites-vous , ces Peres parlent des Payens qui vivoient avant la venue du Messie ; en voici d'autres qui font mention des Payens qui vivoient douze cents ans après. *S. Bernard* , écrivant à *Hugues de S. Victor* , lui dit qu'il ne sauroit croire que le Commandement de Dieu , prononcé à *Nicodeme* , *nisi quis renatus fuerit ex aqua & Spiritu Sancto , non intrabit in Regnum Cælorum* , doive être pris dans toute son étendue , (3) & qu'on doive l'appliquer

(1) Just. Philos. & Mart. *Apolog. II.*

(2) J'ai rapporté dans l'Édition des *Lettres Juives* qui est actuellement sous presse , les passages originaux de *S. Justin* & de *S. Clément*. Il m'est impossible , attendu le défaut des Livres , de les placer ici , & ma mémoire ne peut me les fournir. Quant à celui de *S. Justin* , il est , ainsi que je le marque ici , dans sa seconde Apologie.

(3) A verò quis nescit & alia, præter Baptismum contra originale peccatum , remedia antiquis non defuisse temporibus ? Abrahæ quidem & semini ejus , circumcisionis Sacramentum in hoc ipsum traditum

pliquer à ceux qui n'en ont eu aucune connoissance. Prenez garde, *M. Weifman*, que les Payens dont j'entends parler, sont précisément dans ce cas.

Si les Payens qui n'ont pas le moyen d'être instruits dans le Christianisme, peuvent être sauvés en vivant selon la Loi de Nature, qui doute que ceux qui chez les Turcs se trouvent dans le même cas, ne le puissent pas être; eux qui connoissent l'existence du véritable Dieu, & qui lui rendent hommage? Or, combien peu de Mahométans y a-t-il qui puissent être instruits? Combien de villes, combien de villages y a-t-il, où l'on ne rencontre pas, je ne dis point un seul Prêtre ou Missionnaire, mais même un seul Chrétien?

Vous pourriez croire, *M. Weifman*, que le sentiment de *S. Bernard* n'a pas été reçu par de grands Théologiens: comme votre lecture est assez mince, je doute que *S. Thomas* vous soit fort connu. Ce grand Saint

traditum est. In Nationibus verò, quotquot inventi fideles sunt, adultos quidem fide & sacrificiis credimus expiatis, parvulis autem solum profuisse, imo & suffecisse parentum fidem. *D. Bernard. Epist. LXXII. ad Magistrum Hugonem de Sancto Victore.*

(1), aussi bon Théologien que subtil Philosophe, dit à peu près la même chose que *S. Bernard*. Un Théologien, qui passe pour un habile homme, & qui vivoit peu de temps après le Concile de Trente, a soutenu (2) que les anciens Payens & ceux d'aujourd'hui pouvoient être sauvés en vivant justement lorsqu'ils étoient dans une ignorance invincible. Je vous demande, *M. Weisman*, si tous ces Saints & ces grands hommes ont voulu établir l'indifférence de Religion? Je n'ai cependant dit que ce qu'ils ont dit, en soutenant, „ qu'il n'étoit pas douteux qu'il y eût un culte „ ordonné par Dieu même; mais qu'il „ étoit pour faciliter le salut des hommes,

(1) *Gentiles perfectius & securius salutem consequabantur sub observantiis Legis, quam sub sola Lege naturali, & ideo ad eam admittebantur, sicut etiam nunc Laici transeunt ad Clericatum, & Seculares ad Religionem, quamvis absque hoc possint salvari. Thomæ Summa, in prim. secund. Quæst. XCVIII. Art. 5.*

(2) *Quicumque fuerunt, aut etiam modo sunt, ad quos non pervenit Evangelium, cum nulla via humana consequi potuerint Fidem Christi, tamdiu inculpabilem illius ignorantiam habere, vel habuisse sunt existimandi, quamdiu caruerint Doctoribus. Andreas Vega de Præparatione Adultorum ad justificationem, Lib. VI, Cap. XVIII.*

» & non pas pour les perdre, & que c'é-  
 » toit une impiété de dire qu'il eût créé  
 » des peuples immenses pour les damner ;  
 » que si ces peuples étoient vertueux, ils  
 » avoient plus de peine à parvenir à la béa-  
 » titude ; mais qu'attendu leur état, ils  
 » pouvoient, en vivant selon la Loi de  
 » Nature, être sauvés. »

Il est temps de finir, je n'ai que trop perdu de moments, que j'aurois pu beaucoup mieux employer qu'à vouloir vous apprendre à penser. Comment en viendrois-je à bout, puisque pendant tout le cours de votre vie vous n'avez pas même pu vous former un style passable ? Vous écrivez aussi mal & aussi ridiculement que vous pensez. Mon Dieu ! que de platitude dans vos phrases ! de quelle longueur ne sont-elles point ! J'ai pensé devenir asthmatique, en lisant les deux pages de votre Dissertation qui me regardent. Quelle affectation ridicule de faire, comme un écolier, des figures de Rhétorique dans les endroits où elles sont le plus déplacées ! Qui ne riroit ; par exemple, de voir un homme d'un âge avancé s'expliquer ainsi, *quasi ad fallendum tempus arnet, pingat, & tanta multitudini Lecto-*

292 LETTRES CABALISTIQUES ;  
*rum imprudentium, & imprudentium expo-*  
*nat ?* La jolie chose que cette repetition  
*imprudentium & imprudentium !* Que vous  
êtes éloquent ! En vérité on ne peut vous  
refuser le glorieux titre du *Demosthene* &  
du *Cicéron de la Forêt noire*. Vous allez-il-  
lustrer à jamais la Souabe, vous êtes la  
parfaite copie du Rhétoricien dont parle  
*Perse, Bellum hoc, hoc bellum laudat in an-*  
*tistheſi doctas poſuiſſe figuras.* Allons, je veux  
vous faire la même grace que *Perse* fait à  
celui dont il parle ; je dirai avec ce Poète  
*laudatur.* Que *M. Weisman* soit loué, qu'il  
soit par tout prôné comme le Phénix des  
Professeurs ! Ho ! que j'aurois souhaité  
de vous voir assis sur ce théâtre, vos  
deux élèves à vos pieds, disputant grave-  
ment sur le crime qu'il y a à louer Maho-  
met dans ce qu'il peut avoir eu de bon !  
Un ancien Pere de l'Eglise souhaitoit d'a-  
voir vu trois choses, Rome dans sa gloire,  
*Cicéron* plaidant, *S. Paul* prêchant ; & moi,  
je préférerois à tout cela de voir *M. Weis-*  
*man in cathedra,* & de lui entendre dire  
d'une voix rauque & enrhumée, *tanta*  
*multidini Lectorum imprudentium, & im-*  
*prudentium exponat.* Chacun a son goût,  
l'un aime le tragique, l'autre le comique ;

pour, moi, je me figure que vous devez être un homme aussi divertissant dans une action publique, que le Saltinbanque le plus amusant. Si le Public connoissoit, ainsi que moi, votre mérite, vous n'aurez plus de sujet de vous plaindre de son goût, & de vous récrier sur le favorable accueil qu'il a fait (1) aux *Lettres Persanes*, aux *Lettres Juives*, & à quelques autres Ouvrages de cette espece, tandis qu'il traite de beaux *Livres*, comme les vôtres, de *rêveries de vieillard*. Ce sont vos termes, & l'on voit bien, que quoique vous ne vous nommiez pas, vous vous rangez tacitement dans le nombre de ces illustres pédants dont vous plaignez le sort. Mais aussi vous prenez bien votre revanche; car vous taxez tous ceux qui aiment mes Ecrits & ceux de l'inimitable Auteur des *Lettres Persanes*, de *Catulle* & de *Lesbies*. Savez vous bien que vous me faites ce-

(1) Certé negari non potest Scripta hujus generis nostrâ ætate mirifica cum aviditate, applausu maximo, excipi, & pro utilissimâ non minus ac amænissimâ censurâ vitiorum generis humani haberi, præ quibus seriæ & graves aliorum Chartæ, si vel mille Scripturis plenæ essent, nihil sunt aliud quam *rumores senum saviorum*, quos *Catulli* & *Lesbiæ* nostri temporis nullius æstimant assis. *Porismata Sapientiæ*, &c. p. 17.

294 LETTRES CABALISTIQUES ,  
pendant plus d'honneur que vous ne pen-  
sez , & que j'aurois mieux l'approba-  
tion d'un Auteur aussi spirituel , aussi ga-  
lant & aussi ingénieux que *Casalle* , que  
celle de huit mille Théologiens de votre  
espece ? Je craindrois bien , si malheu-  
reusement j'avois votre estime , de ne voir  
pouvoir mes Livres dans la boutique du  
Libraire. Je suis votre , &c.

Je souhaite, sage & savant Abukibak ,  
que cette Lettre puisse t'amuser.

Porte-toi bien.

---

## LETTRE CLXXVIII

*Le Sylphe Oromasis , au sage & savant  
Abukibak.*

**J**E suppose , sage & savant Abukibak ,  
qu'avec l'empressement que tu as tou-  
jours marqué de connoître tout ce qui  
paroît de bon , de médiocre & de mauvais  
dans la République des Lettres , tu n'au-  
ras pas manqué de lire les piéces satyriques  
que l'envie & la sottise vanité ont mises au  
jour contre le TRADUCTEUR des *Lettres  
Juiues*. Il n'y eut peut-être jamais d'Au-

teur plus maltraité, & moins animé contre ses ennemis. Il les écoute avec mépris; il les regarde avec pitié, & ne se souvient d'eux que pour les plaindre & les oublier. Je conviens que ce parti est équitable, & qu'on ne sauroit mieux punir la folie qu'en lui opposant la raison; mais enfin l'intérêt est-il corrompé pour rien? Il n'est pas impossible qu'on se méprenne à un trait lancé par une main injuste & maligne, il peut arriver qu'un Lecteur non prévenu, & qui ne juge d'ordinaire que par les apparences, croie l'innocent coupable des censures dont on le charge. Je ne fais si je pense mal; mais il me semble que je raisonne assez conséquemment. En effet, si l'homme est vertueux dès qu'il est juste, sera-t-il vicieux en dévoilant l'injustice, ou en décelant la vérité? On pourroit me dire que c'est faire trop d'honneur aux mauvais Critiques que de leur reprocher leurs bévues; mais concebit-on qu'ils en retirent moins qu'ils y perdent, & qu'ils y gagnent toujours quand on leur laisse champ libre? Il en est de cela comme des Marchandises de contrebande; au delà de certaines bornes, elles tournent au profit de celui qui a osé les risquer. J'entrevois une autre excuse,

fondée sur le peu de cas que l'on fait communément de ceux qui ont l'esprit caustique, & qui n'ont d'autre métier que celui de mordre; mais qui me sera garant qu'un fanatique en Allemagne, qu'un visionnaire en Suisse, qu'un menteur en France, qu'un imposteur en Espagne, qu'un fourbe en Italie, qu'un pédant sifé en Hollande sont connus de tout le monde pour ce qu'ils sont réellement? Non, non; si jamais il m'étoit permis de devenir Auteur, j'en agirois bien autrement que celui en faveur de qui je parle. J'écrirois, je fulminerois, je couvrirois mes adversaires de honte & de confusion, en un mot, je ferois le Diable à quatre, sous les auspices de la raison, de la vérité & de la justice. Ces voies sont toutes légitimes, il ne me manque que celle de la persuasion pour les faire valoir. Tu as vu par ma dernière Lettre, sage Abukibak ce qu'il m'en a coûté pour engager le Traducteur des Lettres Juives à prendre sa propre défense, il faudroit aujourd'hui je ne fais quoi pour obtenir de lui cette faveur. Heureusement il y a des gens qui pensent autrement, j'en ai trouvé plusieurs, & en quittant la Souabe pour me transporter dans les Pays-Bas, j'ai eu une vraie

satisfaction d'apprendre qu'on y avoit tout le respect qu'on ne peut se dispenser d'avoir pour le mérite. La Lettre que je t'ai communiquée en dernier lieu, ne t'est parvenue que par un tour de souplesse, tu recevras celle-ci comme un présent dont je te fais part.

---

## L E T T R E

*A Messieurs les Auteurs de la nouvelle Bibliothèque (1).*

M E S S I E U R S ,

**U**NI a paru dans le *Journal Helvétique* diverses petites Pièces contre M. le Marquis d'Argens. Les Auteurs ménagent assez peu un homme qui mérite quelque chose de plus que des injures. La dernière de ces satyres qui est parvenue à ma connoissance, est signée G... W... elle est de la même

(1) Cette piece ayant été envoyée au Libraire pour être insérée dans la *Nouvelle Bibliothèque*, il a cru qu'il convenoit mieux de la placer ici à la suite de la Lettre au Professeur Weisman, comme en étant une autre qui renferme des réflexions sur les raisons d'un nouveau Critique du même Ouvrage.

N V

main que celle qui avoit paru dans la *Bibliothèque Germanique*. Le but de l'Auteur est de repliquer à la réponse que M. d'Argens lui avoit faite dans la *Préface* de la dernière édition des *Lettres Juives*. Permettez, Messieurs, que je me serve de votre *Journal* pour faire part à M. G... W... des réflexions que sa Lettre m'a fait faire. Comme il n'a jugé à propos de se faire connaître que par les Lettres initiales de son nom, je n'ai d'autre voie pour répondre à son obligeante Lettre que celle des *Journaux*.

Son zèle est assurément louable. Il n'y a point de bon patriote qui ne doive se faire un devoir de défendre sa patrie contre les attaques de ses ennemis ; c'est-là un principe, qui, je crois, se trouve dans toutes les ames bien nées. M. le Marquis d'Argens s'étoit exprimé, en parlant des Suisses, d'une manière, qui avoit blessé la délicatesse de plusieurs particuliers de cette Nation. L'Ouvrage dans lequel il l'avoit fait, étoit entre les mains de tout le monde : chacun le lisoit avec empressement ; il étoit à craindre que les Lecteurs ne se formassent des idées qui auroient pu nuire à un peuple aussi estimable. Il n'est donc point surprenant de voir un Suisse prendre en main la dé-

fenfe de fa patrie, tout cela est dans l'ordre.

Quel est donc le sujet du démêlé entre M. le Marquis d'Argens & l'Anonyme ? Le voici. Le premier a prétendu que la Lettre dans laquelle l'Anonyme s'étoit déclaré le Dom-Quichotte de la Nation Helvétique, avoit été insérée furtivement dans la *Bibliothèque Germanique*; que les Auteurs de ce *Journal* la défavoient; qu'ils avoient été mortifiés & surpris de l'y voir, & qu'il étoit charmé que cette rapsodie eût été publiée, puisqu'elle lui avoit attiré une Lettre des plus obligeantes de la part de l'illustre M. de Beaufobre. Il a prouvé les premières de ces prétentions, en produisant la Lettre de ce Savant, qui contient un désaveu formel d'avoir aucune part à cette piece, & il a suffisamment fait connoître la satisfaction qu'il éprouvoit de ce que cette Lettre avoit vu le jour, par la maniere dont il s'est exprimé dans sa *Préface* de la dernière édition des *Lettres Juives*.

De quoi se plaint donc l'Anonyme ? Il désapprouve le mépris que M. le Marquis d'Argens a fait de sa Lettre, & ne sauroit digérer les épithetes injurieuses dont il s'imagine qu'on l'a chargé. Il y a deux voies de justification pour l'Auteur des *Lettres*

*Juives* : la première, est de soutenir qu'il a eu raison de s'exprimer comme l'Anonyme prétend qu'il a fait ; & la seconde, de faire voir qu'on prête trop à ses expressions, & que M. G... W.... s'applique des choses qui n'ont point été dites pour lui. Je vais faire usage de l'une & de l'autre pour faire l'apologie d'une personne qui mérite l'estime des honnêtes gens autant par les talents de son esprit, que par les beaux sentiments de son cœur.

Dans une Lettre que le Voyageur Juif écrit de Lausanne à son ami, on lui fait dire que cette ville est la capitale du pays de Vaux dans le Canton de Berne. Cela n'est pas pardonnable, dit le Censeur, parce que c'est faire aller de pair un Bailliage avec la Ville de Berne, en qui réside la souveraineté du Canton. Mais qui lui a appris que M. le Marquis d'Argens ait voulu dire que la Ville de Lausanne eût la souveraineté du pays de Vaux, comme Berne l'a sur le pays Allemand ? Qui lui a appris qu'une ville capitale fût toujours une ville souveraine ? N'arrive-t-il pas tous les jours aux meilleurs Écrivains de donner ce nom à la principale ville d'un pays ou d'une province, quois

qu'elle n'ait aucune juridiction sur celle des environs ? Le moindre petit Traité de Géographie peut apprendre cela. Tout ce que l'Auteur de cette Lettre a donc prétendu dire, se réduit à ceci ; que Lausanne est la principale ville du pays de Vaux. N'a-t-il pas eu raison de s'exprimer ainsi ? J'en appelle à tous ceux qui ont quelque connoissance de cette partie de la Suisse.

En relevant une prétendue faute, M. G... W... en fait une réelle. *Messieurs de Berne*, dit-il, *ne seroient pas médiocrement étonnés s'ils apprenoient qu'il les fait aller de pair avec un de leurs Bailliages ?* Il y a, il est vrai, un Baillif à Lausanne ; mais il ne suit point de-là que la ville de Lausanne soit un Bailliage. La juridiction du Baillif & celle de la ville sont absolument indépendantes : celle-ci exerce une espèce de souveraineté chez elle & sur les villages de son ressort, sans que le Baillif ait aucun droit de se mêler de ses affaires ; elle ne prétend point relever de lui ; ce n'est donc pas un Bailliage. (1)

(1) Cette Lettre a aussi paru dans le *Journal Helvétique*. Et comme l'Auteur a donné ensuite dans le même *Journal* des éclaircissemens sur cet article de sa Lettre, il est bon d'avertir que l'on prend ici ses expressions dans le sens qu'il les a lui-même expliquées. *Note de l'Editeur.*

En tournant les expressions de Jacob Brito à sa fantaisie, l'Anonyme vient à bout de lui faire dire que tous les endroits de la Suisse sont d'une égale fertilité & produisent les mêmes choses. J'avoue que ce seroit une faute ; mais M. d'Argens l'a-t-il faite ? Il y a lieu d'en douter ; si l'on fait attention qu'il n'a point ignoré que la Suisse étoit remplie de montagnes, & que les productions du terroir devoient varier à proportion que le terrain est plus ou moins élevé. En effet ; il faudroit connoître bien peu la Suisse, pour dire qu'il y a des vignes dans tous les différents quartiers de ce pays ; que le sommet des Alpes n'en est pas même dé garni. Or, je pense que personne ne sera assez dépourvu de bon sens pour accuser M. le Marquis d'Argens d'être assez ignorant en Géographie, pour ne pas savoir que la Suisse est un pays rempli de montagnes. C'est un fait, dira l'Anonyme, tous vos raisonnemens, très du Droit ; ne peuvent point l'invalider. Il est vrai, c'est un fait qui se voit dans la Lettre ; mais il ne le trouve point dans celle du Juif. Cet ingénieux Ecrivain ne dit point que toute la Suisse soit un ter-

voir propre à produire du vin ; il n'en a  
 jamais eu la pensée. Il parle du pays de  
 Vaux, & il nous apprend que l'on y vit  
 plus à la Françoisé que dans les autres  
 parties de la Suisse ; mais que cependant  
 les habitants ont en général les manières  
 & les modes de leurs confreres. Cela ne  
 doit pas paroître surprenant, puisqu'ils  
 ne cherchent pas à se distinguer des autres.  
 En fait des modes, ce pays ne produit  
 que ce que produisent les autres Cantons.  
 Une preuve que c'est-là le vrai sens de  
 l'Auteur, c'est qu'immédiatement après il  
 vient à parler des productions de la terre  
 & des eaux qui le distinguent des autres  
 quartiers de la Suisse. Ne seroit-ce pas  
 une manifeste contradiction de dire dans  
 une ligne que le terrain de la Suisse pro-  
 duit par-tout les mêmes fruits, & de dire  
 dans la suivante que le pays de Vaux pro-  
 duit en particulier du vin assez bon, &  
 que ses lacs fournissent de bons poissons ?  
 Je conclus donc que l'Anonyme a eu tort  
 de relever cet endroit, & que le ton rail-  
 leur qu'il prend, n'est point à sa place,  
 mais continuons.

*Les éloges que votre Correspondant donne  
 aux Suisses, sont assez justes, et ne s'accor-*

304      LETTRES CABALISTIQUES ,  
*dent pas mal avec ce qu'en dit Jules César dans ses Commentaires ; il seroit seulement à souhaiter que les temps eussent moins changé.* C'est insinuer assez clairement que les Suisses modernes ne méritent pas les éloges que leur a donnés M. le Marquis d'Argens ; qu'ils ont tellement dégénéré , qu'ils ne ressemblent plus à leurs ancêtres , & que ces exemples de *frugalité ; d'endurcissement au travail* , &c. ne se trouvent plus que chez les montagnards & les habitants de la campagne. M. G...w... oublie ici son rôle , il ne pense pas qu'il doit soutenir l'honneur de la Nation Hélvétique , pour prévenir les mauvaises impressions que la relation de M. d'Argens en avoit données ; il fait beaucoup plus de mal que celui qu'il redresse. Le premier faisoit l'honneur aux Suisses de croire qu'ils conservoient encore ces antiques vertus , héritage précieux de leurs ancêtres ; mais le dernier les en prive cruellement. Ce n'est point ce qu'on avoit lieu d'attendre d'un homme qui prend une Nation entière sous sa protection. Il ne sauroit prétendre que ses vues ont moins été de défendre les Suisses , que la vérité qui paroissoit peu respectée dans ce tableau :

car il est incontestable que ce que M. d'Argens dit des mœurs des Suisses, est vrai à la lettre. On en conviendra, si l'on fait attention qu'il ne s'est point proposé de donner une relation détaillée de la Suisse. Son Juif passe à Lausanne, cela lui donne occasion de dire un mot de la Nation Helvétique : il dit en général qu'elle est frugale, capable de supporter les incommodités les plus grandes, & ennemie du luxe ; cela ne veut pas dire qu'il n'y ait quelques particuliers & quelques villes qui s'écartent d'un genre de vie aussi sage. Il suffit, pour l'autoriser à s'exprimer comme il a fait, que la plus grande partie de la Nation conserve encore les mœurs de leurs ancêtres. Or, c'est ce qui est vrai à la lettre : car je suis persuadé qu'il n'y a pas la cinquantième partie de ce peuple qui se soit laissé corrompre par le luxe & la mollesse, les Commentaires de César paroissent donc ici sur la scène fort mal à propos.

Je viens à une accusation grave. *Les Suisses sont ivrognes au souverain degré*, dit le spirituel Auteur des *Lettres Juives*, & l'on ne peut espérer de briller parmi eux que par la quantité de vin qu'on fait

308 LETTRES CABALISTIQUES ,  
avalent. L'Anonyme désapprouve ces expressions , elles le choquent beaucoup ; cependant il avoue qu'il se feroit siffler de toute la terre , s'il entreprenoit de désculper les Suisses du reproche d'aimer le vin. Quoi ! un bon Suisse craindroit de devenir la risée du Public , s'il prenoit la défense de sa Nation sur cet article , & il ose blâmer un François de ne l'avoir pas fait ! Auroit-il donc voulu que M. d'Argens eût sacrifié sa réputation pour un peuple avec lequel il ne soutient aucune relation particulière , tandis que lui , qui est obligé en qualité de bon patriote de le défendre , ne veut point faire le sacrifice de la sienne pour cela ? J'avoue que je ne me serois pas attendu à un pareil raisonnement , & que je n'aurois jamais cru qu'on fût assez injuste pour exiger qu'un étranger fit pour la Suisse ce qu'un particulier de la Nation refuse de faire. Il est fâcheux pour le Corps Helvétique , qu'une pièce , faite pour le défendre , fortifie autant les soupçons qu'on a conçus depuis long-temps contre leur pénétration. Il est donc évident , & l'Anonyme ne le nie pas , qu'à moins de se faire siffler , M. le Marquis d'Argens ne

pouvoit pas dire que les Suisses ne fussent ivrognes.

Mais il a dit qu'ils étoient *ivrognes au souverain degré*. Cette expression est trop forte, dit-on, & ce qu'il avance n'est pas vrai dans tout son contenu, parce qu'il y a des peuples à qui ce superlatif odieux n'est guere moins applicable qu'aux Suisses, parce que chez eux un ivrogne est méprisé parmi les honnêtes gens, & qu'on le censure en public, surtout dans les endroits où l'on professe la Religion Protestante. Admirable défense ! Il y a des peuples qui ne sont guere moins ivrognes que les Suisses ; donc les Suisses ne sont pas ivrognes au souverain degré. J'en appelle à toute personne qui a la moindre teinture de justesse de raisonnement, la conséquence leur paroît-elle bien tirée ? Les Suisses ne peuvent-ils pas être ivrognes au souverain degré quoiqu'il y ait des peuples qui le soient autant qu'eux ? Deux Nations ne peuvent-elles pas être vicieuses ou vertueuses au même degré ? Et si ce degré est le plus haut, ne peut-on pas dire, en parlant de l'une, qu'elle possède ce vice, ou cette vertu au plus haut degré, sans prétendre exclure

les autres du droit de posséder ou l'un , ou l'autre ? D'ailleurs de l'aveu même du censeur, les autres peuples qu'on pourroit faire aller de pair avec les Suisses, ne poussent pas l'amour du vin aussi loin qu'eux. *Ce superlatif odieux, dit-il, n'est guere plus applicable aux Suisses, qu'à beaucoup d'autres peuples.*

Le second argument n'est pas plus solide que le premier. En effet, ce défaut peut être évité par les honnêtes gens, il peut être censuré publiquement dans les Cantons Protestants, & il peut être vrai en même-temps que les Suisses sont ivrognes au souverain degré. Pour le prouver, je rappelle une raison que j'ai déjà employée. Quand on trace le caractère général d'un peuple, c'est celui du gros de la Nation qu'on donne, & non celui de quelques particuliers. Si l'ivrognerie est condamnée en Suisse par les honnêtes gens des Cantons Protestants, cela ne fait qu'une petite partie de la Suisse, dont M. le Marquis d'Argens faisoit pour le coup abstraction, pour ne parler que du gros de ce peuple que le Critique lui abandonne. Les voilà donc d'accord sur ce point.

Ces termes, *Chapelle & S. Evremont n'ens-*

*sernt été en Suisse que deux misérables faquins ; indignes des bonnes compagnies , ont encore eu le malheur de déplaire au Censeur. J'avoue que je n'en vois pas la raison : car enfin de quel côté qu'on veuille se donner la peine d'envisager le caractère de ces deux hommes , on trouvera qu'il ne devoit pas trop convenir avec celui de la plus grande partie des Suisses. Si on les prend pour des personnes à qui il n'arrivoit jamais de faire d'excès dans le vin , les Suisses même les plus honnêtes gens , n'auroient pas fort agréé cette retenue , puisqu'ils ne regardent pas comme un mal de s'y livrer un peu , pourvû qu'on n'en fasse pas une habitude. Si on les prend pour d'agréables débauchés qui rafinoient trop sur les plaisirs , en particulier sur la qualité des vins , cette délicatesse auroit encore déplu aux meilleures compagnies , où l'on se contente du vin du pays. En un mot , je ne voudrois pas que M, G..... W..... se fût fâché de ce qu'on a dit que les Suisses n'auroient pas goûté le caractère de Chappelle & de S. Evremont.*

La dernière chose qui fait l'objet de la critique de l'Anonyme , regarde le caractère des Suisses par rapport à l'esprit &

310 LETTRES CABALISTIQUES ,  
aux Sciences. On peut dire des Suisses , dit  
l'Auteur des Lettres Juives , qu'ils ont beau-  
coup de bon sens , mais pour l'esprit , il est  
tombé en partage à leurs voisins. Cette déci-  
sion , j'en suis sûr , contentera la quatre-  
vingt & dix-neuvieme partie de la Nation ;  
il n'y aura qu'un petit nombre de per-  
sonnes , qui plus amoureuses du brillant  
que du solide , trouveront que M. d'Ar-  
gens leur fait une injure atroce. Ils sont  
semblables aux enfants , qui pleurent lors-  
qu'on leur ôte quelque jouet qu'ils esti-  
ment beaucoup : on a beau leur donner en  
échange une chose d'un prix infiniment su-  
périeur , cela ne tarit point leurs larmes ;  
ils veulent absolument leur jouet. La bi-  
zarrierie est encore ici plus grande : ils ne  
possèdent ce jouet qu'en imagination , on  
leur fait ouvrir les yeux & on leur fait re-  
marquer que c'est une illusion ; que ce jouet  
n'a aucune réalité , mais qu'au fond cela ne  
doit leur faire aucune peine , puisqu'ils posse-  
dent réellement quelque chose d'infiniment  
plus précieux. Disons la chose comme elle  
est. M. d'Argens a eu tort de troubler  
le repos de ces visionnaires ; ils étoient  
contents , parce qu'ils s'imaginoient d'être  
riches en esprit. Il leur dit qu'il n'en croit

rien, cela n'est pas dans l'ordre; il devoit un peu mieux ménager leur foiblesse.

Mais n'y a-t'il pourtant aucune personne d'esprit en Suisse? Je suis persuadé que M. d'Argens n'est pas dans cette idée; mais il ne croit pas qu'il y ait autant de personnes qui se piquent de briller de ce côté-là, qu'il y en a en France, toute proportion gardée. C'est là tout ce qu'il a prétendu; eh! n'a-t'il pas raison? Qu'on ramasse toutes les pieces dans ce genre qui ont paru en Suisse, & qu'on compare cette collection avec ce qui paroît tous les jours en France, & l'on s'en assurera. L'on avoit tort de s'imaginer, comme fait l'Anonyme, que M. d'Argens en prend occasion de relever sa Nation aux dépens de celle des Suisses; il a trop de goût & de bon sens pour cela. Il se connoît en Ouvrages d'esprit; mais il se connoît aussi en Ouvrages de bon sens, & il fait donner à chacun d'eux leur prix. S'il a dit que la Suisse n'avoit pas produit beaucoup d'Auteurs dans le premier genre, il n'a pas eu intention de nier qu'elle n'ait été assez fertile en grands hommes pour ce qui regarde les Sciences. Il auroit pu en dresser un Catalogue beau-

coup plus complet que son Censeur; si cela étoit entré dans son plan. Il n'est pas assez neuf en fait de Littérature pour ignorer cela; je pense qu'il n'est pas nécessaire d'en convaincre le Public.

Les griefs de M. G... W... tels qu'ils les a exposés dans la *Bibliothèque Germanique*, étant si peu fondés, l'on ne sauroit que désapprouver toutes les railleries qu'il fait à ce sujet sur M. le Marquis d'Argens. La maniere dont il s'exprime, est tout-à-fait désobligeante, & ne pouvoit qu'offenser un homme qui se sent innocent de toutes les vues qu'on lui prête avec tant de libéralité. Quelque modération qu'on ait, l'on est homme, & l'on se sent tenté de répondre vivement à ceux qui nous attaquent sans sujet. C'est en suivant ces premiers mouvements qu'il répondit avec vivacité à tout ce qui avoit été avancé contre lui dans cette Lettre: tout cela est fort pardonnable, & l'on ne sauroit blâmer une personne qui se défend quand on l'attaque.

Voilà la première voie de justification que j'ai cru devoir mettre en usage pour faire paroître toute l'innocence de la réponse que M. le Marquis d'Argens a insé-

rée

rée dans la *Préface* de la dernière édition des *Lettres Juives*, contre l'Auteur de la Lettre qui a paru dans la *Bibliothèque Germanique*. Elle la met dans tout son jour, & je me flatte que toute personne qui aura lu avec attention ce que je viens de dire, trouvera qu'il a été en droit de parler à son adverfaire dans les termes qu'il prétend qu'il a fait; mais je vais plus loin. Je veux prouver qu'il a eu assez de modération pour ne pas user de son droit, & qu'il n'a répondu qu'avec politesse à cet Ecrivain qui le ménageoit si peu. Pour mettre cette preuve en évidence, je dois exposer d'un côté ce qui se lit dans la Lettre Anonyme, & de l'autre la défense de M. d'Argens. Je ferai cette exposition avec toute l'impartialité possible; après quoi, je laisserai au Lecteur à décider lequel de ces deux Messieurs est le plus coupable.

*Lorsqu'on veut se mêler de décrire un pays, dit M. G.... W.... & de parler de tout un peuple; on ne sauroit, ce mē semble, y apporter trop de précision, trop d'examen & trop d'impartialité; sages précautions, que je ne trouve nullement dans la Lettre que vous venez de nous lire. Autant ces maximes sont sages, autant il est injurieux*

514. LETTRES CABALISTIQUES ,  
 à une personne d'être accusée de les avoir  
 négligées. C'est lui dire en termes couverts  
 qu'il a agi en étourdi, sans s'informer si  
 ce qu'il disoit étoit vrai ou non; c'est l'ac-  
 cuser d'avoir violé les loix de la justice &  
 de l'équité, en parlant des Suisses, & d'a-  
 voir relevé les François à leurs dépens.  
 N'est-ce pas attaquer un honnête homme  
 par des endroits sensibles, & ne vaudroit-il  
 pas autant lui avoir dit qu'il est une cer-  
 velle légère qui se fait un jeu de ravalier  
 une Nation pour rehausser le mérite d'une  
 autre, en avançant impudemment des cho-  
 ses fausses? Il faut avoir un fond de pa-  
 tience bien grand pour souffrir de pareilles  
 invectives sans rien dire.

*En l'ombredes de voyage dans l'été, la omb  
 fionc-tal; est, à tout prand; unis mou  
 vaise que celle de donner des descriptions un  
 gues; fondées sur l'os anidre; au sab des omb  
 moires que l'on tronque & qui on a fait à sa  
 nation. De ahn qu'on ne croie pas que  
 ces expressions vagues désignent une qua  
 ité personne que l'Antiqu des Lettres Juives,  
 on fait un renvoi à une note, on l'a pu tro ave  
 que l'on n'auroit point fait cette remarque;  
 s'il n'avoit agi d'un autre ouvrage que celui  
 des Lettres Juives; mais il ne doit point être*

○

JAN 1715

*de petites fautes pour un Erivain qui se mêle de parler de tout , d'un ton d'Oracle: Je ne prétends point relever ce qu'il y a de faux dans cette réflexion , je remarque seulement qu'elle est très-offensante pour la personne qu'on a en vue ; on l'accuse de mauvaise foi dans l'usage qu'il fait des mémoires qu'on lui fournit. Cela est sensible pour un homme de probité , qui n'est pas accoutumé à s'entendre dire de pareilles duretés impunément. On le représente comme un homme d'un orgueil & d'un faste insupportable , qui veut faire aller de pair ses décisions avec des Oracles. Appellera-t'on cela des douceurs ? Que dirai-je de l'accusation qu'il lui fait de *manquer de politesse , de vouloir du mal aux Suisses* , d'avoir eu l'ame assez basse pour voir *d'un œil jaloux* les applaudissemens qu'avoient mérités les Lettres de *M. de Mural* ? Que doit-il avoir pensé , en voyant qu'on le taxoit de *s'encenser lui-même* , quoique son Ouvrage se bornât à nous apprendre que les François sont *inconstans* , les Milanois *assassins* , & les Italiens en général *jaloux & superstitieux* ; que *Théodore est un phantôme de Roi* ; que les Jésuites sont des *ambitieux & des hypocrites* , les *Convulsionnaires des extravagants* , & ainsi*

316 LETTRES CABALISTIQUES ,  
du reste ? Assûrément il n'a pas pu lire tout  
cela de sang froid , & il a du être irrité  
contre un homme qui l'injurioit aussi cru-  
ellement , & qui cherchoit à déchirer un  
Ouvrage que le Public avoit honoré de  
son approbation.

Ne connoissant point son Critique , il  
n'a pu juger de son caractere que par la na-  
ture de l'Écrit qu'il avoit lâché contre lui.  
Après ce que nous en ayons dit jusques ici ,  
vous jugerez aisément , Messieurs , qu'il ne  
pouvoit pas en concevoir une fort haute  
idée. Je crois avoir démontté que sa criti-  
que est peu juste , & qu'il a injurié , sans  
beaucoup de ménagement , l'Auteur qu'il  
censure. En faut-il davantage pour auto-  
riser M. d'Argens à nommer cette piece une  
*rapsodie* ? L'Épithete de plate n'est point  
inutile , elle caractérise assez bien la Lettre ,  
qui quoique longue , ne contient que fort  
peu de chose.

Cette Lettre a paru dans un *Journal* , au-  
quel l'Auteur Anonyme ne travaille assuré-  
ment pas. Doit-on trouver mauvais qu'il  
l'ait appellé *Auteur subalterne* ? Son but  
ayant été de décrier les Ouvrages de l'in-  
génieux Auteur dont je prends la défense ,  
sans y avoir cependant réüssi , pouvoit-il

mieux faire connoître cet *Auteur subalterne*, qu'en le désignant par celui qui a *prétendu décrier ses Ouvrages*.

Voilà tout ce que M. d'Argens a répondu à cette Lettre, jugez maintenant, Messieurs, quel des deux est le plus coupable? On attaque cruellement un homme; & il se défend sans sortir des bornes que la modération prescrit à toute personne qui se pique d'écrire poliment. Condamnez-vous l'attaqué, qui, pour toute défense, dit *qu'il fait un gré infini à l'Auteur subalterne qui a prétendu décrier ses Ouvrages dans une plate rapsodie, inserée dans la Bibliothèque Germanique, parce qu'elle lui a valu l'honneur inestimable de recevoir une Lettre de M. Beausobre?* Ce Savant, dont le jugement sera toujours préférable à celui de l'Anonyme, lui rend un témoignage bien différent de celui de ce dernier. C'est à quoi il s'en tient, & après avoir remporté le suffrage d'un si grand homme, il se croit en droit de mépriser tous les *Grimauds du Parnasse*, & il se croiroit indigne de l'honneur qu'il a reçu, s'il faisoit la moindre attention à des personnages aussi sots que ridicules, dont il ne doit se venger que par un *parfait mépris*. Renverrez-vous absous

celui qui l'a accusé d'étourdi & d'homme partial ; d'avoir violé les regles de la justice & de la bonne foi ; d'être vain, jaloux de la gloire d'autrui ; de vouloir du mal à une Nation qui ne lui en a point fait , & d'écrire des Ouvrages où il n'y a rien à apprendre ? Je vous crois juges trop éclairés pour hésiter à prononcer sur un cas , où la justice est aussi évidemment du côté de la personne que je défends.

Il n'y a que M. G... W... qui se croira en droit d'appeller de cette sentence, j'en juge par la Lettre qu'il a insérée dans le *Journal Helvétique* , & qui a occasionné celle-ci. Il n'est point d'humeur d'imiter la modération de son adversaire , il le prend sur un ton si haut , que les personnes qui n'auroient vu que sa Lettre , s'imagineroient qu'il a raison de s'exprimer comme il fait. Quoi ! diroient-elles , M. d'Argens l'a traité de *Grimaud du Parnasse* , d'avoir écrit contre lui une plate rapsodie , digne de *Prælon* & de *Bonnecasse* , & d'être aussi sot que ridicule ! & il ne lui sera pas permis de répondre injure pour injure ? De quel droit l'Auteur des *Lettres Juives* voudroit-il se servir pour autoriser son chi-

mérique privilege de dire des invectives impunément ?

J'avoue que le raisonnement de ces personnes a quelque chose d'éblouissant ; mais rien de plus : car enfin où a-t-il trouvé que M. d'Argens lui ait donné tous ces glorieux titres ? L'endroit où il les a insérés , ne le regarde point ; pour s'en assurer , il n'y a qu'à le lire. Il parle si généralement , que M. G.... W.... n'auroit pas dû se mettre dans l'esprit que cela le regardât. *Il ne se venge des Grimauds aussi sots que ridicules*, dont il parle , *qu'en ne faisant aucune attention à leurs Ecrits*. Mais l'Anonyme peut-il dire qu'il n'a fait aucune attention au sien ? N'y a-t-il pas répondu , en produisant la Lettre de M. de Beaufobre ? Est-ce là garder le silence ? Est-ce ne faire aucune attention à son Ouvrage ? Est-ce en un mot le comprendre dans la classe des Grimauds ? Encore une fois, Messieurs , jugez si sur un fondement aussi léger , M. G.... W.... a été en droit d'écrire contre M. d'Argens dans les termes qu'il a fait.

Si jamais il prend envie à l'Auteur des *Lettres Juives* de répondre à cette nouvelle pièce , il trouvera bien des raisons

320 LETTRES CABALISTIQUES ,  
dans l'Ouvrage de son Antagoniste pour  
justifier le titre qu'il s'imagine qu'on lui  
a donné. En Effet , qu'est-ce qu'un *Gri-  
maud du Parnasse* ? On conviendra que c'est  
un mauvais Poëte qui s'avise de rimailler.  
Hé ! qui mérite mieux ce titre , qu'un hom-  
me qui écrit en vers sans entendre seulement  
les éléments de la Poésie ? *Pradon & Bon-  
necorse* ont passé pour de mauvais Poëtes ;  
mais ils auroient été bien fâchés , j'en suis  
sûr , qu'on leur eût attribué d'aussi che-  
tives pieces que celle dont il s'agit. En  
faut-il davantage pour répandre du ridi-  
cule sur une personne ? Il ne me reste qu'à  
examiner si le mot de *fo*t lui convient ; mais  
dispensez-moi , Messieurs de cette discus-  
sion , elle n'est point de mon caractere.  
Je n'aimerois pas à convaincre M. G...  
W... d'avoir mérité cette épithete , je le  
laisse tel qu'il est , & ne veux point gêner  
les suffrages sur l'idée qu'on doit se former  
de lui à la lecture de sa Lettre.

J'ai été beaucoup plus long que je ne  
pensois ; je vous en demande pardon , Mes-  
sieurs , j'espere que vous me l'accorderez  
aisément en faveur de la cause dont j'ai  
pris la défense. Un honnête homme est  
toujours charmé de voir mettre l'inno-

tence des accusés dans tout son jour ; je vous prie cependant de donner encore un moment d'attention à une ou deux réflexions que je crois devoir ajouter pour achever cette apologie.

Quoique j'aie fait voir que M. le Marquis d'Argens n'a rien avancé, en parlant des Suisses, qu'on ne puisse justifier selon les règles de la plus saine critique ; cependant il n'eut pas plutôt appris que sa Lettre avoit déplu à plusieurs particuliers de cette Nation, qu'il leur donna toute la satisfaction qu'on peut attendre d'un galant homme. Il s'explique sur leur sujet dans sa nouvelle édition des *Lettres Juives*, d'une manière qui fait évidemment connoître qu'il n'a eu aucune intention de leur faire de la peine. Non content de cela, toutes les fois qu'il a eu occasion de parler de ce peuple, il l'a toujours fait dans des termes qui font connoître qu'il est plein d'estime & de respect pour leurs vertus. Qu'on ne croie point qu'il chante la palinodie, on se tromperoit assurément. Il a toujours pensé sur la Nation Helvétique comme il pense aujourd'hui : toute la différence qu'il y a entre ses anciens sentiments & les modernes, c'est que les premiers étoient le fruit de ses

322 LETTRES CABALISTIQUES ,  
lectures : au lieu que les derniers sont celui  
de l'habitude qu'il a eue avec plusieurs par-  
ticuliers de cette Nation. Le caractère de  
probité , de sagesse & de bons sens qu'il a  
remarqué en eux , lui a appris que les re-  
lations étoient encore bien au-dessous de  
la réalité , & que cette Nation qu'il esti-  
moit déjà sur le rapport d'autrui , méritoit  
quelque chose de plus qu'une simple esti-  
me. Je me fais un devoir de vous le dire,  
Messieurs , je suis garant de tout ce que  
j'avance. Les diverses conversations que  
j'ai eues avec M. d'Argens , ne me permet-  
tent pas de douter de la réalité & de la sin-  
cérité de ses sentimens.

La satisfaction que cet ingénieux Au-  
teur leur a donné ne pouvant être plus au-  
thentique , puisqu'elle est imprimée en  
plusieurs endroits de ses Ouvrages , il est  
assez surprenant de voir renouveler à cha-  
que instant des reproches superflus. Il est  
temps de cesser une guerre ennuyeuse pour  
le Public , & peu propre à l'instruire du vé-  
ritable caractère des Suisses. Je crois l'a-  
voir suffisamment éclaircie dans cette Let-  
tre , sans qu'il soit encore nécessaire de re-  
venir à la charge. Si les adversaires de M.  
d'Argens veulent l'attaquer de nouveau ,

qu'ils choisissent un sujet moins usé, & plus propre à amuser les Lecteurs. Ses Ouvrages sont en grand nombre, il y a un vaste champ à leur critique. Il est bien éloigné de les croire tous exempts de fautes; il leur en montrerois lui-même plusieurs, s'ils ont besoin de guide. Qu'ils s'exercent là-dessus; mais qu'ils évitent ces personalities odieuses à tout Lecteur poli. Si leur critique est juste, il se fera un devoir de la reconnoître; si elle est fautive, il en fera voir la faiblesse avec la modération qu'il convient.

Au reste, permettez, Messieurs, que je finisse cette Lettre en priant M. le Marquis d'Argenson de ne point trouver mauvais que j'aie entrepris sa défense. Il m'a paru qu'on l'attaquoit injustement; il me sembloit que je pouvois démontrer l'injustice de cette attaque, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un honnête homme de le faire. Si je n'ai pas réussi, l'on ne doit point imputer le mauvais succès que j'ai eu, à la cause que je défends: elle est juste; mais la manière dont je l'aurai défendue, sera foible. Qu'on en rejette donc toute la faute sur moi. Un autre auroit pu mieux faire; mais personne n'auroit eu de meilleures intentions. Tout

314      LETTRES CABALISTIQUES ;  
pénétré du mérite de l'Auteur que j'ai défendu, ébloui de l'éclat des raisons qui le justifient, j'ai été assez téméraire pour penser que je pourrois les faire sentir aussi bien aux autres, comme je les sentoís moi-même. Je l'ai fait, c'est-là toute ma faute. S'il trouve que c'en soit une, je le prie de me la pardonner.

Je suis, Messieurs, &c. à Tournai, 20.  
Juillet 1739.

Je souhaite, sage & savant Abukibak, que cette Lettre te procure le même plaisir que j'en ai eu, & qu'autant par estime pour l'Auteur critiqué, que par reconnoissance pour son Apologiste, tu la places au nombre de ces excellents morceaux qui tiennent le premier rang dans ton cabinet.

Je te salue, porte-toi bien.

*Fin des Lettres Cabalistiques.*

TAB. DES MATIERES



# T A B L E

D E S

## M A T I E R E S.

Les Lettres *a. b. c. d. e. f. & g.* marquent les  
Tomes I. II. III. IV. V. VI. VII.

A.

**A** *Abjuration*: formule de celle usitée chez les Latins par rapport au Manichéisme. *b.* 33.

*Abukibak* découvre à ben-Kiber les mysteres les plus augustes de la Cabale. *a.* 41. & *f.* Réflexions de ce Cabaliste sur la condamnation de Charles-Quint. *a.* 141. Expose à son Disciple les défauts des femmes. 184. Les forfaits des principaux Héros Romains, 216. & *f.* Combat les doutes sur la possibilité de l'art transmutatoire, 282. Rejette l'opinion des anciens & des modernes sur la fortune, *b.* 162. Lui fait part de l'entretien de deux Nouvellistes, *c.* 30. Ses réflexions sur les desirs frivoles que forment les hommes, 180. Communique à ben-Kiber ce qu'il trouve de bizarre & d'insensé dans les coutumes des Egyptiens, 264. Ridicule qu'il trouvoit dans la maniere dont les Ethiopiens éliosoient leur Rois 271. Conformité qu'il trouve entre les Ethiopiens & les Allemands dans leur maniere de faire la guerre, 285. Entre les Catholiques Romains & les Ethiopiens qui habitoient au-dessus de Méroé dans les  
Tome VII.

P

différentes Divinités qu'ils s'imaginoient, 286. Entre les Européens & les Ethiopiens par rapport aux raisons qui les engagent à choisir un Roi, 293. Examine les coutumes des Lybiens Nomades, en les comparant avec celles des Israélites & celles des Anglois, 295. Ce qu'il pense des mœurs & des coutumes des Perses, 306. Extravagances qu'il y découvre, 314. Compare les mœurs des François avec celles des anciens Gaulois, 317. & *s.* Répond à Ben Kiber en faveur d'Agrippa & des Magiciens, *d.* 305. & *s.* Examine la fin tragique des Princes cruels, *e.* 169, & *s.* *Aeneas Silvius*, le premier qui ait osé révoquer en doute l'existence de la Papesse Jeanne, *d.* 84.

*Aix*, fait particulier que l'Auteur de ces *Lectures* assure avoir vu dans l'hôpital des Insensés, *e.* 313.

*Agrippa*, cité sur la vénalité de la Sorbonne, *e.* 285.

*Albani* (ou *Clément XI.*) accusé d'avoir été marié, *g.* 120.

*Alchimie*, définition de cet art, *a.* 254.

*Alegambe*, ce qu'a publié ce Jésuite de la chasteté de son confrere Mariana, *a.* 57. Avantage qui en revenoit à la Société *a.* 58.

*Alexandre*, aveu que fit ce Roi en admirant Diogene, *a.* 175. Ce qu'il faisoit des pays qu'il avoit conquis, *c.* 223. Empoisonné par ses Généraux, *e.* 191.

*Alphabets*, mystères & utilité de la Cabale des Juifs, *g.* 175. Lequel de tous est le plus curieux. *ibid.*

*Ambroise*, sentiment de ce Pere sur le sort des ames humaines dans l'autre vie, *b.* 78.

*Ame*, différents sentimens des Peres de l'Eglise sur la nature, *b.* 71 & *s.* Rien de plus mortifiant que sa mortalité, *c.* 252. Ceux qui la dési-reroient, *ibid.* Funestes effets de cette croyance, *c.* 160, 161. Preuves de son immortalité, *c.* 162.

*Amelot de la Houffaie*, son passage sur la méchante opinion que les peuples ont de la conduite des Princes, c. 213.

*Amour*, égale tous les hommes, a. 186. Danger qu'il y a d'excéder dans ses plaisirs, 301. & f. Exemples de ses caprices, f. 127. & f.

*Anabaptiste*, se moque des Jésuites, des Protestants, & des Luthériens, b. 151.

*Anacréon*, ce qui lui causa la mort, e. 349.

*Anchise*, obtient les dernières faveurs d'une Nymphé, viole le secret & faillit d'en être puni de mort, a. 69.

*Anciens*, idée qu'ils avoient de la fortune, b. 153. Trouvent des imitateurs de leurs folies & de leur négligence parmi les modernes, c. 329. Sur quoi ils fondoient la crainte qu'ils avoient des années climatériques, e. 219. L'année qu'ils redoutoient le plus, 220.

*Andromaque*, complaisance de cette femme pour Hector son mari, a. 184.

*Anges*, la source de leur chute mal expliquée, a. 43. Développée & éclaircie, 44. Crus corporels & amoureux, & par quels Peres de l'Eglise, b. 80.

*Antipathie*, causes auxquelles les anciens Philosophes l'ont attribuée, f. 76. & f.

*Antisthene*, qu'il a été le chef & le fondateur de la Secte des Cyniques, a. 177.

*Antonin*, Empereur, présent qu'il fit à Arien pour son Histoire Grecque, d. 163.

*Arabes*, vie errante & délicate de ces peuples, b. 120. 121. Regardent le vol comme une chose innocente, d. 5.

*Aratus*, son système sur l'Univers, b. 48.

*Argentiere*, combien le Sexe est voluptueux dans cette Isle, b. 109.

*Aristote*, raillé par Bacon sur son cinquième élément, b. 11. Par S. Justin sur son orgueil à combattre les dogmes de Platon, 51. Ses ouvrages

ges pleins d'histoires absurdes, *d.* 59. Quel étoit son caractère, *ibid.* Pourquoi il fut banni, 63. Considérable présent que lui fit Alexandre pour son Histoire des animaux, 162.

*Arnaud*, accusé d'avoir écrit avec trop d'aigreur contre les Jésuites, *a.* 31. Taxé d'avoir composé un Libelle diffamatoire contre Guillaume III. 38. Son arrêt en conséquence, 39. Réflexion sur sa condamnation, *e.* 284. & *f.*

*Arnobé*, opinion qu'il avoit des Sacrifices, *b.* 66. Et de l'Ame humaine, 74.

*Astaroth*, informe Abukibak d'une question agitée en Angleterre, *g.* 228. Rend compte au Cabaliste Abukibak d'une conversation entre Cartouche & le Pere Guignard, *a.* 15. 16. & *f.* D'une entre Spinosa & le Pere Mariana, 53. D'une entre Diogene & le Jésuite Girard, 168. De l'entretien d'un Libraire Parisien & d'un Libraire Hollandois, *c.* 1. 2. & *f.*

*Astiages*, privé du trône par Harpage, *e.* 186.

*Astres*, leur influence ne sert de rien à l'antipathie ou à la sympathie, *f.* 87.

*Astrologie judiciaire*, ceux qui sont prévenus en sa faveur, où ils vont rechercher la cause de l'antipathie & de la sympathie, *f.* 84.

*Athées*, absurdité de leurs opinions, *f.* 212. & *f.*

*Athénagore*, son sentiment sur le péché des Anges, *b.* 81. Contredit par Cyrille d'Alexandrie, 82.

*Auguste*, surpris par Ovide dans les embrasemens de la Sylphide Héhugaste, *a.* 72. Suite de l'indignation de cette Nymphe contre l'Empereur son amant, 73. Celle du ressentiment de celui-ci contre Ovide qui divulga le mystère, 74. Réponse judicieuse que lui fit un jeune homme qui lui ressembloit beaucoup, *e.* 229.

*Augustin*, à quoi il fut redevable de sa conversion, *a.* 199. Raison du mauvais succès de celle qu'il entreprit à l'égard des Manichéens & des

**Donatistes**, *b.* 16. Combat l'opinion d'Origene à l'égard de l'ame, 70. Quelle est la sienne sur l'état des enfans morts sans Baptême, 78. Et sur les Lymbes, *ibid.* La prédestination, 85. Le mensonge officieux, 88. Son sentiment sur la fortune, 165. Cité sur les Divinités en qui les Troyens avoient le plus de confiance, *c.* 288. Passage sur ce qui rend les Rois véritablement estimables, *e.* 7. 8. 9. Cité touchant l'impudicité, *f.* 120. 121. Avis salutaires qu'il donne aux gens de guerre, *f.* 163.

**Aulugelle**, ce qu'il rapporte à l'occasion des années climatériques; *e.* 220. 221.

**Averroès**, maniere dont il s'explique sur le moyen de la génération, 296.

**Avicene**, pourquoi il veut que les femmes soient plus sensibles aux plaisirs de l'amour que les hommes, *a.* 297. Ses préceptes en fait d'amour, *b.* 122. Son passage sur les aliments qui excitent des desirs impurs, *ibid.* Prétend que le vin est contraire aux enfans, *e.* 343. Et qu'il est salutaire de s'enyvrer quelquefois, 344.

**Avocats**, cas qu'on doit faire de leurs Ouvrages, *e.* 330. Badinage de Rabelais à leur sujet, 332. Mauvais usage qu'ils font de leur éloquence, *ibid.*

## B.

**B Arthélemi (S.)**. particularités de la vie & de la mort de cet Apôtre, *b.* 40.

**Basile, (S.)**, ce qu'il enseigne des péchés & de leur punition, *b.* 90.

**Bayle**, cité à l'occasion de la Papesse Jeanne, *d.* 84. Regarde son histoire comme fausse, 85. Insuffisance de ses preuves, 86. Regarde cette fable comme une invention des Moines, *ibid.* Son éloge, *e.* 339.

**Beausobre (M. de)**, idée de son Histoire de Manichée & du Manichéisme, *b.* 14 & *f.* Attaqué & outragé par quels Ecrivains, *b.* 42.

*Beauté*, comment elle étoit regardée chez les Eliens, *f.* 91. De quoi les Princes lui sont redevables, 99.

*Ben Kiber*, doutes de ce Cabaliste sur la réalité de la pierre Philosophale. *a.* 244. & *f.* Préfère les avantages de l'amour à ceux que promet la Cabale, 294. Genre d'amusement qu'il se choisit, *b.* 12. Passe en revue les contradictions des anciens Philosophes, 43. & *f.* S'érige en Critique des sentiments des Peres de l'Eglise, 58. & *f.* Utilité de ses idées Philosophiques dans la lecture des Voyageurs, 186. Examine la source des égarements des plus grands génies, 216. Ses réflexions sur les folies des plus grands hommes, *c.* 15. & *f.* Idée qu'il se forme d'un Officier qui a les membres mutilés, 240. Comment il regarde un homme de robe, 241. Ne trouve pas un Ecclésiastique plus heureux qu'un Magistrat, 246. Rapporte à Abukibak les différentes folies des insensés qu'il a vus aux Petites-Maisons, 251. & *f.* Comparaison qu'il fait entre le bonheur d'un homme qui fait d'agréables songes, & celui d'un homme qui veille, *d.* 49. & *f.* Difficultés qu'il trouve dans l'origine qu'on donne à l'histoire de la Papesse Jeanne, 87. & *f.* Mépris qu'il a pour la Magie, 236. Rapporte à Abukibak les demandes proposées à l'Université de Montpellier lors de la possession des Religieuses de Loudun, & les réponses qu'y fit ce corps fertile en grands hommes, *e.* 75. 76. 77. & *f.* Lui expose ses doutes sur la réalité de l'évocation des Esprits, 92. *g.* & *f.* Lui envoie une *Lettre Juive*, 115.

*Bernard*, suite des prétendues révélations de ce Moine, *a.* 231. Prétexte dont il excusa le mauvais succès de ses prophéties, 232. Passage contre l'oïiveté, *f.* 12.

*Bernier*, doutoit de bien des choses, *b.* 141. Comment il regardoit le système de Gassendi son maître, *d.* 122.

*Bêtes*, différents sentiments de Philosophes

sur la nature de leur ame, e. 306. Découvertes que l'on pourroit faire là-dessus, si l'on s'y prenoit bien, *ibid.* 302. Leur Science égale à celle des Payfans, 303. Obligations qu'on leur a, 304. Instructions que les hommes reçoivent d'elles, 306. 307. Comment elles peuvent se parler quelquefois, 309. Histoire singuliere qui prouve leur bon cœur, 310. à la note 1.

*Bibliothèque Française*, entretien critique sur ce Journal & sur l'habileté de ses Auteurs, g. 70. & f.

*Bissy*, (le Cardinal de) Prélat doué d'excellentes qualités, e. 95.

*Boileau*, passage de ce Poëte sur la vertu des femmes, a. 192. Autre passage sur la bêtise des hommes, d. 59. Passage sur l'effet que produisent sur l'esprit d'une dévote les conseils séducteurs d'un Directeur effeminé, d. 288.

*Bornastius*, priere de ce Jésuite, par laquelle il béatifie le Pere Guignard, a. 19.

*Borgia*, (François de) ce qu'il a publié de sa révélation, a. 201.

*Bossuet*, (M. de) accusé d'avoir eu femme & enfans. g. 121.

*Bourdaloue*, maniere noble dont il traite l'arrivée de S. François Xavier au Japon, d. 212. Beau passage de ce Jésuite à la louange de S. François de Sales, 220. Doué d'un discernement & d'un dégoût délicat, d. 234.

*Boyle*, ce que c'étoit que sa fondation, f. 191. & f. Éloge qu'en fait ben-Kiber, 193.

*Brantôme*, passage de cet Historien sur le jugement rendu par l'Inquisition contre le corps de Charles V. a. 147. Autre passage de cet Auteur sur la Courtisane Flora, 191. Repris d'en avoir fait un pompeux panégyrique, 192. & f. Passage touchant la cruauté de Charles IX. e. 147.

*Brown*, (Thom.) cité sur les malheurs des hommes en ce qui regarde la procréation, a. 48.

*Brutus*, caractère de ce Consul, a. 221. Effet

de sa haine pour les Tarquins, *ibid.* & *f.* Motif qui lui fit sacrifier ses deux enfans, *a.* 223. Réflexions critiques sur son héroïsme, 225.

*Buffy Rabutin*, sa vanité & sa bassesse d'ame, *g.* 16. Sa ridicule maniere de se consoler dans les disgraces, 19.

## C.

**C** *Abale*, ses mysteres les plus cachés, *a.* 42. Conséquence qu'il y a de les taire, *a.* 67. & *f.* En quoi consiste celle des Juifs, *g.* 175.

*Cabalistes*, renoncent entierement aux femmes d'un commun accord, *a.* 44. Ce qu'il faut fuir & embrasser pour être de leur nombre, 45. Inconvénients attachés à leur système, 295. Comparés aux Moines, 298.

*Cadiere*, (la) maniere dont elle succomba aux desirs voluptueux du Pere Girard, *a.* 178.

*Cafés*, multitude de ceux de Londres, *g.* 63.

*Calvin*, exemple qu'il suivit pour répondre à Westphale, *g.* 247.

*Cardan*, sa vie, tissu de ses folies, *c.* 23. & *f.* Singulier remede qu'il proposa contre l'amour, *f.* 132. & *f.* Passage sur les différents desirs que sentent les femmes enceintes, *f.* 289.

*Cartes à jouer*, en usage depuis quel temps, *g.* 357. Maniere dont on les fait. *ibid.*

*Cartouche*, Dialogue entre ce Voleur & le Pere Guignard, *a.* 16.

*Catilla*, genre de mort qu'il subit, *c.* 193.

*Caton*, ce qu'il faisoit pour cultiver sa mémoire, *d.* 145.

*Catrou & Rouillé*, (les PP.) idée de leur *Histoire Romaine*, *b.* 38.

*Cassiodore*, cité sur l'utilité des Sciences, *d.* 184.

*Cérémonial*, celui qu'on observe dans le Ciel à l'arrivée d'un Jésuite, *a.* 203 & *f.* Quelle est sa réception en Enfer 206.

*Charles IX.* particularités à sa mort, *c.* 200.

*Charles-Quint*, sacage Rome, & tient le Pape Clément VII. en prison au Château S. Ange, a. 12. Institue des prieres publiques pour la délivrance du Pontife, *ibid.* Exige quarante mille écus d'or pour sa liberté, *ibid.* A quoi on doit attribuer la précaution qu'eut l'Empereur de ne le point forcer dans sa prison, 13. Jugement de ce Prince après sa mort, 140. Examen de ses faits les plus glorieux, eu égard à François I. 141. But de sa conduite envers les Luthériens & les Protestants, 142. Son abdication à la Couronne, 145. Sa retraite dans la solitude, 144. Mort dans quels sentiments, *ibid.* Injures faites à sa mémoire par son propre fils, *ibid.*

*Chasteté*, ce que les Peres ont entendu par ce mot, a. 50. Celle des Moines ridicule & nuisible, 51. Ce que la plupart des femmes pensent de cette vertu, 190.

*Cheminais*, (le P.) grand amateur d'antitheses, d. 213.

*Chevreuil*, sa chair contraire à la chasteté, d. 123.

*Chimistes*, quel est leur sort, a. 244. Exemples de leurs fourberies, 245. & s. La pâleur de leur visage dément la vertu de leurs remedes, s. 139. Quelle est la cause de leurs maladies, 142. Obligation qu'on leur doit avoir, 146. Leur voisinage pernicieux, *ibid.* & s.

*Chinois*, opposition entr'eux & les Européens en fait de nœcs, a. 258. Raisons des uns & des autres, 259.

*Chrétiens*, plus éclairés sur la nature divine que les Philosophes, & pourquoi, b. 50.

*Chrysostome*, doctrine de ce Pere touchant l'état des enfants morts sans Baptême, b. 88.

*Cicéron*, caractere qu'il donne des Philosophes, b. 125. à la note 1. Reproche à Platon sur son indécision sur la nature des Dieux, 138. Son passage à ce sujet, *ibid.* Passage sur l'immortalité

de l'ame, *e.* 159. Cité contre ceux qui regardent les Sciences comme inutiles pour former les grands hommes, *d.* 190. Cité sur l'influence que les qualités du corps ont sur l'esprit, 345. Cité touchant l'ivrognerie de Marc-Antoine, *e.* 345. Son sentiment sur l'antipathie & la sympathie, *f.* 77. à la note. Les louanges qu'il donne à Jules-César au-dessus de Pompée, le rendent méprisable, *g.* 14.

*Cyrus*, doué d'une prodigieuse mémoire, *d.* 145.

*Claudius*, fortune qu'eut cet Empereur après sa mort, *g.* 82. D'un mauvais caractère, *d.* 151.

*Clément VII.* L'ame de ce Pape réléguée dans la demeure des Gnomes jusqu'au jour du Jugement, *a.* 8. Quelle fut l'avarice de ce Pontife, *ibid.* & 9. Raison qu'il eut de refuser à l'Allemagne, & d'empêcher la tenue d'un Concile National, 11. Emprisonné au Château S. Ange, & par qui, 12. Somme qu'il lui en coûta pour sa liberté, *ibid.*

*Cléopâtre*, ses charmes, vainqueurs de Jules-César & de Marc-Antoine, *d.* 339.

*Clergé*, ses ambitieuses prétentions, *b.* 292.

*Commentateurs*, quel grand sottifier l'on pourroit faire de leurs Livres, *b.* 254.

*Concubinage*, clameurs inutiles d'un grand nombre d'Hérétiques contre celui des Prêtres, *a.* 78.

*Condé*, (Prince de) sa science & son amour pour les Savants, *d.* 194. Les Commentaires de César, son livre favori, *f.* 181. à la note.

*Commerce*, d'où il vient, & comment il se fait, *g.* 214. Moyens qui le facilitent, *ibid.* Ceux qu'ont imaginés certains Peuples, 215. Celui des qualités personnelles, combien avantageux dans un sens, & combien nuisible dans l'autre, 216. Combien noble, 217. Quel est le commerce le plus vil de tous, *ibid.* Remarques sur celui des

esclaves, 218. Inventé par quel peuple, & imité par quels autres Nations, *ibid.* & *f.*

*Conseiller*, honte qu'a celui au Parlement de passer pour studieux, *c.* 85.

*Constance*, (Concile de) combien sa décision défavantageuse à la Papauté, *a.* 12. Qu'il ne faudroit que trois Assemblées, pareilles à celle-là, pour lui faire autant de mal que Luther lui en a fait, *ibid.*

*Coquettes*, l'avidité de toutes celles de l'Europe plus aisée à contenter que celle du plus petit Prélat Romain, *a.* 14. Folie de ceux qui s'y attachent, *c.* 102. 103.

*Corneille*, le plus sublime des Poètes François, *d.* 162. Ses vers trop beaux pour une si petite récompense, *ibid.*

*Coster*, (Laurent) anecdotes sur la naissance de cet Imprimeur sur l'invention de son art, sur l'époque de l'usage qu'il en fit, *g.* 161. 162, Livres sortis de ses mains, *ibid.* Remarques sur la personne qui lui vola son secret, & sur les suites de ce vol, 163. 164. Donné pour le premier inventeur de l'Imprimerie, 165.

*Courayer*, (le Pere le) bontés remarquables de la Reine d'Angleterre à son égard, *d.* 194.

*Cratès*, épouse *Hipparkia*, & consomme son mariage sous le portique, *a.* 84.

*Cromwel*, servi dans ses passions par son épouse, *a.* 185.

*Cyprion*, comment il interprétoit la chute des Anges, *a.* 43.

*Cyrille* d'Alexandrie, son système sur les Anges, *b.* 83. 84. 85. 86. Son passage contre l'Empereur Julien, 220. 221.

D

**D** *Amien*, (le Cardinal) à quoi il attribue les avortements, *f.* 295. Passage à ce sujet, *ibid.*

*Défense de la Religion, &c.* utilité de ce Livre, *f.* 191. Quel est le plan de l'Auteur, 196. & *f.* Réponses aux objections qu'on lui fait, 205. 206. & *f.*

*Démocrise*, plus comique que ceux dont il rioit, *c.* 16.

*Démons*, jaloux du bonheur des Sylphides, *a.* 78. Efforts inutiles qu'ils ont faits pour les en frustrer, 79. Crus corporels, & par qui, *b.* 80.

*Demosthene*, exemple remarquable de son grand cœur, *d.* 75.

*Denis* (Tyran de Siracuse), profit qu'il tira de l'étude de la Philosophie, *d.* 185.

*Descartes*, sa Philosophie toute fondée sur le doute, *b.* 148. Répand l'esprit systématique dans les endroits mêmes où il a erré, *ibid.* Passage sur les raisons de douter, *ibid.* Effet que produit son sentiment sur l'essence de la manière, 287. Repris par M. Huet sur le peu de fruit qu'il a tiré du doute, *d.* 119. éloge, *e.* 339.

*Desmare*, quels furent les amours de cette Comédienne avec le Duc Régent, *a.* 187. & *f.*

*Devins*, caractère de ceux des Indes & de l'Europe, *a.* 255. & *f.*

- *Diablc*, s'il peut s'emparer d'un corps ou non, *f.* 228. & *f.*

*Dialogue*, celui entre un Gnome & le Pape Clément VII. *a.* 8. Entre Cartouche & le Pere Guignard, 16. Entre Spinoza & Mariana, 53. Entre le Sylphe Oromasis & l'ame d'un Magistrat, 92. Entre lui, Hercule & Thésée, 113. Entre le même Sylphe, Jean-François de Regis, Vincent de Paul, Julienne Falconieri, & Catherine Fieschi Adorno. 159. & *f.* Entre Ignace de Loyola & Luther, 124. Entre Diogene le Cynique & le Jésuite Girard, 171. Entre Astaroth & un Théologien Jésuite, 200. Entre le Moine Bernard & le Ministre Jurieu, 231. Entre deux aventuriers Auteurs, 268. Entre deux

Hollandois, *b.* 95. Entre l'Aretin & Sanchez Jésuite, *b.* 310. Entre M. Chocolardin & Mad. Babichon, *d.* 318. & *f.* Entre les Aventuriers Passerano & la Hode, *e.* 37 & *f.* Entre le Cardinal de Bissy & l'Evêque de Montpellier, *e.* 98. & *f.* Entre le Jésuite Hardouin & le Jésuite Jérôme Xavier, *f.* 17. & *f.* Suite du même entre les mêmes Ignaciens, 27. & *f.* Le même dialogue continué par les mêmes personnages, 36. & *f.* Encore une suite du même dialogue, 46. & *f.* Fin du dialogue entre Hardouin & Jérôme Xavier, 55. & *f.* Entre les Cardinaux Mazarin & Richelieu, 65. & *f.*

*Dieu*, idée qu'en ont eue les anciens Philosophes, *b.* 46. & *f.* D'où sont venues leurs erreurs, 50. Evitées par les Chrétiens, & par quelles lumieres, 51. Cru matériel par plusieurs Peres de l'Eglise, & combien de temps, 62. 63. Sa volonté, seule & unique fortune, *b.* 164.

*Dioclétien*, obligé de s'empoisonner lui-même, *e.* 186.

*Diodore de Sicile*, passage sur l'amour excessif que les anciens habitants des Isles Baléares avoient pour le Sexe, *d.* 7. A qui il attribuoit l'invention du vin, *e.* 318.

*Diogène*, pourquoi condamné aux Enfers, *a.* 169. Orgueil & extravagances de ce Philosophe Cynique, 173. Réception qu'il fit à Alexandre le Grand *ibid.* Son impudicité, 175. Raisons dont il la justifioit, 176. Prédilection qu'eut pour lui la courtisane Lais, 177. Sa conformité avec S. François d'Assise, *e.* 18. Sa conduite justifiée celles des Petits maîtres, 20.

*Diogene Laërce*, cité sur la pauvreté de Démocrite après ses voyages, *e.* 131. Sur les Métémpsychoses de Pytagore, 132. Cité sur le bizarre parti que prit Héraclite plutôt que de vivre avec les hommes, *d.* 25. Cité sur la difficulté de découvrir la vérité, 125. Cité touchant

les impertinences que l'amour fit commettre à Aristote & à Socrate à l'égard de leurs femmes, *f.* 106.

*Discours merveilleux de la vie de Catherine de Médicis*; cité touchant le soin que cette Reine prit de son premier fils François II. *c.* 144. 145. Passage sur le massacre de la S. Barthelemi, *ibid.*

*Divinité suprême*, sa miséricorde égale à son pouvoir, *a.* 42. Effet de son alliance avec l'homme, *ibid.*

*Doleus*, à quoi il attribue les maladies des Savants, *f.* 223. Préceptes qu'il leur donne sur la nourriture qu'ils doivent prendre, 233. & *f.* Cité sur l'exercice qu'ils doivent prendre, 237. Sur l'usage qu'ils doivent faire des bains, 238. Sur l'heure qui est la plus propre pour vaquer à l'étude, *ibid.* Sur l'utilité d'un sommeil modéré, & sur ses mauvais effets, quand il est trop prolongé, 239.

*Domitien*, ses statues brisées par le peuple après sa mort, *c.* 211. Poignardé en punition de ses cruautés, *c.* 185.

*Duels*, comment on peut allier sur cet article les loix de l'honneur avec celles de la Religion, *f.* 160. 161. 162.

## E

*Ecclesiastiques*, très-entendus, très-réservés en amour, & pourquoi, *a.* 76. Prétextes sous lesquels ils satisfont commodément leur ardeur, 77. & *f.* Utilité qu'ils tireroient de la Métémpsychose, *b.* 201. Ils entrent mal dans leurs intérêts, 202. Leur but semblable à celui des Prêtres Indiens, *ibid.* Trouvent toujours des dupes, 203. S'élevent contre l'Histoire critique de la Philosophie, 292. Se détruisent mutuellement, 293. Guere plus raisonnables qu'un Officier sur la maniere dont il juge des Sciences, *c.*

**83.** Titres ridicules qu'ils se donnent, *c.* 203. 206.

**Ecueils** qui leur sont les plus funestes, *f.* 166.

*Ecriture Sainte*, abus qu'on en fait, *b.* 57.

*Ecrivains*, absurdités que commettent les **Ecrivains** modernes par l'ignorance des mysteres de la Cabale, *a.* 72. Ceux d'aujourd'hui plutôt critiques que Panégyristes, 116. Pourquoi ils se sont élevés contre les préjugés en faveur de la Noblesse, *b.* 302. Les Anciens mieux récompensés que les Modernes, *d.* 161. Exemples, *ibid.* & *f.*

*Education*, elle nous séduit aisément, *b.* 150.

*Elémens*, combien en admettent les Alchimistes, *a.* 285. Quel est leur cinquieme, *b.* 10. D'où ils l'ont pris, 11.

*Elien*, cité, sur la coutume de certains peuples à l'égard du vin, *c.* 341. Ce qu'il rapporte de plusieurs autres Nations à l'occasion du vin, 350. Passage à ce sujet, *ibid.* Cité sur l'amour qu'un jeune Grec avoit pour une statue, *f.* 129. 130.

*Eliogabale*, ses vices exagérés, *c.* 168. Accusé d'avoir débauché une Vestale, 171. D'avoir été trop somptueux dans ses repas, 172. Justement condamné pour les libertés qu'il prenoit avec les bouffons & les farceurs, 173. Fable qu'on rapporte à son sujet, 174.

*Empedocle*, son sentiment sur les voies qui conduisent à la vérité, *b.* 156.

*Enfans*, leur procréation, seul & unique but du mariage, *b.* 128.

*Epaminondas*, aussi brave guerrier que savant homme, *d.* 185.

*Epicure*, contraire à l'immortalité de l'ame, *c.* 162. Dernieres paroles de son Testament, *ibid.*

*Epiphane*, (S.) faussetés de cet Evêque à l'occasion de la mort de Manichée, *b.* 38. & *f.*

*Erasme*, habile Hollandois, *f.* 262. Judicieux sentiment de cet illustre Auteur touchant les Ouvrages des Peres de l'Eglise, *ibid.*

- Erreurs*, d'où elles découlent, *c.* 253.
- Espagnols*, leur ressemblance avec les Cestibériens dans ce qui regarde les armes, *c.* 336. Leur saloperie, 337. Leur ridicule superstition, *d.* 16. Quelle est la source des maux que la superstition leur fait effuyer, 17. Comparaison qu'en fait Abukibak avec les anciens Egyptiens, 27. 28. & *f.* Accusés de peu de génie, *f.* 318. D'ignorer le Latin, 319. Et sur quel fondement, *ibid.* De n'avoir eu que depuis peu quelque teinture des Belles-Lettres, 320. D'avoir produit des Théologiens superstitieux, 323. Des Philosophes insensés, 325. & des Historiens prévenus en faveur de leur Patrie, 326. De s'être alliés à des gens qu'ils avoient haïs souverainement, 327.
- Esprits élémentaires*, quel sont ces peuples, *a.* 41. Leurs âmes mortelles comme celles des simples animaux, 42. Rentreront un jour dans le néant dont ils sont sortis, *ibid.* Peuvent parvenir à l'immortalité, & comment, *ibid.* Source de l'erreur des Ecrivains du premier siècle, 42. Mis au rang des chimeres par ben-Kiber, *b.* 120.
- Etampes*, (la Duchesse d') ses mauvais offices envers François I. *a.* 101. Maux qu'elle a causés à la France, 102.
- Européens*, leur opinion sur la métempsychose la même que celle des Indiens, *b.* 187. Leur Purgatoire, plus doux que celui des Indiens, 190. Plus facile à eux d'en sortir qu'aux Indiens de celui qu'ils imaginent, *ibid.*
- Eusebe*, portrait que ce Pere fait de Maniché, *b.* 21.
- Evocation*, examen de celle de l'âme de Samuel par la Pythonisse, *g.* 93. & *f.* Sentimens des Interprètes sur cette histoire, 96. Lequel de tous est le plus probable, 99. Raisons en conséquence, 100. & *f.*
- Expériences chymiques*, nuisibles à la santé, *f.* 140.

## F

**Falconieri**, (Julienne) pourquoi condamnée à séjourner parmi les Gnomes, a. 158. Idée d'un de ses miracles, 162. Plaifanterie fur fa canonifation, 168.

**Fanatisme**, crime plus grand que l'avarice & la débauche, a. 26. Inclination que les peuples ont eu de tout temps pour lui, f. 248. & *fuiv.*

**Fatalité**, matière épineufe, b. 157. Bien de grands hommes ont été victimes de l'erreur à son fujet, *ibid.* Erreur particulière qu'on peut reprocher à fes partifans, 171.

**Faunes**, pourfuites qu'ils faisoient aux Afriquaines pour en jouir, a. 42. Quel étoit leur but, 43.

**Faufine**, amoureuse d'un gladiateur, f. 155. Ce que Marc-Aurèle fon mari fit pour la guérir de fa paffion, 136.

**Felicité**, qu'il n'y en a point de parfaite fur la terre, g. 50. Ce qui en approche le plus, 51.

**Femmes**, qu'il faut renoncer pour toujours à elles, fi l'on veut être véritablement fage, a. 44. Quelles font leurs principaux défauts, 184. & *fuiv.* Plus fenfibles au plaifirs de l'amour que les hommes, & pourquoi, a. 297. Comparées à de belles fleurs, *ibid.* Obligations que les plus grands hommes ont eues quelquefois aux leurs, f. 120. Propres à adoucir le caractère des hommes les plus favares, *ibid.*

**Ferdinand**, Roi d'Espagne, aventures que fa laideur lui fit effuyer, f. 92. 93.

**Fernel**, ce qu'il dit de l'hypochondrie, à laquelle les Savants font ordinairement fujets, f. 218. & *fuiv.*

**Fleury**, (le Cardinal de) plus profitable à la France que le Cardinal de Richelieu, c. 323.

*Flora*, extraction de cette Courtisane, *a.* 192. Son choix, sa générosité, sa beauté, ses parures, sa suite, sa réputation, ses richesses, 193. 194. Temple consacré à sa mémoire, *ibid.*

*Folard*, travers où cet ingénieux Auteur a donné, *f.* 183. & *f.* à la note. Excellence de ses Commentaires sur Polybe, 182.

*Fontenelle*, les reproches qu'il fait à Homere, dignes de risée, *b.* 249. Accusé d'avoir été en cela la dupe de ses préjugés, *ibid.* Regardé comme l'élite des beaux génies de Paris, *c.* 96.

*Fortune*, abus que les hommes font de son nom, *b.* 151. Erreur de ceux qui la prennent pour un être réel, 152. Comment on doit considérer ses faveurs, *e.* 106. & *suiv.* Exemples remarquables des revers que ses favoris ont essuyés, 108. & *suiv.*

*France*, quels sont les six plus grands hommes qu'elle a produits, *e.* 328.

*François*, leur parallele avec les anciens Gaulois, *c.* 303. Conformité qui se trouve entre eux & les Persans, 310. & *suiv.* *d.* 30. Leur supériorité de génie sur tous les autres peuples; *f.* 330. Leurs Théologiens accusés injustement d'être peu profonds, 332. Leurs Poètes accusés d'obscénité, 336. Fausseté de cette imputation, *ibid.* & *suiv.* Autres accusations fausses qu'on forme contre toute la Nation, 338. & *suiv.*

*François I.* Circonstances de l'arrêt de ce Prince après sa mort, *a.* 101. & *suiv.* Accusé de négligence & de foiblesse, *ibid.* Puni de ses débauches, 102. Usage pernicieux qu'il autorise, 103. Cruautés qu'il exerce au sujet de nouvelles opinions, 105. Excès contraires où il tombe, *ibid.* Ses bonnes qualités, 107. & *suiv.* Rappella dans son Royaume le belles Lettres d'où elles avoient été exilées, *d.* 194. Quelle fut sa fin, *e.* 198.

## G

**Gabalis**, (le Comte de) ses *Entretiens sur les Sciences secretttes* : cités sur l'union des Cabalistes avec les Sylphides, *a.* 42. & *suiv.*

**Galien**, jugement de ce Docteur sur les excès en amour, *a.* 302. Regles qu'il prescrit pour cet usage, *ibid.*

**Galilée**, systême qui le fit emprisonner par l'Inquisition, *b.* 63.

**Gassendi**, favorise le Pyrrhonisme dans ses Ouvrages, *b.* 142. Reproche qu'il fait à Descartes, à la note 1. Cité sur l'embarras où se trouvent les Mathématiciens pour passer des abstractions à la réalité, *d.* 138. Son éloge, *e.* 337.

**Gaulois**, leur vénération pour leurs Théologiens, transmise aux François, *e.* 328.

**Géométrie**, guere plus certaine que les autres Sciences, *d.* 134. Peu de cas qu'en a fait M. Pascal sur la fin de sa vie, *ibid.*

**Genese**, citée sur la menace que Dieu fait aux homicides, *e.* 20. Sur l'obligation où sont tous les hommes de travailler, 21. Sur l'ivresse de Noé, 321.

**Girard**, (le Pere) condamné aux Enfers, *a.* 169. Vanité excessive de ce Jésuite, 170. Son hypocrisie & son motif, 172. Ses crimes, 177. & *suiv.* Portrait de ce Pere, *ibid.* Accusé de fourberie, de sodomie, 179. & d'Atéisme, 180. Châtiment qu'il méritoit, 177. 183. Celui qu'il essuya, *ibid.*

**Giron**, (Don Juan) ressemblance qui se trouvoit entre lui & son frere, *e.* 230.

**Gnome**, amoureux d'une Parisienne, *a.* 2. Veut se rendre visible à sa Belle, & ne fait sous quelle forme paroître, *ibid.* Choisit celle d'un riche Abbé, 3. Comble sa maîtresse de présents & la perd, 7.

*Gracien Empereur*, récompense qu'il donna au Poète Aufone pour ses Ouvrages, *d.* 162.

*Grand*, mauvais usage qu'on fait de cette épithete, *c.* 4.

*Grand-œuvre*, voyez *Philosophie transmutatoire*.

*Grecs*, ce qui les a séparés de l'Eglise, *b.* 93. à la note 2. Ce que les honnêtes gens eurent à souffrir du temps de leurs disputes avec les Princes Occidentaux, *e.* 265. Respect qu'ils avoient pour les génies distingués, *d.* 158.

*Gregoire de Nazianze*, cas que ce Pere faisoit des Conciles, *b.* 93.

*Gregoire le Grand*, louanges excessives qu'il prodiguées à Brunehaud, *e.* 163.

*Grotius*, (Hugo) cité sur les avantages qu'ont les hommes au-dessus des bêtes, *c.* 135. Passage sur l'autorité que Barclay donne au peuple, *v.* 129. 130. Réflexion sur cet endroit, *ibid.*

*Guignard*, pendu & brulé, *a.* 16. Son obstination à mourir sans avoir voulu demander pardon au Roi, 27. Justifié témérairement par ses confreres, 27. Invoqué comme un Saint, 19.

*Guttemberg*, (Jean) le premier qui porta l'art de l'imprimerie à Mayence, *g.* 154. Différents sentimens des Auteurs sur ce qu'il en fit naître l'idée, 155. & 158.

*Guillaume III.* Sa réputation injustement déchirée par Arnaud, *a.* 38. Justice rendue à ce Prince, 39.

## H

*H A Aertlem*, en quel temps on commença à imprimer en Hollande, *g.* 160. Preuves de cette recherche, *ibid.* Qui étoit l'Imprimeur, *ibid.*

*Hardouin*, extravagant Jésuite (chose peu surprenante,) *d.* 261. Accuse d'Athéisme les plus respectables François de ces derniers temps, 263. & *s.* Ses impertinences & ses atroces calom-

nies relevées par main de maître , 270. & *f.* Appellé avec juste raison le *Pere éternel des petites-maisons* , 272. Ses remarques sur l'*ENÉIDE* de *Virgile* & sur les *Odes d'Horace* , prouvent évidemment le délire de son esprit , 288. & *f.* Découvertes de son imagination creuse , 299. & *f.* Folie de son sentiment sur les Ouvrages des *Peres* , *f.* 310.

*Hébé* , quelle est cette Déesse , & mariée avec quel Dieu , *a.* 168.

*Hébugaste* , ( la Sylphide ) abandonne pour toujours l'Empereur *Auguste* , pour n'avoir pas été assez prévoyant dans leur commerce amoureux , *a.* 73.

*Henri III.* Convenance de sa fin avec ses crimes , *e.* 200.

*Henri IV.* rang distingué qu'il tient dans la demeure des Sylphes , *b.* 268. Difficulté qu'il eut d'y parvenir , 269. Reproches qu'il eut à essuyer de l'Ange accusateur , *ibid.* Redevable à ses vertus de la place qu'il occupe , 272. Innocent de plusieurs crimes qu'on lui imputoit , *ibid.* Sa cause défendue par un de ses favoris , 273. Excusé sur l'amour qu'il avoit pour le sexe , 275. Sa docilité à écouter ses favoris , 278. Sa conversation avec *Rôni* , *ibid.* & *f.* Chagrins qu'il essuya dans la compagnie de la *Princesse de Médicis* , 280. Raisons de l'amour qu'il avoit pour les Sciences , *d.* 193. Comparé aux plus fameux Héros de l'antiquité , *ibid.*

*Héraclite* , guere plus sage que *Démocrite* , *c.* 17.

*Hercule* , divinisé mal à propos , *a.* 113. Ses exploits , 114. mis à bas pris 115. Mariage qu'il contracta ce Dieu après son Apothéose , 168.

*Hermes* , préceptes de ce Philosophe sur la pierre philosophale , *a.* 281. Expressions énigmatiques dont il se sert. *b.* 2. Idée de sa Science & de ses Ouvrages , 7.

*Hermias* , ses railleries sur la multitude d'es

pinions des anciens philosophes , *b.* 26. & *f.*

~ *Hérode* , utilité que les mauvais Princes pourroient tirer de sa cruelle mort , *c.* 190.

*Hérodote* , son passage sur les mœurs des Egyptiens , *c.* 267. & *f.* Autre passage touchant les coutumes des Perses , 316. Passage sur les coutumes des Lybiens Nomades , 316. 317. Passage sur celles des Nasomenes , *d.* 9. Passage touchant les Auses , 11. Passage sur l'ignorance du peuple , 82. Caprices de la fortune à l'égard d'un certain tyran dont il parle , *c.* 107. Passage où il montre la cruauté d'Astiyages à l'égard d'Harpage , 122. 123. & *f.* Réflexion de ben-Kiber sur cet endroit , 126. 127. Passage sur la manière dont Astiyages fut depouillé de ce Royaume , 187. 188. Cité touchant ce que disoit Xerxès en passant son armée en revue , 267.

*Héros* , règle pour décider équitablement de leur différent mérite , *a.* 228. Qu'il y en a autant parmi eux qui sont nés dans un état établi abject que dans un rang illustre *c.* 231. Exemples tirés des Grecs , des Romains , des Anciens & des Modernes de chaque Nation , *ibid.* & *f.*

~ *Hipparkia* , sujet d'une dispute entre elle & *Marie* , Courtisane Egyptienne , *a.* 81. & *f.* Condamnation de cette Philosophe Cynique , & ce qui l'a occasionnée , 80. Plaide sa cause contre son Adversaire , 85. & *f.* Vue qu'elle eut en épousant Cratès , 84. Traits de sa lascivité , *ibid.* Quelle fut sa fin , 85.

~ *Hippocrate* , double avantage qu'il reçut de la Nature , *b.* 112.

~ *Hippolite* , son indifférence pour les charmes de *Phedre* , *d.* 340. Son caractère rendu plus naturel par les Poètes modernes que par les anciens , 341. 342.

*Histoire critique de la Philosophie* , livre excellent , *b.* 281. De quoi l'Auteur y traite , *ibid.* Comparaison des Cyniques avec les Sectes

Chrétiennes, 288. Passage à l'occasion de M. Newton, 289. Peintures qu'il fait des guerres des Théologiens, 293.

*Histoire critique de Manichée & du Manichéisme*, éloge de cet Ouvrage & de son Auteur, b. 12. & suiv.

*Histoire des tromperies des Prêtres & des Moines*, rapportée sur l'abus que les Jésuites font des choses les plus saintes, f. 152.

*Hobbes*, peur qu'il avoit des Diabes, c. 26.

*Homere*, garant du triste sort arrivé à Anchise, pour avoir divulgué ses amours avec une Nymphé, a. 68. Ridicule de celui qui a critiqué son style, b. 248.

*Homme de Lettres*, difficulté qu'il a de se dépouiller de ses anciens préjugés, b. 216. Préjudice que lui porte un tempéramment tendre, f. 102. & f.

*Homme de Robe*, aussi indiscret dans les intrigues galantes que l'Officier & le Bourgeois, a. 76.

*Hommes*, comment ils décident du mérite des Souverains, a. 140. Leur aveuglement à déifier leurs semblables, 155. De tout temps craintifs & superstitieux, 156. Causes principales des défordres du beau sexe, 196. D'où vient leur penchant pour les femmes, 298. Utilité de l'étude de leurs caracteres, b. 305. Trouvent des risques & des revers même dans l'accomplissement de leurs souhaits, c. 182. Exemples de cette vérité, *ibid.* 183. & *suivant*. Peu de fonds qu'ils devoient faire sur la lumière naturelle, d. 44. Malheur de la plûpart, f. 195. Pires que les Diabes, g. 236.

*Honnête homme*, rien de si difficile que d'en trouver, e. 241. & f.

*Horace*, trait satyrique de ce Poète sur la superstition, a. 115. Cité sur le vrai bonheur de l'homme, c. 59. Sur la constance des Philosophes persécutés, 60. Sur les remords de la

conscience , *e.* 271. Sur l'empire que la mort a sur les Rois , *g.* 8.

*Huet* , (M.) traitement qu'il essaya à l'occasion du Ministre Jurieu , *a.* 242. Son Ouvrage sur l'incertitude des connoissances humaines , *b.* 143. Reprend Descartes sur le peu de fruit qu'il a tiré du doute , *d.* 119. 120.

*Hyde*, folle ambition de ce Savant Anglois, *g.* 173.

## I

*I. Grace*, utilité qu'il tira du penchant que les peuples ont au fanatisme , *f.* 253. & *f.*

*Images du premier siecle de la Société*, &c. Absurdités contenues dans ce Livre , *a.* 201. & *f.*

*Immortalité*, efforts que font les plus grands hommes pour courir après ce phantôme , *c.* 51. Vanité de cette poursuite , 52.

*Imprimerie*, différens sentimens & témoignages sur le premier Inventeur de cet Art , *g.* 146. & *f.* Quelles villes s'attribuent la gloire de son invention avec le plus de justice , 152. & *f.*

*Impudicité*, maux qu'elle cause , *f.* 113.

*Indiens*, croient la Métempsychose , *b.* 187. Leur opinion sur les ames séparées de leur corps , 188. Utilité qu'ils retirent de cette croyance , 189. Leur système aussi effrayant que celui des Européens , *ibid.* Plus utile à la Société , 191.

*Indifférence*, (liberté d') subterfuges de ceux qui la combattent , *b.* 161. 162. Ses effets , 171.

*Indigence*, très-propre à faire des Philosophes , *e.* 269.

*Indulgences*, vendues par avarices & appréciées par une foule de vagabonds & de fénéants pour tromper les imbécilles , *a.* 9.

*Inquisition*, jugement de ce Tribunal, injurieux à la mémoire de Charles V. *a.* 145. Autre jugement plus odieux , & sous quel prétexte , 146.

*Iphitus*

- Spinoza*, sort de ce Prince, a. 115.  
*Irenée*, galimatias de ce Pere dans la définition de l'ame, b. 76.  
*Isaac*, ce que dit ce Médecin de la nécessité de l'amour des hommes pour les femmes, a. 294.  
*Italien*, pieux assassin, d. 15. Son caractère semblable à celui des anciens Grecs, 26.

## J.

- J** *Jansenistes*, leur doctrine sur la grace ordinaire, b. 119. Ennemis déclarés des Jésuites, 133. Ont tâché de mettre à la mode les idées des Peres de l'Eglise sur le mariage, f. 300.  
*Jeanne*, existence de cette Papesse, combattue & soutenue par différents Auteurs, d. 83. 84.  
*Jeosuah Zarfatti*, affaire qu'il suscita au Rabin David Niéto, g. 123. & f. Décidée à son désavantage, 125. Suites du refus qu'il fit de se soumettre à la décision, *ibid.* Sa condamnation confirmée à Amsterdam, *ibid.*  
*Jérôme*, sentiment de ce Pere sur les connoissances de Dieu, b. 88. Sur les secondes nocces, 89. Et sur le mensonge officieux, *ibid.* Passage sur l'effet que produisoit en lui le souvenir des Dames Romaines, f. 110. Remede qu'il employoit contre les ardeurs de la concupiscence, *ibid.* A quoi il la comparoit, 114. Passage au sujet du devoir conjugal que se seroient rendu Adam & Eve, s'ils n'avoient point péché, f. 272. Comparaison qu'il fait de l'accouplement des bêtes avec le mariage, 281. Mauvaise explication qu'il donne d'un passage de St Paul aux Thessaliens sur la chasteté, 295. & f.  
*Jésuites*, conséquences de leur système sur le culte rendu à *Confucius*, a. 33. Croient se justifier en niant effrontément leurs excès, 34. Digne de fouet selon Pascal, 37. Font de leur Fondateur un personnage miraculeux, & à quel-

le intention, 131. 132. Accusés de friponnerie, 161. Leur tentative pour rétablir la mémoire de leur Confrere Girard, 182. Quel est leur Cérémonial dans le Ciel & en Enfer, 203. & *f.* Leur doctrine, 207. Esprit qu'ils apportent à l'étude de la Philosophie, *b.* 287. Leur nom aussi odieux dans les Enfers que sur la Terre, *f.* 15. 16. Ce que causera un jour leur puissance énorme, 146. Conformité qu'il y a entre eux & les Templiers, 147. & *f.* Crime dont on les accuse, 155. & *f.* Toujours attachés à blâmer aveuglément ce qui vient de leurs ennemis, 316. *Josephe*, erreur de ce mauvais Cabaliste à l'occasion de la chute des Anges, *a.* 43. Cité sur l'origine du vin, *e.* 320. 321.

*Journal des choses mémorables*, &c. cité sur une farce ridicule que joua Henri III. à Avignon, *e.* 151. 152. Passage la dissimulation de ce Roi, 153. Et sur la mort du Duc & du Cardinal de Guise, 155. 156.

*Journal de la vie de Henri III.* cité sur la mort de Catherine de Médicis, *e.* 196. & *f.* Passage touchant le séditieux Lincestre, 256. Passage sur l'effet que produisirent ses sermons sur l'esprit des Parisiens, 255. Passage touchant le serment de fidélité, dont la Sorbonne dispensa les François, 280.

*Journal Historique des Assemblées, tenues en Sorbonne, pour condamner les Memoires de la Chine, du Pere le Comte*, cité sur la maniere ridicule dont on s'assemble en Sorbonne, *e.* 290.

*Jovianus Pontanus*, absurdité de son opinion sur la fatalité, *b.* 161. & *f.*

*Juda*, par quel endroit ce Royaume est devenu opulent, *g.* 220. Erreur où l'on est sur le Commerce de ses peuples, 221. Maniere dont ils le font. *ibid.* Leurs Loix à l'égard de leurs femmes, 222. Ressource de leur Prince dans le besoin, *ibid.*

*Juglaris*, événement qu'il prétend être ar-

riyé à la naissance de Louis XIII. g. 17. Son passage ridiculement paraphrasé par un autre insigne flatteur, 18.

*Julien Empereur*, passionné pour les faux Dieux, b. 219. Ce qu'en ont dit certains Peres de l'église, *ibid.* Sa cause défendue, 220. Extravagance de sa Religion, 222.

*Jupiter*, comment se métamorphosa ce Dieu pour séduire Danaé, a. 296.

*Jurieu*, condamnation de ce Ministre, & ce qui y a donné lieu, a. 230. o. Fausseté de ses Propheties. 234. Importances de ses Commentaires sur l'Apocalypse, *ibid.* & s. Sa fureur contre ses collegues, 242.

*Justin*, cet Historien cité sur la ressemblance qu'il y avoit entre Ninus & la Reine Sémiramis, e. 227. 228.

*Justin, Martyr*, ce qu'il pensoit de la chute des Anges, a. 43. Idée qu'il avoit du mariage, f. 266. Passage à ce sujet, *ibid.* & s. Réflexion sur la fausseté de ses idées, 267.

*Juvenal*, cité au sujet de la fortune, b. 153.

## K.

**JK** *Akuka*, détail que fait cet Ondin à Abukibak des circonstances de la condamnation des Ecrivains de Port-Royal, a. 29. & s. Avis qu'il demande à ce Cabaliste sur une cause singuliere, 80.

## L

**L** *Astance*, idée qu'il avoit du terme d'*esprit*, b. 68. Passage de ce Pere sur la pluralité des Dieux & la différence de leur sexe, *ibid.* & s. Ce qu'il pensoit de la nature de l'ame, 76.

*Lais*, gout que cette Courtisane avoit pour Diogene, a. 173. Prodiges de ses faveurs, 192. Comment elle s'en faisoit payer. 193.

*Lami*, (Le P.) cité sur l'effet que produisent les mots ampoulés, *d.* 227.

*Langeai*, comment cet envoyé justifia François I. aux dépens de Charles-Quint, *a.* 149. 150.

*Langues mortes*, l'impossibilité qu'il y a d'en connoître toutes les beautés, *b.* 244.

*Lazarus Riverius*, passage sur l'inconvénient qu'il y a de refuser à une femme enceinte les devoirs du mariage, *f.* 190.

*Leibnitz*, suit le sentiment des Spinofistes; *b.* 156. Méprisé des Hanovriens, *d.* 21 Particularité de ses funérailles, 22.

*Lemeri*, (Nicolas) Passage de ce Phisicien sur la fripponnerie des Chymistes, *a.* 247. & *f.* Autre passage sur la possibilité de la transmutation des métaux, 282. 283.

*Léon X.* Trafic qu'il faisoit des Indulgences; *a.* 9. Maniere dont il s'y prenoit pour les faire valoir, 10. Prétexte dont il couvroit son avidité, *ibid.* Seul auteur des démarches de Luther, *ibid.* Qualité des maux que ce Pape a fait au pouvoir Pontifical, 11.

*Léon*, (S.) Repris sur ce dont il accuse les Manichéens, *b.* 23.

*Lettres*, Ce que les Grands veulent qu'on observe dans celles qu'on leur écrit, *e.* 208. Badinage à ce sujet, 209.

*Livia*, comment elle se comportoit dans les amours d'Auguste, *a.* 182.

*Locke*, avis qu'il donne aux amateurs des Sciences, *b.* 148. Passage où il fait voir l'absurdité de l'opinion des Cartésiens sur l'ame des bêtes, *e.* 305.

*Loyola*, (Ignace de) sa conversation avec Luther, *a.* 125. Se déchaîne vainement contre les débauches des gens d'Eglise, 136. Raifon de ce mauvais succès, *ibid.* Sa chasteté, *ibid.* & 128. Folies qu'il commet à Rome, 140.

*Louis XIV.* bienfaits qu'il a répandus sur les

gens de Lettres , *d.* 194. Ses arrêts contre les duels éterniseront sa mémoire , *c.* 19.

*Louis* , (Saint) Réflexion sur ses austérités , *c.* 127.

*Lucrece* , d'accord avec *Arno*be sur la nature de l'ame humaine , *b.* 75. Effet que produit sur lui la boisson d'un philtre amoureux , *f.* 127. Ce qui lui paroïssoit le plus agréable au Monde , *g.* 5. & *f.*

*Luther* , sa conversation avec *Loyola* , *a.* 125. & *f.* Schisme qu'établit ce Moine Augustin , & ses suites , 128. Accusé d'yvrognerie , *ibid.* Son Ode Bachique , 129. A quoi redevable du succès de sa Doctrine , *ibid.* Quels sont ses *Colloques de Table* , & comment rendus publics , 130. Son mariage , 136. Sa fureur , 137. Sa condamnation , 141.

*Luxembourg* , (le Maréchal de) ce qu'il faisoit pour faire disparoître sa bosse , *f.* 97.

## M.

*Macres* , (le P.) Aventure fabuleuse que lui prêtent ses confreres , *a.* 202.

*Macrobe* , Remede qu'il donnoit aux hypochondriaques . *c.* 322.

*Magiciens* , ce qu'on entend par ce terme , *c.* 23. Raison de la différence qu'ils ont voulu mettre entre eux & les Sorciers , 24. Idée que le peuple se forme des uns & des autres , *ibid.* Souvent condamnés injustement , 31. Ont été les dupes de leur imagination échauffée , 33.

*Magie* , regardée comme une fourberie , *c.* 48. A quoi on en doit attribuer l'invention , 49. Comment elle s'est accréditée , 50. Attaquée par les Anciens & les Modernes , *ibid.* Ce qui en découvre le ridicule , 55.

*Mahomet* , idée que ce Législateur avoit de Dieu & de ses attributs . *g.* 372. & *f.*

*Mallebranche*, a combattu fortement l'opinion des Philosophes Sceptiques, *d.* 114.

*Manès*, qu'il n'y eut jamais à Cascar de dispute entre lui & Archelaüs, *b.* 17, Erreurs occasionnées par cette imposture, 19. 20. Opinion que cet Hérésiarque avoit du S. Esprit. 28. De l'Incarnation du Fils de Dieu, *ibid.* S'il s'est donné le titre de Paraclet, *ibid.* Sentiment de ses Sectateurs sur sa personne & son ministère. 31.

*Manichéens*, justifiés des accusations de plusieurs Peres, *b.* 23. & *f.*

*Marc-Antoine*, inclination outrée qu'il eut pour le vin, *e.* 345.

*Mariana*, Dialogue entre ce Jésuite Espagnol & Spinoza, *a.* 54.

*Marie*, son démêlé avec la Philosophe Payenne, *Hipparkia*, *a.* 82.

*Marin* (le Président) ton sur lequel il parla aux Procureurs, *a.* 98. Sort que lui attirent ses plaisanteries, *ibid.* à la note.

*Marius*, effet que son air majestueux produisit sur un Gaulois, *f.* 101. 102.

*Mathématiques*, mépris qu'en ont fait de grands hommes, tant anciens que modernes, *d.* 133. Foible de cette Science, *ibid.* & *f.*

*Matiere*, infinie & animée, selon Spinoza, *a.* 63. Quelle est Dieu elle-même, *ibid.* & 59. Ce que c'est que celle des Philosophes, 284. De quoi composée, 285. Préceptes sur son opération chymique. 283.

*Maupertuis*, estime qu'en fait l'Auteur de ces Lettres, *c.* 97.

*Médecins*, peu chargés de Religion, *c.* 86.

*Médecis*, mort enragée de cette Reine cruelle, *e.* 196.

*Mémoire*, son excellence, *d.* 143. Regardée comme le trésor de la Science, 144. Exemples de ceux qui ont été le mieux doués de ce talent, 149. & *f.* D'où provient son affoiblissement, 155.

*Mentel*, (Jean) donné pour l'inventeur de l'Imprimerie, & en quel temps, *g.* 147.

*Messie*, (Pierre de) Passage touchant la Papesse Jeanne, *d.* 90. & *f.* Sur l'institution des Templiers, *f.* 147-148. Sur leur aggrandissement, 150. sur les crimes dont on les accusoit, 154.

*Metellus le Numidique*, Raison de son exil, *d.* 78.

*Métempsychose*, sa croyance aussi utile aux Jansénistes qu'aux Jésuites, *b.* 198.

*Minutius Felix*, délicatesse qu'il avoit sur le mariage, 272. Passage à ce sujet, 273.

*Miracles*, Loyola n'en a jamais fait, *a.* 131. Fausseté de ceux qu'on lui a attribués, 132.

Combien reçus dans le public. 133. Ceux de François de Régis, de Vincent de Paul, de Julienne Falconieri, & de Cathérine Fieschi Adorno ridiculisés. 160. & *suiv.* Combien dangereux en Italie de les révoquer en doute. 263. 264.

*Misithra*, qu'elle est cette ville. *b.* 107.

*Mithridate*, savoit vingt-deux Langues, *d.* 146. Obligé de se tuer lui-même. *e.* 190.

*Modernes*, s'accordent avec les Anciens au sujet de la fortune. *b.* 155. Aussi fous que les Majorquins & les Nasamenes au sujet de leurs femmes. *d.* 11. Partisans de l'opinion des Anciens sur les années climatériques. *e.* 222.

*Moines*, comment ils passent leur vie, *a.* 53. Comparée à celle d'un Officier, *c.* 61. Quelle est leur vanité au milieu de la crasse, *e.* 206.

*Moliere*: passage de ce Poète, *g.* 81. Quelle différence de mérite il y a entre lui & le Poète Ausone. *d.* 162.

*Monceca* (Aaron) Débit & bonté de ses Lettres Juives, *b.* 98.

*Monda*: excellente école. *d.* 14.

*Montaigne*: s'est presque déclaré Pyrrhonien. *b.* 140. Son éloge *d.* 344. Aussi savant que les Pères de l'Eglise. *f.* 276.

*Montan*: quel a été son fanatisme. *b.* 33.

*Montolieu* (M. le Baron de) sa qualité. g. 27. Discours Poétique de sa façon, présenté au jeune Duc de Würtemberg, 29. Éloge de la retraite. 34. Les saisons & les âges, Allégorie du même Auteur. 39. Éloge du mariage, adressé à son épouse. 41.

*Mothe-le-vayer* (M. la) adopte ouvertement le Pyrrhonisme. b. 143. Raisons sur lesquels il se fonde. *ibid.* Son éloge. c. 338.

## N.

**N**ature, conformité qu'elle met souvent entre deux personnes. c. 225. Histoires particulières que les Anciens rapportent sur plusieurs ressemblances. 226. & *suiv.* Autres, prises des Modernes. 230.

*Necromanciens* : Stratagèmes dont ils couvrent leurs fourberies. g. 103.

*Nehemiah* nom sacré & redoutable dans la cabale. a. 93.

*Néron* : destructeur du genre humain. c. 118. Pourquoi il brûla Rome. 119. Fat son propre bourreau. c. 184.

*Nicole* : puni dans l'autre monde, & pourquoi. a. 39. 40.

*Nicto* , David ( accusé d'Athéisme , par qui , & à quelle occasion. g. 120. 125. Justifié à Londres. *ibid.* Et à Amsterdam. 126.

*Noblesse* : Préjugés des Européens en sa faveur b. 299. Considération qu'on doit avoir pour elle. 300. Nécessaire dans un état bien policé. 301.

*Nunnez* (David) Lettre de ce Juif à Aaron Monceca. g. 114. & *s.* Conférence entre lui & son Cousin le Jésuite sur le Jansénisme en Orient. 120. Sur les succès des Missionnaires à la Chine & au Japon. *ibid* & *suiv.*

## O.

**O** *Isiveté*: quel est ce vice. *b.* 12. Etat où il réduit les hommes. *e.* 12. Regardé comme la source de tous les crimes. 13. Quels sont ses effets. 14. & *suiv.*

*Ondins*: Quel est leur séjour ordinaire. *a.* 29. Ordre établi parmi eux dans les différends. 82.

*Or*: difficulté qu'il y a d'en faire. *a.* 252. Fausses opérations de plusieurs Alchymistes sur ce métal. 285.

*Ordre*: privilege que celui de S. Benoît prétend tenir du Ciel. *a.* 203.

*Origene*: Ce qu'il disoit de la nature de Dieu. *b.* 61. son sentiment touchant l'ame humaine. 71. Raillé par S. Augustin à cette occasion. *ibid.*

*Orléans* (le Duc) Infidélité que lui fit une Comédienne. *a.* 189. Succès de ce Prince dans ses recherches Chymiques. 248.

*Ostracisme*: explication de ce terme. *d.* 71.

*Ovide*: cité sur les mauvais effets que produit l'oïveté. *e.* 14. Remedes qu'il proposoit à ceux qui vouloient guérir de leurs passions. *f.* 125. Passage à ce sujet. *ibid.* & 126. Ce qu'il pense des prétendus charmes magiques. *ibid.* Passage à ce sujet. *ibid.* Demande son rapel à Auguste, *g.* 16. & *suiv.*

## P.

**P** *Ayens*: combien infatués de leurs Empeurs. *a.* 156. Leur Religion tournée en ridicule par S. Augustin. *b.* 224.

*Parisiens*: à quels excès il se portèrent du temps de la Ligue. *e.* 255. inconstance de l'amitié qu'ils avoient d'abord eue pour Henri, III. 260.

*Parricide*: celui de Henri IV. attribué à l'impudence qu'eut Mariana de faire l'éloge du Meurtrier de Henri III. *a.* 62.

Q 5

*Pascal* : les mœurs aussi pures que celles d'Arnaud. *a.* 34. Son austérité. 35. son emportement contre les Jésuites. 36. Regardé comme le plus sublime génie de son temps. *d.* 65.

*Pasquier* : Idée qu'il a eue des actions de Loyola. *a.* 132. Reproches qu'il fait aux Jésuites. *f.* 156.

*Paterculus* : Reproche qu'il fait à Marc-Antoine. *c.* 208.

*Patin* (Guy) : ce qu'il dit du mérite de Calvin. *g.* 246.

*Paul* (Saint). Les raisons qui le déterminèrent à aller à Rome, puérilement détaillés par un Prédicateur. *d.* 211. Défend le vin aux Ephésiens. *e.* 342.

*Pédants* : ne trouvent rien de difficile à expliquer. *b.* 139. à la note 1. Histoire comique d'un de leurs confreres. 253.

*Perault* : ce que penseroient les Athéniens sur ses critiques de Platon, &c. *b.* 248.

*Percs* ; succès de leurs entreprises contre les Philosophes. *b.* 42. Carrière qu'ils ont ouverte aux Pyrroniens. 53. Diversité de leurs sentiments sur la Divinité. 60. & *suiv.* D'où ils ont pris les Anges & les Archanges. *d.* 330. Ridicule des Protestants à leur égard. 263. & *suiv.* Dangereux critiques qu'ils ont eus. 314. & *suiv.*

*Petit-maitre* : conformité de son ame avec celle d'un singe. *b.* 308. & *suiv.*

*Pétrarque* : expose la bizarrerie de nos sentiments dans une petite histoire. *b.* 146.

*Peuple* : son caractère comparé à celui des coquettes. *d.* 80. 81. Sage, ou déréglé selon les bornes ou les mauvaises qualités de son Prince. 2. 3. Erreur de ceux qui disent que sa voix est celle de Dieu. *e.* 253. & *f.*

*Phalaris* ; comment ses crimes furent punis. *e.* 189.

*Pharzameleck*: aventure de ce Cabaliste melancholique. *g.* & *f.* 170.

*Phérec. de*: reconnoît qu'il y a peu de connoissances certaines. *b.* 134.

*Philippe II.* Caractere de ce Prince. *a.* 145. Son averfion pour la mémoire de l'Empereur fon pere. *ibid.* & *f.* Ordonnance qu'il publia contre les titres faftueux que fe donnent les Efpagnols. *e.* 211. Réflexions fur ce fujet. 212. Déboire qu'eut ce Prince. 195.

*Philon*, méprife où eft tombé ce mauvais Cabaliste fur la chute des Anges. *a.* 43.

*Philofophe*, quels font leurs Ouvrages. *b.* 42. Leur prévention. 43. Leur ignorance touchant la Divinité. 45. Leurs différens fyftêmes fur ce monde. 46 47. Leurs fentiments fur les idées innées, démentis par l'expérience. *d.* 108. 109. Sentiments des Anciens fur l'antipathie & la fymphathie. *f.* 76. & *f.* Petit nombre de vrais philofophes, leur fingularité *g.* 168.

*Philofophie*, la tranfmutatoire combien recherchée dans le monde. *a.* 245. Prévention de ceux qui la profeffent. 246. Leur caractere. 247. Traits de leur fourberie. 248. & *f.*

*Philoxene*, Voyez *Xénaias*.

*Philtres amoureux*: ce que les Savants en ont dit. *f.* 124. Ce que les Philiciens en penfent. *ib d.* Effet de cette liqueur. 125. & *f.* Quels font les remedes qu'on doit prendre contre les maux qu'elle caufe. 131.

*Photius*: ce qu'il débite de la mort de Maniché. *b.* 38.

*Phryné*: effet remarquable que fes charmes produifirent fur le fage Aréopage. *d.* 347. 348.

*Pierre Philofophale*. Voyez *Philofophie tranfmutatoire*.

*Pian. s Campi.* (David de) Passage de ce Cabaliste fur la réalité de la pierre Philofophale. *a.* 290. 291.

*Platon* : ce qu'il prétendoit qu'étoient les hommes au commencement du monde. *a.* 48. Ce qu'ils devinrent dans la suite, & pour quelle raison. *ibid.* Son sentiment suivi par plusieurs Auteurs. 49. Celui qu'il eut de la nature divine. *b.* 52. Son penchant pour la poligamie. 91.

*Pline* : cité sur ce qui infuse de la part des parents sur la figure de leurs enfants. *c.* 236. Ce qu'il dit touchant la danse des éléphants. 311. Ridicuité des remèdes qu'il propose contre l'amour. *f.* 131.

*Plutarque* : repris d'avoir excusé l'action de Romulus envers les Sabins. *a.* 218. Soutient le sentiment de presque tous les Philosophes. *b.* 139. Selon lui, la Religion des Juifs n'étoit que des Bacchanales. 145. Ce qu'il rapporte sur l'instinct des éléphants. *c.* 311. Sur l'antipathie que plusieurs animaux ont contre d'autres *f.* 90. Sur l'aversion que les Lacédémoniens avoient pour les petites tailles. 92. Sur le badinage qu'Agésilas faisoit de sa difformité. 94. 95. Passage sur les sages Loix que Solon établit au sujet du mariage. 305. 306.

*Poètes* : bien & mal que produisent leurs Ouvrages. *e.* 334. & *f.* Peu de foi qu'on doit ajouter à leurs louanges. *f.* 63. à la note.

*Porphyre* : cité touchant le génie de Plotin. *d.* 329.

*Possession* : qu'il n'y en a presque point de juste. *g.* 217.

*Poudre de projection* : quelle est sa vertu. *a.* 297.

*Prédicateurs* : le nombre des mauvais infiniment plus grand que celui des bons, & pourquoy. *d.* 208. & *f.*

*Prejugés* : séduisent facilement les hommes. *b.* 149.

*Prélat* : de qu'il œil il regarde un Savant. *c.* 82. Seulement occupé du soin de son corps. *ibid.*

*Princes*, ce qu'ils ont inventé pour cacher leur orgueil. *e.* 202. & *f.*

**Procureurs** : leur caractère. *a.* 96.

**Professions** : toutes celles qui tendent au bien de la société civile sont respectables. *f.* 163. & *f.*

**Protagoras** : n'admettoit aucune réalité dans toutes les sciences. *b.* 136.

**Protestants** : ennemis jurés des Jésuites. *b.* 131. rejettent la réprobation des enfants morts sans Baptême. 171. Vomissent leur bile contre Henri IV. *b.* 173.

**Providence** : ordonne tout dans ce monde. *b.* 164. Ne doit point être importunée par nos demandes, & pourquoi. *c.* 189. & *f.*

**Pyrrhon** : excès où il porta ses doutes. *b.* 138. Estime qu'en ont fait les plus grands Philosophes. *d.* 128. & *f.*

**Pythagore** : presque aussi incertain que Phérecide. *b.* 134. Ne veut jamais prendre le fastueux titre de Sage, qui ne convient proprement qu'à Dieu seul. *ibid.* Son entretien avec le Prince Léon. *ibid.* à la note.

## Q.

**Quakers** : n'admettent point de Prêtres dans leur Religion. *c.* 331. Réponse qu'ils font à ceux qui leur en demandent la raison. 332

**Quintilien** : passage où il montre à quoi s'attachent les petits génies dans la composition. *d.* 223.

## R.

**Racine** : cité sur la peine qu'il y a de se voir séparé d'un objet qu'on aime. *f.* 104.

**Raimond Lulle** : ce qu'il ait du sort des Philosophes qui se sont vantés de leurs bonnes fortunes. *a.* 68. Explication que donne cet Alchimiste de la Pierre Philosophale. 244. Quel en est le principe selon lui. 284.

**Régis** (Jean-François de) Canonisé à Rome.

*a.* 158. Miracle que lui attribue la Société. 161.  
Rendu équivoque. 162.

*Reliques*, leur vertu. *b.* 116.

*Républiques* : les modernes plus sagement gouvernées que les anciennes. *d.* 70.

*Retz* (le Cardinal de) ce qu'il disoit des corps les plus célèbres. *e.* 278.

*Rhodes* : état présent de cette isle. *b.* 109.

*Ribadeneira* : Relief qu'il a donné à la sainteté de Loyola. *a.* 131. 132.

*Romains* : mauvais traitements qu'ils ont fait essuyer aux plus grands hommes. *d.* 77. Aussi amateurs des Sciences que les Grecs. 186.

*Rome* : quantité de Saints qu'on y fait. *a.* 154.

*Romulus* : crimes dont s'est souillé ce Fondateur de Rome. *a.* 216. & *f.* Sage précaution qu'il prit pans un festin. *e.* 327.

*Rose-Croix* (Freres de la) Folle démarche de ces Chymistes visionnaires. *a.* 246.

*Rutilius* : paroles remarquables de ce grand homme quand on voulut le rappeler de son exil. *d.* 68.

## S.

**S***Abins* : traitement qu'ils essuyèrent de Romulus. *a.* 218.

*Salamandres* : leurs caractere, & combien pur est leur séjour. *a.* 41. 42.

*Salomon* : expressions métaphoriques dont ufoit ce Roi, *a.* 47.

*Sanchès* : son sentiment sur la maniere dont un homme peut s'y prendre pour avoir des enfans. *b.* 123. Passage à ce sujet. *ibid.* & 124. Casuiste utile à la propagation du genre humain. *ibid.*

*Satyres* : quel fut leur amour pour les femmes, & sur quoi fondé, *a.* 44.

*Saurin* : sage dans sa maniere d'employer les Métaphores. *d.* 231. Exemple tiré d'un de ses Sermons, *ibid.* & *f.*

*Savanarol* : supplice que lui attirerent ses erreurs. *b.* 50.

*Scipion l'Africain* : comment il se délassoit des peines de la guerre *d.* 187.

*Scot* : opposé au sentiment de S. Thomas par esprit de contradiction. *b.* 139.

*Séneque*, sur quoi il établit les causes des années climatériques. *e.* 218. Passage à ce sujet. *ibid.* Ce qu'il dit de la superstition. *f.* 244. Passage à ce sujet. *ibid.*

*Sens* : infidélité de leur témoignage. *d.* 97. Leur insuffisance pour nous conduire à la vérité, aussi bien que celle de l'entendement. 125. 126.

*Siamois* : amateurs de la Chymie *a.* 245. Dépenses qu'y a faites un de leurs Rois. *ibid.* Cérémonies nuptiales usitées chez ce peuple. 158. 159.

*Sylphes*, quel est leur séjour. *a.* 42.

*Sylphides*, combien tendres & reconnoissantes envers ceux qui les épousent. *a.* 45. Qu' hormis les Ecclésiastiques, il est peu d'hommes à Paris assez réservés pour devenir leurs époux. 76. Qualités qu'elles prennent chez le bas Clergé. 78.

*Socrate* : avoué qu'il fait de son ignorance. *b.* 137. Différence de son génie d'avec le nôtre 146.

*Soliman* : à quoi cet Empereur Turc fut redevable de sa conquête de Rhodes & de Belgrade, *a.* 140.

*Sophocle* : Son sentiment sur la cause des événements. *b.* 48.

*Sorbonne* : la moderne préférée à l'ancienne. *e.* 287.

*Suetone* : à quoi il attribue les débauches de Tibere. *e.* 346. *a la cote.*

*Sulli* : cité en faveur de Henri IV. *b.* 173. & *f.*

## T.

*Tacite* : ce qu'il pense de la fortune. *b.* 151. 152.

*Tacite*, ce qu'il pense de la fortune. *b.* 151. 152.

*Tarquin* : à qui redevable de la restitution de ses biens & de ses richesses. *a.* 221.

*Themistocle* : aussi recommandable dans les armes que dans les sciences *d.* 186.

*Théophile* : son opinion à l'égard de Dieu , *b.* 63. 64.

*Tibere* : ses débauches dans l'Isle de Caprée. *e.* 346.

## U.

*U Nivers* : Ses bornes renfermées dans l'esprit de l'homme. *c.* 131.

*Urceus Codrus* : sa superstition. *c.* 25.

## V.

*V Alere Maxime* : ce qu'il rapporte au sujet de la beauté de Marius , *f.* 100. à la note.

*Valerien*, usage que l'on fit du cadavre de cet Empereur. *b.* 38.

*Venitiens* : entreprise bizarre d'un particulier. *b.* 254.

*Virgile* : obscurité dont il a enveloppé l'histoire d'Anchise. *a.* 70.

## W.

*W Eijman*, (M. Eberhard) sa maniere de penser. *g.* 247. Qualités de son esprit. 251.

## X.

*X Enias* : reproches qu'essuya cet Evêque. *b.* 25. De quelle part & à quel sujet. *ibid.* & 26.

*Xénophane* : jusques où il poussa l'incertitude : *b.* 135.

*Xerxès* : ce qu'il disoit en passant son armée en revue. *e.* 267.

## Y.

**Y** *Vrognerie* : nuisible à la vue. *a.* 302.

## Z.

**Z** *Enocarus* : ( Guillaume ) ce qu'a débité cet Historien de la dévotion de Charles-Quint. *a.* 143. Plaifanterie à ce sujet. 144.

*Zénon* : idée qu'on auroit de lui s'il vivoit à présent. *c.* 21.

*Fin de la Table des Matieres.*

Digitized by Google











